ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE,
AVEC FIGURES.

TOME QUATORZIÈME.

OUVRES

CHOISIES

DE LE SAGE,

AVEC FIGURES.

TOME QUATORZIÈME.

LE THÉATRE DE LA FOIRE,

OU

L'OPÉRA COMIQUE.

PAR LE SAGE.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.

PIÈCES

Contenues dans ce troisième volume.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE.
L'OMBRE DU COCHER POETE.
LE RÉMOULEUR D'AMOUR.
PIERROT ROMULUS.
PROLOGUE.
LA FORCE DE L'AMOUR.
LA FOIRE DES FÉES.
LE TEMPLE DE MÉMOIRE.
LES COMÉDIENS CORSAIRES.
L'OBSTACLE FAVORABLE.
LES AMOURS DÉGUISÉS.
ACHMET ET ALMANZINE.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée par l'Opera Comique à la Foire saint Laurent, le premier septembre 1721, avec les Funérailles de la Foire *& son* Rappel à la vie. *Ces trois pièces furent jouées au Palais Royal par ordre de S. A. R. MADAME, le 2 octobre suivant.*

ACTEURS.

MOMUS, Arlequin.
LA FOLIE.
UN AVOCAT.
UN POETE.
M. PLUVIO.
CÉPHISE.
DORIMENE.
PANTALON, Acteur de la Comédie Italienne.
TROUPES de CALOTINS & de CALOTINES.

La Scène eſt dans la ſalle d'aſſemblée du régiment.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE.

Le Théâtre repréſente une ſalle, au fond de laquelle on voit les armes du régiment.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, *ſeule. Après que l'orcheſtre a joué en ritournelle l'air ſuivant pour annoncer ſon arrivée, elle chante ce couplet.*

AIR : (*Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*)

DANS ces lieux on rit ſans ceſſe ;
Mais les ris y ſont malins,

On y pèſe la ſageſſe :
C'eſt le ſéjour des libres calotins.

L'orcheſtre joue l'air des rats pour la deſcente de Momus.

SCÈNE II.

LA FOLIE, MOMUS.

LA FOLIE.

AIR : (*Ho-ho ! ha-ha ! & pourquoi donc ?*)

BON jour, dieu des bons mots,
Soyez le bien venu.

MOMUS.

Trève de doux propos.
Vous m'avez fort déplu.

LA FOLIE.

Ho-ho ! ha-ha !
Et pourquoi donc ? Comment cela ?
Qu'avez-vous à reprocher à la Folie ?

AIR : (*Sans deſſus deſſous.*)

Je groſſis votre régiment. *bis.*

MOMUS.

C'eſt de quoi je me plains, vraiment. *bis.*
Vous le mettez, belle ouvrière,

Sans deſſus deſſous,
Sans devant derrière.
Auſſi, de quoi vous mêlez-vous ?
Sans devant derrière,
Sans deſſus deſſous.

LA FOLIE.

Parlez-moi plus clairement.

MOMUS.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

Par vos ordres ont été faits
Un grand nombre de faux brevets.
La choſe n'eſt que trop prouvée.
Ainſi, je veux, dès cet inſtant,
Voir votre nouvelle levée.

LA FOLIE.

Soit. Vous allez être content.

MOMUS.

Je caſſerai tous ceux que vous avez enrôlés mal-à-propos.

LA FOLIE.

AIR : (*Laire-la, laire lan-laire.*)

Seigneur Momus, je ne crains rien.
Si vous les examinez bien,
Vous n'en caſſerez, ma foi, guère.

MOMUS, *branlant la tête.*

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

LA FOLIE.

Il n'y en a pas un qui n'ait quelque petit grain.....

MOMUS.

Quelque grain ! Parbleu, ſur ce pied-là, vous feriez entrer dans le régiment les trois quarts & demi de la terre.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi ni prince.*)

Voulez-vous donc dans nos brigades,
Fourrer tous les cerveaux malades ?
Il nous faut des timbres fêlés ;
Mais pour qu'ils ſoient ici de miſe,
Ils doivent s'être ſignalés
Par quelque éclatante ſottiſe.

LA FOLIE.

Peſte ! s'il faut cela pour être ſimple calotin, quels doivent donc être les officiers ?

MOMUS.

AIR : (*Les triolets.*)

Les grands ſujets du régiment
Sont de vertueux perſonnages ;
Ils ſont tous de bon jugement ;
Les grands ſujets du régiment :
S'ils ſe conduiſent follement,
Ils réfléchiſſent en gens ſages.
Les grands ſujets du régiment
Sont de vertueux perſonnages.

LA FOLIE.

Cela étant, heureux qui peut mériter une place parmi ces illuſtres.

MOMUS.

AIR : (*Baniſſons d'ici l'humeur noire.*)

Oui, chacun d'eux a le mérite
De démêler le vrai du faux ;
Lui-même nouveau Démocrite,
Rit le premier de ſes défauts.

Çà, voyons les perſonnes que vous venez de choiſir.

LA FOLIE, *à la cantonnade.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

De par le dieu porte-marotte,
Venez ici, nouveaux ſoldats ;
Montrez à Momus que vos rats
Méritent la calotte.

(*Elle ſort.*)

MOMUS.

Allez, & me les envoyez l'un après l'autre. Bon. Voilà déjà un original qui ſe préſente de lui-même.

SCÈNE III.

MOMUS, UN AVOCAT.

L'AVOCAT.

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

RECEVEZ-MOI pour volontaire,
Grand Momus.

MOMUS.

Quel eſt votre état ?
Vous ſentez votre apothicaire.

L'AVOCAT.

Hé, ſi donc ! Je ſuis avocat.

MOMUS.

Palſambleu ! voilà de quoi faire
Unbrave & vigoureux ſoldat !

Mais, qu'avez-vous fait pour mériter l'honneur d'être calotiniſé ?

L'AVOCAT.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*)

Par une influence de lune,
D'hymen j'ai pris le joug peſant.

MOMUS.

Cette folie eſt trop commune
Pour être un titre ſuffiſant.

L'AVOCAT.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette.*)

Attendez. J'ai choisi pour femme
Une gaillarde, dont les mœurs....

MOMUS.

Je vous entends. La bonne dame
Vous marque au coin des procureurs.

L'AVOCAT.

C'est cela même.

MOMUS.

AIR : (*Robin, turelure lure.*)

Mais, mon ami, portez-vous
Patiemment la coiffure ?
Vous paroissez bon époux.

L'AVOCAT, *branlant la tête.*

Turelure !
J'ai divulgué mon injure.

MOMUS, *d'un ton moqueur.*

Robin, turelure lure.

L'AVOCAT.

AIR : (*Ma raison s'en va beau train.*)

J'ai fait des factums (*) tout pleins,
De beaux passages latins,
De fort longs discours,
Contenant les tours

(*) Un avocat fit dans ce tems-là des factums chargés de passages latins, pour prouver la mauvaise conduite de sa femme.

Que m'a fait l'infidelle :
En prônant ſes folles amours,
J'ai ſu me venger d'elle.

MOMUS.

Oui-da ?

L'AVOCAT.

J'ai ſu me venger d'elle.

MOMUS.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut.

L'AVOCAT.

Mes factums ont fait grand bruit, &.....

MOMUS.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval.*)

C'eſt aſſez. Votre affaire eſt faite.
(*à la cantonnade.*)
Calotins, écoutez Momus.
Que cet avocat ſoit trompette
Dans la brigade des cocus.

L'AVOCAT.

Que je vais être en bonne compagnie !
(*Il fait la révérence, & s'en va.*)

SCÈNE IV.

MOMUS, LA FOLIE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AIR : (*Joconde.*)

DIVIN Momus, accordez-moi
Un moment d'audience.

LA FOLIE, *bas à Momus.*

Oh ! pour celle-ci, sur ma foi,
J'en réponds.

MOMUS, *à la Folie.*

Patience.

CÉPHISE.

Je vous le demande à genoux.

MOMUS.

Relevez-vous, ma reine.
Une mignone comme vous
Doit l'obtenir sans peine.

CÉPHISE, *montrant la Folie.*

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince.*)

Cette divinité badine
Prétend me faire calotine.

LA FOLIE.

On lui fait grand tort !

MOMUS.

En effet ;
Pourquoi vous cabrer de la ſorte ?
Sachez que la calotte fait
Honneur à celui qui la porte.

CÉPHISE.

C'eſt un honneur qui ne m'eſt point dû.

LA FOLIE.

Oh, que ſi ! Vous n'avez ſeulement qu'à conter votre hiſtoire à Momus.

CÉPHISE.

AIR : (*Ton relon, ton ton.*)

Certain caiſſier de notre voiſinage,
Venoit chez moi faire le Céladon ;
Pendant deux mois à ſon tendre langage,
Je répondis conſtamment ſur ce ton :
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La tontaine,
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La ton ton.

AIR : (*Folies d'Eſpagne.*)

Je vais mourir, dit-il à ma ſuivante,
En ſe plaignant un jour de ma rigueur ;
Puiſque Céphiſe à mon ardeur conſtante,
Oppoſe, hélas ! un inflexible cœur.

AIR : (*Y avance, y avance.*)

La ſoubrette lui répondit :

Mon garçon, tu n'as point d'esprit.
Veux-tu voir finir ta souffrance ?

(*Faisant l'action de compter de l'argent.*)

Y avance, y avance, y avance.

MOMUS.

Serviteur à la résistance.

CÉPHISE.

Il ne négligea point cet avis-là.

LA FOLIE.

AIR : (*Vous m'en conterez toujours.*)

Et l'argent ne vous manqua pas ? *bis.*

CÉPHISE.

Voyant que j'aimois des ducats ;

(*Faisant encore l'action de compter de l'argent.*)

Il m'en comptoit, il m'en comptoit toujours ;
Mais un malheur finit le cours
De ces belles amours.

MOMUS.

Il fit banqueroute, n'est-ce pas ?

CÉPHISE.

Justement.

MOMUS.

Et il vous laissa de bons effets ?

CÉPHISE.

Pour plus de cent mille francs.

MOMUS, *à la Folie.*

AIR : (*Quel plaisir de voir Claudine.*)

Elle n'est, parbleu pas sotte ;
Elle a tiré le bon bout :
Cela sent peu la marotte.

LA FOLIE.

Un moment. Ecoutez tout.

CÉPHISE.

Mais, hélas ! un jeune dissipateur, que j'ai trop chéri, m'a ruinée.

MOMUS, *à part.*

Ahi, ahi, ahi !

LA FOLIE.

Nous y voilà.

CÉPHISE.

AIR : (*Hélas ! ce fut sa faute.*)

Après avoir eu tant de bien, *bis.*
Je ne me vois presque plus rien.

LA FOLIE.

Ma foi, c'est votre faute.

MOMUS.

Oui, vraiment, vous méritez bien
De porter la calotte,
Lon la,
De porter la calotte.

LA FOLIE.

Oh ! pour cela, oui.

MOMUS.

MOMUS.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

Momus, qui dans la gent ratière,
A droit de règler les deſtins
De ſes fidèles calotins,
Vous nomme vivandière.

CÉPHISE.

Comment ? vivandière ! vous n'y penſez pas.

MOMUS.

On n'appelle point de mes jugemens. (*A la Folie.*) Faites-lui expédier un brevet. (*Céphiſe ſort avec la Folie.*) Mais quel fantôme s'avance.

SCENE V.

MOMUS, M. PLUVIO.

Il a un manteau de toile cirée, & un chapeau couvert de la même toile.

MOMUS.

EH ! c'eſt notre ami Pluvio, ce grand (*) parieur de pluie !

(*) Un particulier cette année-là, voyant qu'il pleuvoit le jour

M. PLUVIO.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

Je viens encor, ſeigneur Momus,
De gager quatre mille écus.
Qu'il doit pendant la quarantaine,
Pleuvoir tous les jours à Paris.
Ma foi, ma fortune eſt certaine.

MOMUS.

Vous faites-là de beaux paris !
L'Obſervatoire ne ſeroit-il pas de moitié avec vous ?

M. PLUVIO.

AIR : (*L'eau qui tombe goute à goute.*)

Vous raillez de ma gageure ;
Mais je gagnerai pourtant.
(*Regardant en l'air avec agitation.*)
Je vois une nue obſcure ;
Il pleuvra dans un inſtant.
L'eau qui tombe goute à goute.....
Paix !
(*Il écoute.*)

MOMUS, *à part.*

Que diable eſt-ce qu'il veut ?

---

de la fête de ſaint Gervais, paria des ſommes conſidérables contre pluſieurs perſonnes qu'il pleuvroit quarante jours de ſuite. Il fit effectivement de la pluie pendant quinze jours ; mais le tems ſe mit au beau & ruina le partiſan du proverbe.

(*haut.*)

Que faites-vous là ?

M. PLUVIO.

J'écoute.

MOMUS.

C'eſt un écoute s'il pleut.

M. PLUVIO.

Vous plaiſantez mal-à-propos. Il pleut aſſurément.

MOMUS, *à part.*

Ce fou-là n'a que ſa pluie en tête.

AIR : (*Tout le long de la rivière.*)

Pauvre fanatique,
Tu vas bien gagner !
Mortel aquatique,
Va te promener
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon lan la,
Tout le long de la rivière,
L'hôpital eſt là.

M. PLUVIO, *s'enveloppant dans ſon manteau.*

Oh ! pour le coup, il pleut. Quelle pluie d'or !

AIR : (*Le tems ſe barbouille.*)

Oui, ventrebleu, je me mouille.

MOMUS.

Pas encor.

M. PLUVIO.

Cela viendra.

MOMUS.

Pour vous & pour la grenouille
Quel grand profit ce ſera !

M. PLUVIO, *riant & ſautant.*

Le tems ſe barbouille, bouille, bouille,
Le tems ſe barbouillera.

MOMUS, *l'embraſſant & lui crachant au viſage.*

Vous êtes un homme impayable, M. Pluvio.

M. PLUVIO, *s'eſſuyant.*

Ah ! que diable.....

MOMUS.

C'eſt de la pluie, mon cher, c'eſt de la pluie.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie.*)

Je vous aſſigne une trentaine
De mille écus de revenu,
Sur tous les brouillards de la Seine.

M. PLUVIO.

Je vais gagner comme un perdu.

MOMUS.

AIR : (*Allons, gai.*)

Pour mieux vous mettre en vogue,
L'ami, dès ce moment
Je vous fais l'Aſtrologue
De notre régiment.

M. PLUVIO, *s'en allant.*

Allons, gai,
D'un air gai,
Toujours gai, &c.

MOMUS.

Je crois, après tout, que ce drôle-là seroit mieux aux petites-maisons que dans le régiment.

SCÈNE VI.

MOMUS, UN POETE.

MOMUS, *à part.*

MAIS que vois-je ? Quel est ce seigneur-là?

LE POETE.

AIR : (*Musette de Callirhoé.*)

Grand Momus,
Je suis poëte,
Interprète
Du fils de Vénus :
Du lyrique,
Tant qu'on voudra,
Ma boutique
Fournit l'Opéra.
Qui désire
Bien écrire,
Ou bien dire,

Soit dans la province, soit dans Paris,
Je compose
De la prose
A tout prix.

MOMUS.

N'auriez-vous point quelque harangue de hasard pour un tambour qui doit être reçu dans le régiment ?

LE POETE, *faisant l'action de compter de l'argent.*

Il n'a qu'à parler.

MOMUS.

AIR : (*Les filles de Nanterre.*)

Un auteur doit-il faire
Des gestes de banquier ?

LE POETE.

Oh ! je suis un compère,
Qui sait plus d'un métier.

MOMUS.

M'apportez-vous quelque ode à ma louange ?

LE POETE.

AIR : (*A la façon de Barbari.*)

Louer n'est point du tout l'emploi
De ma caustique muse ;
A vanter tout autre que moi
Ma plume se refuse :
Je sais mieux donner un lardon ;

La faridondaine,
La faridondon.

MOMUS.

Mais souvent on le paye ici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE POETE.

A propos de payer. Je n'ai encore rien reçu pour tous les services que j'ai rendus au régiment de la Calotte.

MOMUS.

Quels services?

LE POETE.

Hé mais, j'ai fait, comme vous savez, certains brevets.....

MOMUS.

Ah! je ne songeois point à ce travail-là.

AIR : (*Laissons-là la fumée.*)

Je veux, pour récompense,
Vous donner tous les ans,
Une belle ordonnance
De quatre mille francs.
Vous les prendrez sur toutes les fumées
Que font de nos grivois les pipes allumées.

LE POETE.

AIR : (*Laire la, laire lan-laire.*)

Je ne sais quel remercîment.....

MOMUS.

Ce n'eſt pas tout. Du régiment
Je vous fais le ſous-ſecrétaire.

LE POETE, *d'un air mécontent.*

Laire la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

MOMUS.

Vous méritez un meilleur poſte ; mais vous y parviendrez.

AIR : (*Jean-Gilles.*)

On vous connoît pour habile,
Jean-Gilles,
Gilles, joli Jean ;
On priſe votre beau ſtyle,
Jean-Gilles,
Gilles, joli Gilles,
Gilles, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gilles,
Dans le régiment.

LE POETE.

Sous-ſecrétaire ! Moi ſous-ſecrétaire !

MOMUS.

Vous êtes remuant, vous vous pouſſerez.

LE POETE.

Du diable !

AIR : (*Ma commère, quand je danſe.*)

Je ne puis reſter en place,

Nul emploi ne me lîra,
Je ſors d'ici, je ſors de là,
Je ſors d'ici, rentre là, ſors de là.
Ce n'eſt pas que l'on me chaſſe.

MOMUS.

Tout le monde ſait cela.

Allez, monſieur le ſous-ſecrétaire, allez m'attendre au drapeau.

SCÈNE VII.

MOMUS, DORIMÉNE.

MOMUS, *à part.*

VENTREBLEU! Voici de l'uſtenſile pour le régiment.

Haut à Doriméne.

Bon jour, aimable jouvencelle.

DORIMÉNE.

AIR: (*Si ma Philis vient en vendange.*)

Salut au dieu de la ſatire.

MOMUS.

Qui peut ici vous attirer?
Êtes-vous du corps?

DORIMÉNE.

Non, vraiment.

MOMUS.

C'eſt-à-dire
Que vous venez vous faire incorporer.

DORIMÉNE.

Ma phyſionomie vous paroît-elle demander de l'emploi dans le régiment.

MOMUS.

Sans doute. Et j'aurois envie de vous mettre à la queue de la brigade des endormis, pour les réveiller.

DORIMÉNE.

Oui-dà !

MOMUS.

AIR : (*Quel plaiſir de voir Claudine.*)

Pour mettre un cœur à la chaîne,
Il ne vous faut qu'un ſouris ;
Vous devez, ma belle Hélene,
Avoir nombre de Pâris.

DORIMÉNE.

AIR : (*Landeriri.*)

Plus de cinquante tour-à-tour,
Sont venus me faire la cour,
Landerirette ;
Mais je n'en ai plus aujourd'hui,
Landeriri.

MOMUS.

Cela m'étonne.

DORIMÉNE.

Il m'a d'abord passé par les mains un joueur.

MOMUS.

Mauvaise pratique ! Il y a bien des vicissitudes dans la dépense de ces gens-là.

DORIMÉNE.

Je vous en réponds. On ne peut manger avec eux une perdrix qu'avec la permission d'un paroli, ou d'une réjouissance.

AIR : (*Les Feuillantines.*)

La cuisine de messieurs
Les joueurs
Est sujette aux non-valeurs ;
Aujourd'hui bécasse & truite ;
Et demain (*bis.*) point de marmite.

MOMUS.

Oh, dame ! ce n'est pas là la marmite des chanoines.

DORIMÉNE.

Au joueur a succédé un agioteur.

MOMUS.

Cela est plus solide.

DORIMÉNE.

Point du tout. L'agiot a ses révolutions comme le jeu.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts.*)

La maison d'un agioteur,
Qui paroît si bien étoffée,

Reſſemble au palais enchanteur
Que d'un mot bâtit une fée ;
Ce n'eſt qu'un objet décevant :
Autant en emporte le vent.

MOMUS.

Oui. Un coup de baguette fait cette affaire-là.

DORIMÉNE.

Après l'agioteur, il ſe préſenta un jeune muſicien.

AIR : (*Tourelourirette.*)

Du dieu de Cythère,
C'étoit le minois ;
De plus, le compère
Avoit un, tourelourirette,
Avoit un, lonla derirette,
Un beau ſon de voix.

MOMUS.

AIR : (*Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles.*)

Ce roſſignol de ruelles,
Par ſa voix vous engeola ?

DORIMÉNE.

Il m'offrit chanſons nouvelles ;
Mais il n'avoit que cela.
Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles ?
Lonlanla,
O gué lonla.

MOMUS.

Il vous falloit un autre roſſignol que celui-là.

Et quel autre amant obtint la ſurvivance de votre petit Orphée ?

DORIMÉNE.

C'eſt ce que j'ai oublié. J'en ai depuis congédié je ne ſais combien, qui ne me convenoient pas plus que lui.

MOMUS.

AIR : (*Adieu, paniers.*)

On ne peut fixer les coquettes.

DORIMÉNE.

Les hommes ſont-ils plus conſtans ?
Dès que nous les rendons contens,
Adieu, paniers, vendanges ſont faites.

MOMUS.

Cela eſt vrai. Les petits-maîtres ont corrompu la maſſe de la galanterie.

DORIMÉNE.

AIR : (*Menuet des huit ſous.*)

Dieu des plaiſirs, fils de Vénus,
Que devient ta gloire ?
On ne voit plus
Que chez Bacchus
Des gens aſſidus :
On ſuit trois jours
Les amours,
Quelle victoire !
Les foibles amans ſont las ;
Dès qu'ils font ſeulement quatre pas.

On fuit trois jours
Les amours,
Quelle victoire !
Les foibles amans sont las,
Dès qu'ils font seulement quatre pas.

MOMUS.

Je vois bien que vous connoissez les hommes.

DORIMÉNE.

A merveille. Et je viens exprès à la revue de votre régiment, pour chercher mon fait.

MOMUS.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse.*)

Je veux bien vous rendre service.
Pour mieux vous choisir un amant,
Je vous établis inspectrice,
De mon célèbre régiment.

Doriméne fait une révérence, & se retire. Momus, pendant qu'elle s'en va, dit à part.

Voilà une petite friponne d'inspectrice, qui ne souffrira pas les traîneurs.

Je vous presente le Seigneur Pantalon.

C. P. Merillier dir. I. L. De Lignon. Sculp.

SCENE VIII.

MOMUS, LA FOLIE, PANTALON.

LA FOLIE.

JE vous préſente le ſeigneur Pantalon.

MOMUS.

Eh ! que vient-il faire ici ?

PANTALON, *ſaluant Momus.*

Son deputato della mia compania....

MOMUS, *le contrefaiſant.*

Mia compania. Oh ! que diable, gardez votre italien pour la ville ; il faut parler françois dans les fauxbourgs.

PANTALON.

AIR : (*Faites boire à triple meſure.*)

Mes camarades voudroient être
Acteurs de votre régiment ;
Je viens ici, ſouverain maître,
Vous demander votre agrément.

MOMUS.

Voilà les italiens, ils veulent être par-tout.

LA FOLIE.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Momus, il faut les recevoir. *bis.*

MOMUS.

Très-volontiers, s'ils me font voir,
O reguingué, ô lonlanla,
Des titres qui ſoient autentiques.

PANTALON.

Nous en avons de magnifiques.

Primò. Nous avons quitté notre hôtel.

AIR : (*Jardinier, ne vois-tu pas.*)

(*) Et tranſporté noblement
Notre laboratoire,
Au fauxbourg de ſaint Laurent,
Appelé vulgairement,
La foire, la foire, la foire.

AIR : (*Le long de çà, le long de là.*)

Nos partiſans font l'éloge
De ce déménagement :
Nous prenons un air de doge ;
Nous affichons fièrement
Le long de çà,
Le long de là,
Le long de la loge,
Par derrière & par devant.

(*) Les italiens, en s'établiſſant à la foire ſaint Laurent (comme il en eſt parlé dans l'avant dernière ſcène du *Rappel*,) annoncèrent dans leur affiche qu'ils joueroient une telle pièce *ſur leur théâtre du fauxbourg ſaint Laurent*, pour éviter le mot *foire*.

LA

LA FOLIE.

Voilà de bons titres, cela!

MOMUS.

Point du tout. Puiſque le ſpectateur ſuit les italiens dans la ville, ils ſont bien de le venir chercher à la foire.

LA FOLIE.

AIR : (*Talalerire.*)

Momus eſt par trop difficile.

MOMUS.

Mais je ne vois point là de rats.

LA FOLIE.

Quoi, vouloir lutter contre Gilles!

MOMUS.

Pourquoi non?

PANTALON.

Vous ne tiendrez pas
Contre ce que je vais vous dire.

MOMUS, *branlant la tête.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

PANTALON.

AIR : (*Quand la mer rouge apparut.*)

(*) Nous avons, pour plaire aux yeux,
Fait grande dépenſe,

(*) Les italiens firent une dépenſe prodigieuſe en décorations & en habits pour une pièce qui n'eut pas un grand ſuccès.

Croyant qu'on n'aime en ces lieux
Que vaine apparence ;
Mais le trait original,
C'eſt d'imaginer un bal (*)
Dans la ca, ca, ca,
Dans la ni, ni, ni,
Dans la cu, cu, cu,
Dans la ca, dans la ni, dans la cu,
Dans la canicule.
Choſe ridicule !

LA FOLIE, *à Momus.*

Hé bien ?

MOMUS.

Oh ! Je me rends à cela.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris.*)

Je vois, mon ami Pantalon,
Que ta troupe mérite,
A ce brillant échantillon,
D'être ma favorite.

PANTALON, *faiſant une profonde révérence à Momus.*

La ringratio, ſignor, la ringratio.

MOMUS.

Allons. Vous ſerez reçu tout-à-l'heure pour vous & vos confrères.

(*) Ils donnèrent à la foire, pendant la canicule, un bal qui leur coûta beaucoup, & où perſonne n'alloit.

LA FOLIE.

Il faut remettre à demain les autres réceptions.

MOMUS, *à la cantonnade.*

AIR : (*Buvons à nous quatre.*)

Folâtre milice
Qui ſuivez mes loix,
Accourez tous à ma voix ;
Et qu'on applaudiſſe
A mon juſte choix.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

MOMUS, LA FOLIE, PANTALON, Troupe de CALOTINS & de CALOTINES.

L'orcheſtre joue une marche folle. On voit paroître trois danſeurs & trois danſeuſes, que ſuivent une douzaine de calotins tous vêtus de robes à longues manches, parſemées de rats. Ils ont la calotte en tête & la marotte à la main. Après eux marchent deux enfans vêtus de même, & portant à la main, l'un une groſſe calotte, & l'autre une marotte. Momus, la Folie & Pantalon ferment la marche. Après quoi, on apporte une eſpèce de chaire de profeſſeur dans laquelle ſe met Momus. Pantalon s'aſſied au bas de la chaire ſur un tabouret. Les calotins examina-

teurs, se placent sur des bancs qu'apportent les danseurs, & qu'on range des deux côtés de la chaire. Quand chacun a pris sa place, Momus adresse ce discours à l'assemblée, à l'imitation de la cérémonie du Malade imaginaire.

MOMUS.

MESSIORES calotini,
Meo favore si digni,
Dans le grand besoin qu'avetis
De bonis comedianis,
Vous ne pouvez mieux facere
Qu'italianos prendere.
Volunt cum vobis essere,
Pour vous benè divertire,
Tant par bonis comediis,
Que par balis magnificis.
Habilis homo que voici,
Pour cet effectu vient ici.
Recevendo istam barbam,
Recevretis totam troupam.
Illum, in choisis théâtri,
Vous pouvez interrogare,
Et à fond examinare
S'il a l'esprit regimenti.

I. CALOTIN.

Cum Momi permiſſione,
Très docte comediane,
Tibi ferai queſtionem
A mon avis importantem.
Quandò veſtræ piecès novæ
Vous ſembleront trop frigidæ,
Pour bien illas rechaufare,
Quid illis facere?

PANTALON.

Theâtrum decorare,
Poſteà cantare,
Enſuita danſare.

CHŒUR, *chantant.*

Benè, benè reſpondere:
Dignus, dignus eſt entrare
In calotino corpore.

II. CALOTIN.

Si voiſini dans leurs piecès
Avoient bellas novitates,
Benè ſcriptas & ſalaces,
Quid, pour illis reſiſtare,
Trovas à propos facere?

PANTALON.

Theâtrum decorare,

Posteà cantare,
Ensuita dansare.

CHŒUR.

Benè, benè respondere:
Dignus, dignus est entrare
In calotino corpore.

III. CALOTIN.

Mais si, malgré vos lepores,
La foule des spectatores,
Alloibat aux saltatores,
Pour chez vous la ramenare,
Quid alors facere?

PANTALON.

Théâtrum decorare,
Posteà cantare,
Ensuita dansare.

CHŒUR.

Benè, benè respondere:
Dignus, dignus est entrare
In calotino corpore.

MOMUS, *à Pantalon.*

Juras gardare statuta
A la raison contraria,
Observée in regimento.

PANTALON.

Juro.

MOMUS.

De non jamais te ſervire
D'auteurs qui ſoient meliores
Que vos auteurs ordinares,
Troupa dût-elle crevare,
Ou ſortire du Royaumo.

PANTALON.

Juro.

MOMUS, *prenant la calotte & la marotte des mains des deux enfans.*

Ego, cum iſtâ calottâ
Auriculis decoratâ,
Atque cum iſtâ marotâ
Aux originaux debitâ,
Tibi tuiſque confreris,
In paradibus verſatis,
Plenam puiſſantiam dono
Decorandi,
Cantandi,
Balandi,
Baragouinandi,
Et ennuiandi,
Tant in villâ, qu'au faubourgo.

L'orchestre reprend la marche. Les calotins vont saluer l'un après l'autre Pantalon. Les danseurs s'avancent ensuite & forment une danse qui est suivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR : (*De monsieur Aubert.*)

PREMIER COUPLET.

UN CALOTIN.

Vive la calotte,
Ce beau régiment!
Oh! que la marotte
Donne d'agrément!
Voit-on jamais le chagrin
Chez un digne calotin?
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Voit-on jamais, &c.

II. COUPLET.

UNE CALOTINE.

Beautés mal pourvues,
Venez promptement
Faire vos recrues
Dans le régiment:
Pour l'amour vif & badin
Rien n'est tel qu'un calotin.
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Pour l'amour, &c.

III. COUPLET.

PANTALON.

Jaloux, de vos flammes
Calmez les vapeurs :
Sentez pour vos femmes
De douces ardeurs :
Jamais le grondeur Vulcain
Ne fut qu'un ſot calotin.
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Jamais le grondeur, &c.

IV. COUPLET.

UNE CALOTINE.

Le dieu de Cythère,
Ce ratier charmant,
A quitté ſa mère
Pour le régiment.
Son ami le dieu du vin
Eſt auſſi bon calotin.
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Son ami le dieu, &c.

V. COUPLET.

ARLEQUIN, *au public.*

Pour nous quelle joie !
Quel contentement !
Si l'on nous envoye
Par jour ſeulement

Un détachement benin
De ce régiment badin !
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Un détachement, &c.

FIN.

L'OMBRE
DU
COCHER POETE,

Prologue des deux pièces ſuivantes.

Repréſenté par les Marionnettes étrangères à la Foire ſaint Germain 1722.

AVERTISSEMENT.

Les auteurs de l'Opéra comique voyant encore une fois leur ſpectacle fermé, plus animés par la vengeance que par un eſprit d'intérêt, s'avisèrent d'acheter une douzaine de marionnettes, & de louer une loge, où, comme des aſſiégés dans leurs derniers retranchemens, ils rendirent encore leurs armes redoutables. Leurs ennemis pouſſés d'une nouvelle fureur, firent de nouveaux efforts contre Polichinelle chantant; mais ils n'en ſortirent pas à leur honneur.

ACTEURS.

POLICHINELLE.
LE COMPÈRE.
PIERROT.
ARLEQUIN.
COLOMBINE.
GRIBOURI, Enchanteur.
L'OMBRE DU COCHER POETE.
Troupe d'HABITANS du Pont-neuf.

La scène est à Paris sur le Pont-neuf.

L'OMBRE
DU
COCHER POETE.

Le Théâtre représente le Pont-neuf. Il y a dans l'un des côtés une boutique de savetier. On y voit le compère Gervais, la bouteille à la main, qui chante, en apostrophant sa linotte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMPÈRE, *seul.*

AIR : (*La tontine est une méthode.*)

PETIT oiseau, qui dans ta cage
Chantes le soir & le matin,
Tu chanterois bien davantage,
Si tu buvois, (*bis.*) de ce bon vin.
Tu chanterois bien davantage,
Si tu buvois de ce bon vin.

SCÈNE II.

LE COMPÈRE, POLICHINELLE *en guêtres, & un bâton à la main.*

POLICHINELLE, *à part.*

O Che fatiga ! Me voici donc arrivé à Paris par la commodité de mes ſabots comme un apprenti financier.

LE COMPÈRE, *courant embraſſer Polichinelle.*

Eh ! c'eſt le compère Polichinelle !

POLICHINELLE, *faiſant deux pas en arrière.*

Vous êtes bien familier, mon ami ! Eſt-ce que nous aurions gardé les cochons enſemble ?

LE COMPÈRE.

Je vous demande pardon, monſieur. J'ai pris votre nez pour mes feſſes. Je vous ai cru le Polichinelle de Paris.

POLICHINELLE.

Non. Je ſuis le Polichinelle de Rome.

LE COMPÈRE.

Quoi, vous ſeriez ce Jean Polichinelle de Rome, oncle & légataire univerſel de madame Perrette la Foire ?

POLICHINELLE.

Oui, vraiment.

LE COMPÈRE.

Vous venez, ſans doute, recueillir ſa ſucceſſion ?

POLICHINELLE.

C'eſt mon deſſein. Je viens tenir ſa place à Paris.

LE COMPÈRE, *lui prenant la main.*

Pargoi, j'en ſuis ravi ! Vous allez devenir mon compère ; car je le ſuis de tous les Polichinelles paſſés, préſents & à venir.

POLICHINELLE.

A la bonne heure.

LE COMPÈRE.

Avez-vous des acteurs ?

POLICHINELLE.

J'en ai un quarteron.

LE COMPÈRE.

Sont-ils bons ?

POLICHINELLE.

Pas mauvais. Mais ſi par haſard il s'en trouve quelqu'un qui déplaiſe au public, je vous le jette auſſitôt au feu, & j'en fais faire un autre.

LE COMPÈRE.

Cela eſt commode. On ſe défait comme cela facilement d'un mauvais acteur.

POLICHINELLE.

Et on n'eſt point obligé de lui faire une penſion.

LE COMPÈRE.

Mais puiſque vous êtes héritier de la Foire, vous jouerez donc des pièces en vaudevilles?

POLICHINELLE.

Bien entendu.

LE COMPÈRE.

Vos camarades ont de la voix, apparemment?

POLICHINELLE.

Pas tant que moi : mais ils l'ont aſſez jolie.

LE COMPÈRE.

Vous me donnez envie de vous entendre. Voyons un peu quelle voix vous avez ; lâchez-moi un ton ſeulement.

POLICHINELLE.

Voulez-vous un ton majeur ou un ton mineur ?

LE COMPÈRE.

Celui que vous voudrez.

POLICHINELLE.

Ecoutez. (*Il pette.*)

LE COMPÈRE.

Fi le vilain !

POLICHINELLE.

Comment vilain ! Hé, ne ſavez-vous pas bien que

que les pets ſont à Polichinelle, ce que les coups de batte ſont à Arlequin ? Arlequin bâtonne, Polichinelle pette ; c'eſt ce qui les caractériſe.

LE COMPÈRE.

D'accord ; mais donnez-moi un ton du goſier d'en-haut.

POLICHINELLE.

Oui-dà. (*Il prélude d'un ton fort enroué.*)

LE COMPÈRE.

Ah ! quelle voix !

POLICHINELLE.

Vous êtes bien délicat, compère ? Il n'y en a pas une pareille à l'opéra.

LE COMPÈRE.

Ma foi, je vous conſeille de renoncer à la ſucceſſion.

POLICHINELLE.

Pourquoi donc ?

LE COMPÈRE.

Hé ! que diable, vous chantez comme un crapaud.

POLICHINELLE.

Hé bien, ſi nous ne pouvons pas chanter, nous parlerons.

LE COMPÈRE.

Vous ne gagnerez pas de l'eau à boire. Les pariſiens raſſaſiés d'opéra & de comédies, vont

à la Foire prendre des vaudevilles, comme une petite goutte de *cette affaire.*

POLICHINELLE.

Me voilà donc bien avancé.

LE COMPÈRE, *regardant derrière lui d'un air effrayé.*

Qu'eſt-ce que je vois-là?

POLICHINELLE.

La vilaine figure!

LE COMPÈRE, *ſe ſauvant.*

Eh! c'eſt le diable!

SCÈNE III.

POLICHINELLE, GRIBOURI, *Enchanteur.*

POLICHINELLE, *voulant fuir.*

SAUVE qui peut!

GRIBOURI, *le touchant de ſa baguette.*

Arrête, Polichinelle, arrête! Tu fuis le meilleur de tes amis.

POLICHINELLE, *tremblant.*

Eh! monſieur, ce n'eſt pas moi!

GRIBOURI.

Je ſuis l'enchanteur Gribouri.

POLICHINELLE.

Ahi, ahi, ahi, ahi, ahi!

GRIBOURI.

AIR: (*Je ne suis pas si diable.*)

Que ma mine effroyable
Ne te fasse point peur.
En ami secourable,
Je viens pour ton bonheur;
De mon art admirable
Employer le pouvoir.
Je ne suis pas si diable
Que je suis noir.

Je t'apporte des pièces en vaudevilles.

POLICHINELLE.

Que voulez-vous que nous en fassions? Nous ne savons point chanter.

GRIBOURI.

Que cela ne t'embarrasse pas. Fais seulement venir tes camarades.

POLICHINELLE.

J'y cours.... Mais les voici.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE, GRIBOURI, PIERROT, ARLEQUIN, COLOMBINE.

POLICHINELLE.

MES enfans, vous voyez un grand enchanteur qui veut bien faire quelque diablerie pour nous.

GRIBOURI.

Oui. Vous pouvez compter sur moi.

ARLEQUIN.

Nous vous sommes bien obligés.

GRIBOURI.

Pour vous donner le talent qui vous manque, je vais évoquer l'ombre poëtique du célèbre cocher, qui a si longtems entretenu les opéra ambulans de Paris par ses *turelure*.

PIERROT, *effrayé*.

Mais prenez bien garde à ce que vous allez faire au moins.

GRIBOURI.

Ne craignez rien.

(Il fait avec sa baguette des gestes cabalistiques en prononçant ces paroles :)

Mirlababi, ferlababo,

Mirlababibobette.

(Il chante ensuite.)

AIR : *(Folies d'Espagne.)*

Grand Apollon de la Samaritaine,
Fameux cocher, père des livres bleus,
Tes *laire la*, tes *diguedon dondaine*,
A tout jamais vivront chez nos neveux.

AIR : *(Je ne suis né ni roi, ni prince.)*

Devant ta burlesque éloquence,
Tout rimeur doit baisser la lance ;
Et comme on garde à Montpellier
De Rabelais la siquenille,
Dans le poétique attelier,
Les muses gardent ta mandille.

AIR : *(Je suis la fleur des garçons du village.)*

Sors des enfers.....

COLOMBINE, *poussant un grand cri.*

Ah !

POLICHINELLE.

Hoïmé !

ARLEQUIN.

Poveretto mi !

PIERROT.

Miséricorde !

GRIBOURI.

Rassurez-vous.

Il reprend l'air commencé.

Sors des enfers, où l'on t'a mis, sans doute,
Près du célèbre Anacréon;
A ces acteurs viens enseigner la route
De ton chansonnier Hélicon.

PIERROT.

Hé! y-allons donc vîte, monsieur le fiacre des muses! *Dia-hur-hiau!*

GRIBOURI.

Tais-toi donc avec ton *dia-hur-hiau!* Il semble que tu parles à un boueur.

(*Il sort des flammes de dessous le théâtre.*)

COLOMBINE.

Que de feux sortent tout-à-coup de la terre!

POLICHINELLE.

Sommo perduti.

ARLEQUIN.

Au feu! au feu!

PIERROT.

Les pompes! les pompes! Elles viendront quand nous serons rôtis!

GRIBOURI.

Paix donc, braillards! Laissez-moi achever.

POLICHINELLE.

Voilà bien des cérémonies, pour faire venir un cocher.

GRIBOURI.

AIR : (*Y-avance, y-avance.*)

Rotomago, double pas ;
Viens donc, cocher, ne tarde pas :
Nous implorons ton assistance :
Y-avance, y-avance, y-avance.
Honore-nous de ta présence.

Il va venir.

(*On entend claquer un fouet.*)

AIR : (*Quand le péril est agréable.*)

J'entends déjà son fouet qui claque.
Nous l'allons voir. Il est bien près.
Le voilà. Je le reconnois
A sa verte casaque.

ARLEQUIN.

Il est jaune & vert.

PIERROT.

Il faut qu'il soit fils de quelque perroquet.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, ARLEQUIN, PIERROT, COLOMBINE, LE COCHER, *en habit & casaque verts avec un galon aurore, & un fouet à la main.*

LE COCHER, *à Gribouri.*

AIR : (*Allons gai.*)

TA voix s'est fait entendre
Jusqu'au fond des enfers ;
Je viens ici me rendre
Pour te chanter mes airs :
Allons, gai,
D'un air gai, &c.

PIERROT.

Ma foi, voilà un bon vivant de trépassé.

GRIBOURI, *au cocher.*

AIR : (*Apprends-moi, cher amant.*)

Mets cette troupe mal-habile,
En état de briller ici ;
Apprends-leur, cher ami,
Comme on fait, comme on dit un vaudeville ;

Apprends-leur, cher ami,
A chanter *ſol*, *fa*, *mi*.

LE COCHER.

AIR : (*J'offre ici mon ſavoir faire.*)

Puiſqu'ainſi tu le ſouhaites,
Je les prends pour mes écoliers ;
J'en ferai de bons chanſonniers,
Et je les rendrai tous poëtes.
J'en ferai de bons chanſonniers,
Et je les rendrai tous poëtes.

PIERROT.

Si vous faites ça, la vache eſt à nous.

GRIBOURI, *au Cocher.*

AIR : (*Flon, flon.*)

Donnez ſur les épaules
Deux ou trois coups de fouet
A chacun de ces drôles,
Le charme ſera fait.

LE COCHER *leur donnant de ſon fouet.*

Flon, flon,
Larira dondaine,
Flon, flon,
Larira dondon.

POLICHINELLE, *ſerrant les épaules.*

Tout beau, monſieur le cocher, tout beau!
Me prenez-vous pour quelque cheval rétif?

PIERROT, *portant la main à ſon goſier.*

Ahi, ahi ! Je ſens quelque choſe qui me chatouille là.

ARLEQUIN.

Je ne ſais ce qui me démange dans la gorge.

GRIBOURI.

Ha-ha ! c'eſt le fouet qui a opéré.

PIERROT.

AIR : (*Un certain je ne ſais qu'eſt-ce.*)

Quel changement ſe fait en moi,
Par la vertu diableſſe !
Ma langue prend de la ſoupleſſe,
Et dans mon goſier, par ma foi,
Je ſens un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
Je ſens un certain je ne ſais quoi.

GRIBOURI.

C'eſt la voix qui te gagne. Et toi Arlequin ? voyons à préſent comme tu chantes.

ARLEQUIN.

AIR : (*Lonlanla derirette.*)

Soit par bécarre ou par bémol,
Je chante comme un roſſignol,
Lonlanla, derirette.
Ah ! que je vais être applaudi!
Lonlanla, deriri.

GRIBOURI.

Fort bien.

POLICHINELLE.

Qu'on m'écoute auſſi.

AIR : (*Le long de çà, le long de là.*)

Ce feu meneur de carroſſe
Vient de me rendre ſavant,
Ma voix comme un pois ſans coſſe,
Va rouler dorénavant
Le long de çà,
Le long de là,
Le long de ma boſſe,
Par derrière & par devant.

GRIBOURI.

Cela eſt à merveille.

POLICHINELLE.

Quel plaiſir de ſavoir chanter !

LE COCHER.

Çà, mes enfans, vous êtes à préſent en état de faire revivre l'Opéra comique. Vous allez attirer tout Paris.

PIERROT.

Peſte !

GRIBOURI.

Je vais pour cela leur donner deux pièces tirées du magasin de la nièce de Polichinelle. L'une intitulée : *Le Rémouleur d'amour* ; & l'autre, *Pierrot Romulus*.

PIERROT.

Je crois que cela sera drôle.

AIR : (*Ho-ho ! tourelouribo.*)

Du fameux cocher, chantons la gloire.

CHŒUR.

Ho-ho !

Tourelouribo.

PIERROT.

Nous allons, s'il faut l'en croire,

CHŒUR.

Ho-ho !

Tourelouribo.

PIERROT.

Triompher à cette Foire.

CHŒUR.

Ho-ho !

Tourelouribo.

AIR : (*Parodié de Phaéton.*)

Le cocher qui nous fait braire,
N'a rien fait qui n'ait su plaire.
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses couplets.

GRIBOURI.

O vous, citoyens du Pont-neuf ! venez tous rendre hommage au fameux poëte du cheval de bronze.

L'orchestre joue l'air : Flon, flon.

POLICHINELLE.

Ils vont paroître. J'entends *flon flon*, la marche du Pont-neuf.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, l'ESPAGNOLETTE, l'OPÉRATEUR ſon mari, *chacun ſur leur petit cheval ;* un PORTE-FAIX, une CRIEUSE de vieux chapeaux, un TISANIER, un DÉCROTEUR, le petit TROMPETTE, le CHANSONNIER *avec ſon habit de plumes & ſon coq en tête.*

Ils arrivent tous en danſant. Après qu'ils ont danſé, le cocher leur dit :

LE COCHER.

AVANT que je retourne aux enfers, je veux vous laiſſer un nouveau vaudeville de ma façon. Ecoutez.

AIR : (*Des Poëtes.*)

PREMIER COUPLET.

Grands auteurs, quittez la lyre,
Et ceſſez de travailler ;
A préſent on aime à rire,
Le ſublime fait bâiller ;

C'eſt le tic, tic, tic,
C'eſt le tic du Public.

CHŒUR.

C'eſt le tic, &c.

II. COUPLET.

PIERROT.

Dans ce tems joyeux, les belles
N'ont plus de triſtes momens;
Et comme des ſœurs jumelles
Vivent avec leurs mamans:
C'eſt le tic, tic, tic,
C'eſt le tic du public.

CHŒUR.

C'eſt le tic, &c.

III. COUPLET.

L'ESPAGNOLETTE.

On aime & l'on boit bouteille,
Sans appréhender le hic;
Avec le dieu de la treille,
Cupidon vit en pic-nic;
C'eſt le tic, tic, tic,
C'eſt le tic du Public.

CHŒUR.

C'eſt le tic, &c.

IV. COUPLET.

POLICHINELLE, *aux ſpectateurs.*

Qu'une affluence éternelle
Soit chez les acteurs de bois,
Et que de Polichinelle
L'on diſe tout d'une voix :
C'eſt le tic, tic, tic,
C'eſt le tic du public.

CHŒUR.

C'eſt le tic, &c,

Fin du Prologue.

LE RÉMOULEUR D'AMOUR,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée par les Marionnettes étrangères à la Foire saint Germain 1722.

ACTEURS.

L'AMOUR.

PIERROT.

FANCHETTE, couturière, aimée de Pierrot.

UN PETIT-MAITRE, Arlequin.

UNE COQUETTE.

M. VIROSOLI, maître de penſion.

COLIN, payſan.

CLAUDINE, payſanne.

UN SUISSE.

TROUPES de PÉLERINS & de PÉLERINES de Cythère.

La Scène eſt d'abord dans une rue de Paris, & enſuite dans les jardins de Cythère.

LE RÉMOULEUR D'AMOUR.

Le Théâtre repréſente une rue, au milieu de laquelle on voit Pierrot, qui fait l'action de repaſſer des couteaux ſur une meule de gagne-petit.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, *ſeul.*

AIR : (*Le gagne-petit.*)

PREMIER COUPLET.

PROMENER la brouette
Tout le long du jour;

Boire avec la brunette
Le soir au retour :
(Il repasse sur sa meule.)
Braver l'insomnie,
Dans un mauvais lit ;
Or, voilà la vie
Du gagne-petit.
(Il repasse.)

II. COUPLET.

Je suis du rémoulage
La plus fine fleur ;
Et le plus fort ouvrage
Ne me fait point peur.
(Il repasse.)
Quand femme gentille
Vient à m'appeler,
Vous voyez un drille
Prompt à travailler.
(Il repasse.)

SCÈNE II.

PIERROT, FANCHETTE.

PIERROT.

EH ! bon jour, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Vous voilà donc, monsieur l'affronteur ?

PIERROT.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince.*)

Qu'avez-vous, belle couturière,
Ma petite fleur printannière ?

FANCHETTE.

Rengaînez tous ces doux propos ;
Ma maitresse est fort courroucée,
Sa grande paire de ciseaux.....

PIERROT.

Ne l'ai-je pas bien repassée ?

FANCHETTE.

Elle ne se plaint pas de cela ; mais le clou de ses ciseaux ne tient plus.

PIERROT.

Ce n'est pas ma faute.

AIR : (*Il étoit trois filles qui filoient du lin.*)

C'est qu'elle est trop vive :
Parbleu le moyen !
Aux cloux que je rive
Il ne manque rien ;
Car je les cogne, cogne,
Car je les cogne bien.

FANCHETTE, *lui donnant de petits soufflets.*

Çà, monsieur le raisonneur.

AIR : (*Pierrot reviendra tantôt.*)

Quand voulez-vous passer chez nous ? *bis.*

PIERROT, *lui mettant la main sous le menton.*

Dès demain matin, mes yeux doux.

FANCHETTE, *le repoussant.*

Pierrot....!
Pierrot, venez-y tantôt.

PIERROT.

Tantôt vous verrez Pierrot.

FANCHETTE.

Tenez-vous, s'il vous plaît.

PIERROT.

AIR : (*Qu'on apporte bouteille.*)

Tu viens toujours, brunette,
Badiner avec moi;
Et tu ne veux jamais, folette,
Que Pierrot badine avec toi.

FANCHETTE.

AIR : (*Du haut en bas.*)

Gagne-petit,
Je n'écoute point la fleurette,
Gagne-petit.

PIERROT.

Mais pour quelque garçon gentil,
Peut-être êtes-vous plus doucette?

FANCHETTE.

Non. Tout homme est près de Fanchette;
Gagne-petit.

PIERROT.

AIR : (*Margoton allant au moulin.*)

Si pourtant mon petit tendron,
Je vous convenois pour mignon ;
Vous auriez un bon compagnon.

(*Il la tourmente.*)

Lanfin, lanfa,
Lantourelourifa.

FANCHETTE, *ſe défendant.*

Arrêtez-vous donc. Fi donc, badin ! Laiſſez-moi là.
Oh ! que je n'aime point du tout cela !

(*Elle ſe débarraſſe de ſes mains, & s'enfuit.*)

L'orcheſtre joue la deſcente de l'Amour ; & l'on voit ce dieu qui vient en volant ſe préſenter devant Pierrot.

SCÈNE III.

PIERROT, L'AMOUR.

PIERROT.

AIR : (*Dondaine, dondaine.*)

QUEL enfant vient dans ce séjour ? *bis.*
Il paroît plus beau que le jour.
Je l'aime, je l'aime,
Il ressemble à l'Amour.

L'AMOUR.

C'est l'Amour même.

PIERROT.

AIR : (*Petit boudrillon.*)

Sur les bords de la Seine,
Vous venez en frêlon,
Boudrillon,
Faire à quelque inhumaine
Sentir votre aiguillon,
Boudrillon,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondaine,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondon.

L'AMOUR.

AIR : (*Ho-ho ! ha-ha ! & pourquoi donc ?*)

J'aurois beau le vouloir,
Mon cher Pierrot, hélas !
Je n'ai plus de pouvoir,
Tire-moi d'embarras.

PIERROT.

Ho-ho ! Ha-ha !
Et pourquoi donc ? Comment cela ?

L'AMOUR.

AIR : (*Le rémouleur.*)

Depuis qu'à coups de flèche,
Aux cœurs je fais brèche,
Mes traits lancés,
Se ſont émouſſés :
Par toi qu'ils ſoient repaſſés.
Gentil rémouleur,
Reçois cet honneur.

PIERROT.

J'y conſens de bon cœur.
Je rémoudrai,
J'aiguiſerai ;
Pour vous ma meule tourne ;
Tourne, retourne.
Vous avez fort bien rencontré.

L'AMOUR.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe.*)

Allons, ſans tarder davantage,

Je te conduis dans mon palais.
Là, je t'inſtruirai de l'uſage
Que je veux faire de mes traits.

L'Amour embraſſe Pierrot & l'enlève.

PIERROT.

AIR : (*Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous méne.*)

Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous méne....

Le Théâtre change en cet endroit, & repréſente les jardins de Cythère dans les ailes, avec une mer dans le fond. Il paroît une barque remplie de pélerins & de pélerines de Cythère, & conduite par deux Amours. Les pélerins vont débarquer dans la couliſſe. Pendant ce tems-là, l'orcheſtre joue une muſette pour l'arrivée & pour la marche des pélerins qui ſuit le débarquement.

SCÈNE IV.

Troupe de PÉLERINS & de PÉLERINES.

UN PÉLERIN.

AIR : (*Pour la baronne, rondeau.*)

ON voit la roſe
Naître en ces lieux à tout moment ; *bis.*
Et dès l'inſtant qu'elle eſt éclose,
Avec un tendre empreſſement
L'Amour l'arroſe.

UNE PÉLERINE.

AIR : (*De M. de la Croix.*)

Les roſſignols ſous cet ombrage,
Lui rendent hommage
Par leurs doux chants :
Mais ce qui lui plaît davantage,
C'eſt le badinage
Des moineaux francs.

(*Ils ſe retirent tous.*)

SCÈNE V.

COLIN, CLAUDINE.

COLIN.

AIR : (*Ton himeur eſt Cathereine.*)

OUI, nous voici, ma Claudeine,
Dans l'île du dieu d'Amour :
Et je ſens que ma poitreine
Deviant plus chaude qu'un four.

CLAUDINE.

Je me ſens itou de même ;
Comme toi, Colin, je bous :
Il m'eſt avis que je t'aime
Ici plus fort que cheux nous.

COLIN.

C'eſt le tarroir qui fait ça.

AIR : (*Les Feuillantines.*)

Foin du procureux fiſcal
Mon rival,
Qui nous baille tant de mal !
Ton père eſt-il fou de prendre
Ce vieux co, ce vieux coquin pour ſon gendre ?

CLAUDINE.

AIR : (*Tian, morguë, tian, ſi tu ſavois.*)

Pourquoi veut-il me donner
Ce bon homme qui radote ?
On ne peut l'en détourner.

COLIN.

Que diantre auſſi, c'eſt ta faute !
Tian, morgué, tian, ſi tu voulois ;
Tous deux tu les attraperois ;
Mais tu fais trop la ſotte.

CLAUDINE.

AIR : (*Ah ! voyez-donc, ah ! voyez-donc.*)

Colin, de ſuivre ta leçon,
Je ne ſuis pas ſi folle ;
J'y veux un peu plus de façon.
Ah ! voyez donc ? *bis.*
Comme il s'y prend le, drôle !

COLIN.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie.*)

Ah ! voici le dieu de Cythère !
De tout ce qu'il conſeillera,
Ne faut pas aller au contraire.

CLAUDINE.

Mais c'eſt ſuivant ce qu'il dira.

SCÈNE VI.

COLIN, CLAUDINE, L'AMOUR.

COLIN, *saluant l'Amour.*

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux.*)

VOTRE valet, monsieu l'Amour.

L'AMOUR.

Qui peut vous conduire à ma cour ?

COLIN.

C'est pour vous dire notre peine.
Un barbon avec ses ducats,
Voudroit me dénicher Claudeine.
Tirez-nous de ce mauvais pas.

CLAUDINE.

AIR : (*La ceinture.*)

Mettez fin à notre tourment,
Aimable dieu de la tendresse :
Délivrez-nous de cet amant ;
Otez-lui le trait qui le blesse.

L'AMOUR.

Je vais lui décocher une flèche plus puissante.

AIR : (*L'onguent miton-mitaine.*)

Belle, calmez votre effroi.
Pour ſubir une autre loi,
Il va quitter la vôtre.

COLIN.

C'eſt fort bian dit, par ma foi ;
Car un clou chaſſe l'autre.

CLAUDINE, *faiſant la révérence.*

Que je vous ſommes obligés !

COLIN, *à Claudine.*

AIR : (*Morgué ! je t'aime, Baſtienne.*)

Tatigué ! que j'ai, Claudeine,
Le cœur joyeux ;
Boute ta main dans la mienne ;
Nargue du vieux.
Pour moi, je ſis dans mes beaux ans ;
Par-là morgué ! combien d'enfans
J'aurons tous deux !
J'aurons tous deux !

(*Ils ſaluent l'Amour, & s'en vont.*)

SCÈNE VII.

L'AMOUR, PIERROT.

PIERROT, *lui présentant un paquet de flèches.*

AIR : (*Flon, flon.*)

Après bien de la peine,
J'ai rempli vos souhaits.
Courez la pretantaine,
Vos aiguillons sont prêts :
Flon, flon,
Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.

L'AMOUR.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*)

Je vais faire l'expérience.
Je reviendrai dans peu de tems.
Pour moi, Pierrot, donne audience
A tous les tendres supplians.

L'Amour s'envole.

SCENE VIII.

PIERROT, *seul.*

AIR : (*Prenez bien garde à votre cotillon.*)

L'AMOUR s'envole vers Paris.
Que de cœurs vont être surpris !
Il va faire un beau carillon !
Mesdames, prenez bien garde à votre cotillon ;
A votre cotillon.

SCÈNE IX.

PIERROT, UN PETIT-MAITRE, Arlequin.

LE PETIT-MAÎTRE.

HOLA, grivois ! N'appartiens-tu pas à l'Amour.

PIERROT.

C'est moi qui repasse ses flèches.

AIR : (*On dit que vous aimez les fleurs.*)

Vous, monsieur, qui m'interrogez,

Vous

Vous m'avez bien l'air d'être,
D'être petit, d'être petit,
L'air d'être petit-maître petit,
L'air d'être petit-maître.

LE PETIT-MAÎTRE.

Cela eſt vrai.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Seconde-moi, beau rémouleur. *bis.*
Je pourſuis un rebelle cœur,
Dont je ne puis être vainqueur.

PIERROT.

Jamais petit-maître à Cythère
N'eſt venu pour pareille affaire.
Eh ! quelle eſt donc cette cruelle ?

LE PETIT-MAÎTRE.

C'eſt une comédienne.

PIERROT.

Il n'eſt pas poſſible ! Comment vous y prenez-vous donc ?

LE PETIT-MAÎTRE.

AIR : (*Robin, turelure lure.*)

Pour m'attirer ſes faveurs,
Je fais briller ma figure ;
Je prodigue les douceurs.

PIERROT.

Turelure !

LE PETIT-MAÎTRE.

Contre mon deſtin je jure.

PIERROT.

Robin, turelure lure.

LE PETIT-MAÎTRE.

AIR : (*Lonlanla, l'amour n'y fait rien.*)

Je viens conjurer l'Amour,
De bleſſer cette friponne,
Je viens conjurer l'Amour,
De me venger en ce jour.

PIERROT.

Lonlanla, l'Amour n'y fait rien ;
Si l'argent ne ſonne, ſonne.
Lonlanla, l'Amour n'y fait rien ;
Si l'argent ne ſonne bien.

LE PETIT-MAÎTRE.

De l'argent ? Oh ! je ſuis votre valet.

AIR : (*Le fameux Diogène.*)

J'eſpérois ſans finance,
Vaincre la réſiſtance
De ma belle Catin.

PIERROT

Votre erreur eſt extrême ;
Le dieu d'amour lui-même,
Y perdroit ſon latin.

LE PETIT-MAÎTRE.

Cela étant, j'y renonce.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire.*)

C'en eſt fait, je me rends juſtice :
Je n'étois, ma foi, qu'un oiſon.
Je pris ce deſſein par caprice,
Je l'abandonne par raiſon.

(*Il s'en va.*)

PIERROT.

Voilà un petit-maître qui fait comme le renard.

SCÈNE X.

PIERROT, M. VIROSOLI, maître de penſion.

PIERROT, *à part.*

HO ! ho ! Que vient faire ici ce viſage-là ?

M. VIROSOLI.

AIR : (*Je reviendrai demain au ſoir.*)

Monſieur, je viens dans ce ſéjour,
Pour parler à l'Amour. *bis.*

PIERROT.

Vous rencontrez ſon ſubſtitut.

M. VIROSOLI, *ſaluant Pierrot.*

Recevez mon ſalut. *bis.*

PIERROT.

AIR : (*Mon père, je viens devant vous.*)

Quel métier faites-vous, l'ami ?

M. VIROSOLI.

J'enſeigne la langue latine.
Je m'appelle Viroſoli,
Homme connu par ſa doctrine :
Des maîtres ès-arts un des premiers ;
Auſſi j'ai beaucoup d'écoliers.

PIERROT.

Êtes-vous marié ?

M. VIROSOLI.

Pour la ſeconde fois.

AIR : (*Et zon, zon, zon.*)

J'ai de mon premier lit,
Une aſſez belle fille :
Ma femme a de l'eſprit,
Et paſſe pour gentille.

PIERROT, *riant.*

Et zon, zon, zon.....

M. VIROSOLI.

AIR : (*Du cap de Bonne-eſpérance.*)

J'ai trente penſionnaires
Chez moi, tant grands que petits.

PIERROT.

Les grands ſont de bons compères ?

M. VIROSOLI.

Ce ſont autant de bandits.
L'un de ma fille s'enflamme,
L'autre courtiſe ma femme.
Et pendant ces paſſe-tems,
Les petits deviennent grands.

Les ſixièmes inſenſiblement ſuccèdent aux rhétoriciens.

PIERROT.

C'eſt le diable !

M. VIROSOLI.

AIR : (*Ton relon, ton ton.*)

Au dieu des cœurs je viens conter ma peine,
Et le prier d'épargner ma maiſon.

PIERROT.

Quoi, vous voulez qu'il perde ſon aubaine !
J'entends déjà l'Amour qui vous répond :
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La tontaine,
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La ton ton.

M. VIROSOLI.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi ni prince.*)

Mais que faut-il donc que je faſſe ?
Pour couper court à ma diſgrace ?

PIERROT.

Mettez dehors vos écoliers,
(Il n'eſt que ce remède unique)
Quand vous verrez ces ouvriers
Tout prêts d'entrer en réthorique.

M. VIROSOLI.

Ma foi, vous avez raiſon. C'eſt ce que je ferai. Adieu.

SCÈNE XI.

PIERROT, UNE COQUETTE.

PIERROT.

AIR : (*Ma belle diguedon.*)

DANS ces lieux qui vous amène,
Belle digue, digue, diguedon, dondaine ?

LA COQUETTE.

J'y viens voir le malin Cupidon.

PIERROT.

Ma belle digue, digue, ma belle diguedon,
Vous a-t-il fait quelque peine ?
Belle digue, digue, diguedon, dondaine ?

LA COQUETTE.

Pour cela oui.

AIR : (*De Jean de Vert.*)

Il fait de mes attraits vainqueurs,
Trop ſentir la puiſſance :
Ce dieu pour moi dans tous les cœurs
Etablit la conſtance ;
Il perce enfin tous mes amans
Des traits dont il bleſſoit au tems
De Jean de Vert (3 *fois*) en France.

PIERROT.

AIR : (*Faire l'amour la nuit & le jour.*)

Vous êtes ſur ce point
Aux autres bien contraire.

LA COQUETTE.

Non, non, je n'aime point
Ces gens qui veulent faire
L'amour,
La nuit & le jour.

J'abhorre les hommes à ſentimens ; vous les avez toujours pendus à votre ceinture.

PIERROT.

Que vous faut-il donc ?

LA COQUETTE.

AIR : (*Landeriri.*)

Je veux que du ſein d'un amant
L'amour ſorte auſſi bruſquement,
Landerirette,
Qu'il ſort de celui d'un mari.

PIERROT.

Landeriri.

Je vous entends.

AIR : (*Quand ma bergère vient des champs.*)

Je vais, la belle, sur mon grès
Remoudre exprès,
De petit traits,
Qui ne tiendront les cœurs blessés
Dans votre chaîne,
Qu'une semaine.

LA COQUETTE.

C'en est assez.

Elle fait une révérence, & se retire.

SCÈNE XII.

PIERROT, UN SUISSE.

LE SUISSE, *faisant des esses, & poussant des hoquets.*

IH ! Ih ! Ih !

PIERROT, *à part.*

Un suisse à Cythère ! Quelle nouveauté !
(*Haut.*) A qui en voulez-vous, mon ami ?

LE SUISSE, *bégayant.*

A l'A... à l'Am... à l'Amour.

AIR : (*C'eſt à boire qu'il nous faut.*)

Moi l'aime ein petite fière,
Qui n'avre point le cœur chaud,
Ein choli caberetière.

PIERROT.

Oh !

Vous n'aimez point, mon trouillaud !
C'eſt à boire, à boire, à boire,
C'eſt à boire qu'il vous faut.

LE SUISSE.

Monſir, monſir.

AIR : (*Boire à ſon tirelire lir.*)

Ein petit trinqueman
Point choquer la tendreſſe ; *bis.*
L'être bon qu'ein aman,
Qui fait à ſon maitreſſe
Tré-ben la cour,
Après l'amour,
Poive à ſon tirelire lir,
Poive à ſon toureloure lour,
Poive à ſon tour.

PIERROT.

Mais enfin, qu'attendez-vous de l'Amour ?

LE SUISSE.

AIR : (*Tiquetaque, tinquetin.*)

Aujord'hui chel m'adreſſe
A ſti petit lutin,
Tinquetin,

Lui veuille à mon tigresse
Fendre le cœur mutin,
Tiquetaque, tinquetin.

PIERROT.

Sans doute il y fera brèche;
Mais il faut qu'il trempe la flèche
Dans un broc de vin,
Dans un broc de vin.

LE SUISSE.

Oui. L'avre bien dit.

PIERROT.

Je viens d'aiguiser un grand trait qui sera tout propre pour cela.

LE SUISSE.

AIR : (*C'est à toi, mon camarade.*)

Si moi j'avre la victoire,
Quand vous venir à mon chou,
Chel vous ferai poire, poire,
Poire, poire,
Chel vous ferai poire, poire,
Comme ein trou.

PIERROT.

J'irai vous voir quand vous serez marié.

LE SUISSE.

AIR : (*N'y a pas d'mal à çà.*)

Oh ! mon petit femme,
Ben vous recevra.

PIERROT.

Mais ſi je l'enflamme,
Il vous en cuira.

LE SUISSE.

N'y a pas d'mal à çà,
N'y a pas d'mal à çà.

(*Il fait un faux pas & tombe.*)

PIERROT, *le relevant.*

Allons, mon gros baril, vous avez beſoin de repos ; je vais vous mener faire *ſchlaff* dans un de ces boſquets de myrtes.

(*Il emmène le Suiſſe.*)

SCÈNE XIII.

FANCHETTE, *ſeule.*

AIR : (*J'étois, j'étois perdue.*)

J'AIME en ſecret un rémouleur ;
Je fais l'inhumaine.
O ciel ! je mourrois de douleur,
S'il ſavoit ma peine.
Hélas ! j'ai penſé tantôt
Trahir ma retenue !...
(*Appercevant Pierrot qui vient à elle.*)
Mais que vois-je ? ... C'eſt Pierrot !
Je ſuis... je ſuis perdue !

SCENE XIV.

FANCHETTE, PIERROT.

PIERROT.

AIR : (*Une jeune Nonette.*)

AI-JE donc la berlue ?
Quoi, vous voici !

FANCHETTE.

En croirai-je ma vue ?
Pierrot ici !

PIERROT.

Oui, vraiment, tous deux nous voilà.
(*Mettant le doigt sur le cœur.*)
Vous vous sentez là. . . .

FANCHETTE.

Qui vous dit cela ?

PIERROT, *riant.*

O gué, lon-la,
Lan laire,
O gué, lon-la.
Vous avez beau dissimuler.

AIR : (*Tourelourirette.*)

En fille discrette,
Dans ce lieu charmant,

Vous venez, Fanchette,
Chercher un, tourelourirette,
Chercher un, lonla, derirette,
Chercher un amant.

FANCHETTE.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris.*)

Oui, je vous dirai mes ſecrets!
Vous, qu'y venez-vous faire ?

PIERROT.

J'y viens pour aiguiſer les traits
Du grand dieu de Cythère.

FANCHETTE.

Ha ! ha !

PIERROT

AIR : (*Les amours triomphans.*)

Ce dieu très-ſatisfait
De mon ouvrage,
M'a fait préſent d'un trait
Pour mon uſage :
La beauté qui me touche
A pour moi de la rigueur ;
Il faut qu'à la farouche
J'en donne au travers du cœur.
Lerala,
Lerala, lerala, lerala la là,
Lerala, lerala, lerala.

FANCHETTE.

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train.*)

Peut-on demander ſon nom ?

PIERROT.

Hé ! morgué, c'eſt vous, Fanchon.
Tenez, vos yeux doux,
Ces petits filoux,
Font que ſur pied je sèche :
Oui, mortnonbille, c'eſt pour vous ;
Que je garde ma flèche,
Lonla,
Que je garde ma flèche.

FANCHETTE.

AIR : (*La bonne aventure, ô gué...*)

Tu n'as pas beſoin de trait
Pour moi, je t'aſſure ;
L'Amour, Pierrot, mon poulet ;
Tantôt m'a donné mon fait.

PIERROT, *ſautant de joie.*

La bonne aventure,
O gué...
La bonne aventure !

FANCHETTE.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

As-tu pour moi même tendreſſe ?

PIERROT.

Je t'aime depuis plus d'un jour.

FANCHETTE.

Oh ! je veux encor que l'Amour
D'un nouveau coup te bleſſe.

PIERROT.

C'eſt bien aſſez d'un, quand il eſt bon.

FANCHETTE.

AIR : (*Encor un coup, qu'en peut-il arriver ?*)

Encor un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus te fera-t-il crever ?

L'orcheſtre joue en ritournelle la moitié de l'air ſuivant, pour annoncer l'arrivée de l'Amour.

FANCHETTE.

AIR : (*Les filles de Nanterre.*)

Quels ſons ſe font entendre
Dans ce charmant ſéjour ?

PIERROT.

Ah ! c'eſt pour nous apprendre
Qu'Amour eſt de retour.

L'orcheſtre joue la reprise de l'air précédent.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

FANCHETTE, PIERROT, L'AMOUR, Troupe de PÉLERINS & de PÉLERINES.

L'AMOUR.

AIR : (*Dans notre village chacun, &c.*)

AIMABLE jeuneſſe,
Chantez mes bienfaits,
Vous aurez les traits
Que demande votre tendreſſe :
Chantez, danſez tous,
Réjouiſſez-vous.

CHŒUR.

Chantons, danſons tous,
Réjouiſſons-nous.

Les pélerins & pélerines forment un baliet, qu'ils finiſſent par une danſe en rond, en chantant les couplets ſuivans.

BRANLE.

AIR : (*Vivons pour ces fillettes, vivons.*)

PREMIER COUPLET.

UN PÉLERIN.

Nous ne devons préſentement
Songer qu'à l'Amour ſeulement ;

Le

Le plaisir d'aimer est charmant,
Les autres sont sornettes.
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

CHŒUR.

Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

II. COUPLET.

FANCHETTE.

Je n'ai pu défendre mon cœur
Contre un jeune & charmant vainqueur.
Du dieu d'Amour le rémouleur
Aura mes amourettes.

CHŒUR.

Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

III. COUPLET.

PIERROT.

Si les coquettes de Paris
Viennent avec leurs favoris,
Voir nos danses, nos jeux, nos ris;
Pour nous quelles recettes!
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

CHŒUR.

Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

FIN.

PIERROT ROMULUS,

OU

LE RAVISSEUR POLI.

Représenté par les Marionnettes étrangères à la Foire saint Germain 1722.

Cette pièce est une parodie de la tragédie de *Romulus*, que l'on jouoit en ce tems-là.

ACTEURS.

ROMULUS, Roi des romains, Pierrot.
TATIUS, Roi des sabins, le Docteur.
HERSILIE, Fille de Tatius.
SABINETTE, confidente d'Herfilie.
PROCULUS, sénateur romain, Pantalon.
MURÉNA, grand-prêtre, Polichinelle.
TULLUS, officier romain, Arlequin.
ALBIN, confident de Proculus.
GARDES.

La scène est à Rome dans la foire établie par Romulus.

PIERROT ROMULUS, OU LE RAVISSEUR POLI.

Le Théâtre repréſente une foire de campagne, où l'on voit beaucoup de poterie.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERSILIE, SABINETTE.

SABINETTE.

AIR : (*Belle brune, belle brune.*)

HERSILIE !
Herſilie !

Ne ferez-vous jamais mieux
L'emploi de fille ravie ?
Herſilie !
Herſilie !

HERSILIE.

(*Même air.*)

Sabinette !
Sabinette !
Romulus à tout moment
Pleure ou chante une brunette.
Sabinette !
Sabinette !

SABINETTE.

Quoi ! depuis une année entière que Romulus vous a enlevée dans cette maudite foire où nous voici encore, il n'a fait que pleurer à vos genoux comme un veau !

HERSILIE.

AIR : (*Lonlanla, derirette.*)

Ceſſe de blâmer un amant
Qui m'aime ſi parfaitement.

SABINETTE, *d'un ton moqueur.*

Lonlanla, derirette.

HERSILIE.

Ah ! c'eſt un raviſſeur poli !

SABINETTE.

Lonlanla, deriri.

HERSILIE.

AIR : (*L'amour n'a-t-il donc que cela ?*)

Pour mes ſeuls appas
Romulus reſpire ;
Il ſe plaint tout bas,
Sans ceſſe il ſoupire.
Il ſouffre hélas !...

SABINETTE.

Ah ! le pauvre ſire !
O lonlanla,
Ne vous veut-il donc que cela ?

Ce n'étoit pas la peine de vous enlever.

HERSILIE.

Point de plaiſanterie, Sabinette.

SABINETTE.

Je ne plaiſante point. L'année paſſée il invita les ſabins & les ſabines à la foire de poterie qu'il établit. Ces fripons de romains, en nous voyant promener dans la foire, s'écrient :

AIR : (*Ah ! mon dieu ! que de, &c.*)

Ah ! mon dieu ! que de jolies filles
Que l'on voit ici !

A ces douces paroles, les ſabines minaudent ; les romains les abordent, en leur préſentant du croquet & des ratons ; & puis, *crac*, ils nous enlèvent.

HERSILIE, *soupirant.*

Hélas !

SABINETTE.

Romulus s'empare de vous, comme de raison ; il étoit bien juste que le roi de Rome eût le gros lot ; Mais qu'a fait votre ravisseur depuis ce tems-là ? Il a chanté :

AIR : (*Charmante reine, &c.*)

Charmante reine de mon cœur,
Sans espoir, sans désir, mon ame vous adore.

HERSILIE.

AIR : (*Ah ! que monseigneur est charmant.*)

Ah ! que Romulus est charmant !

SABINETTE.

C'est un joli garçon, vraiment.

HERSILIE.

S'il étoit un peu plus pressant,
J'en ferois la folie.
Ah ! que Romulus est charmant !
Faut-il que je l'en prie ?

SABINETTE, *soupirant.*

Ha, ha !

HERSILIE.

Je l'adore aussi, Sabinette ; mais je n'ose le lui faire paroître.

SABINETTE.

Vous êtes l'un & l'autre trop discrets. Ma foi, madame, il y a bien du vide dans cet amour-là. Si Romulus étoit comme un autre, vous auriez dû lui chanter le premier jour de votre enlèvement :

AIR : (*Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*)

Vous chiffonnez mon falbala,
Ah ! fripon, que faites-vous là ?

HERSILIE.

Tais-toi donc, folle.

SABINETTE.

Je le suis moins que vous. J'ai été enlevée aussi ; mais, par ma foi, mon ravisseur n'est pas un Romulus.

AIR : (*J'en suis bien contente.*)

C'est un gaillard Jouvenceau,
Son humeur m'enchante :
Il n'est ni poli, ni beau,
Lamirtanplain, lantirlarigot ;
Mais j'en suis contente.

AIR : (*Sans dessus dessous.*)

Il me déclara brusquement
Qu'il vouloit être mon amant.
Le drôle s'y prit de manière,
Sens dessus dessous,
Sens devant derrière.

Que je l'acceptai pour époux,
Sens devant derrière,
Sens dessus dessous.

HERSILIE.

Toutes nos sabines ont fait comme toi.

SABINETTE.

Oui, vraiment. Ah ! qu'il s'est fait de mariages de rencontre à cette foire traîtresse ! Nous y venions acheter des cruches ; mais nous avons bien payé les pots cassés.

HERSILIE.

Paix. Voici Romulus.

SCÈNE II.

HERSILIE, SABINETTE, ROMULUS.

ROMULUS.

HÉ bien, ma princesse, ne vous lasserez-vous jamais de voir couler mes larmes?

AIR : (*Le beau berger Tircis.*)

Le souci jaunissant,
La pâle violette,
Sont des fleurs qui vont naissant
Des pleurs que Romulus jette.

Ah ! petite brunette,
Plaignez le mal qu'il ſent.

SABINETTE.

AIR : (*Ah ! Phaéton, eſt-il poſſible ?*)

Ah ! Romulus, eſt-il poſſible
Que vous ſoyez ſenſible
Dans le goût des nigauds ?
Ah ! Romulus, eſt-il poſſible
Que vous faſſiez des madrigaux ?

ROMULUS.

AIR : (*Vous y perdez vos pas, Nicolas.*)

Adorable Princeſſe,
Calmez votre courroux ;
Ecoutez ma tendreſſe :
Je vous en prie à genoux.

HERSILIE.

Vous y perdez vos pas,
Nicolas,
Sont tous pas perdus pour vous.

ROMULUS.

Que n'ai-je point fait pour vous attendrir ?

SABINETTE, *déclamant.*

Il falloit, Romulus, dans vos tendres malheurs,
Montrer plus de vertu, & perdre moins de pleurs.

HERSILIE.

Elle a raiſon. Eſt-ce par le rapt qu'on mérite l'alliance des rois ?

ROMULUS.

Mais, madame, nous avons commencé par la civilité, en nous établiſſant dans le voiſinage des ſabins. Ne leur avons-nous pas fait demander leurs filles en mariage par de bons bourgeois de Rome ? Que nous a-t-on répondu ?

(*en declamant.*)

Qu'ils ouvrent un aſyle à des femmes perdues :
A de pareils époux ces épouſes ſont dues.

Qu'ils aillent ſe marier dans la rue Fromenteau. Oh, dame ! cela ſe peut-il ſouffrir, par des gens ſur-tout.....

(*en déclamant.*)

Qui ſont ſûrs de trouver toujours *dans leurs projets,*
Les dieux pour alliés, & les rois pour ſujets ?

SABINETTE.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Romulus eſt tantôt gaſcon,
Et tantôt il eſt Céladon,
O reguingué, ô lonlanla.
Se peut-il qu'un ſi grand courage,
Loge dans un amant ſi ſage ?

HERSILIE, *ſoupirant.*

Ahi !

ROMULUS.

AIR : (*Quand la mer rouge apparut.*)

Eh ! prenez moi pour époux,

Je vous en convie !
Je suis un parti pour vous,
Charmante Hersilie.
Vous ne pouvez faire mieux :
Mon père est au rang des dieux ;
Je suis gen, gen, gen,
Je suis til, til, til,
Je suis gen, je suis til,
Je suis gentilhomme,
Et premier de Rome.

HERSILIE.

Que votre tendresse est fatigante !

ROMULUS.

AIR : (*Jardinier, ne vois-tu pas ?*)

Changez, madame, en ce jour,
Mon destin déplorable ;
Hélas ! un peu de retour !

HERSILIE.

Allez avec votre amour
Au diable, au diable, au diable.

ROMULUS.

Que je suis malheureux !

HERSILIE, *sortant avec Sabinette, & déclamant.*

Viens, suis-moi. Je succombe à mon mortel ennui.
Ma chère, *en l'outrageant, j'ai souffert plus que lui.*

SCÈNE III.

ROMULUS, PROCULUS.

ROMULUS.

AH ! te voilà, Proculus.

AIR : (*L'amour me fait, lonlanla.*)

Que dis-tu d'Herſilie ?

PROCULUS.

Hé ! fi donc, Romulus !

ROMULUS.

Je l'aime à la folie.
Ah ! mon cher Proculus,
L'amour me fait, lonlanla,
L'amour me fait mourir.

PROCULUS.

Comme l'homme change ! Vous êtes devenu bien tendre, depuis que vous avez tué votre frère jumeau, pour avoir ſauté par-deſſus les murailles de Rome !

ROMULUS.

Mon frère méritoit cette petite correction-là.

PROCULUS.

Si vous aviez fait la muraille de votre ville

plus haute d'un pied seulement, cela vous auroit épargné un fratricide.

ROMULUS.

Brisons-là. Ne parlons que de l'objet de mon amour.

AIR : (*Un inconnu.*)

Me fuirez-vous toujours, belle Herfilie ?....

PROCULUS.

Halte-là, seigneur. Vous ne parlez plus que par sarabandes ! Est-ce là le langage du fils de Mars ?

AIR : (*Aux armes, camarades !*)

Aux armes !
Plus de larmes,
L'ennemi n'est pas loin :
Craignez le sabin.
Aux armes !
Plus de larmes :
Montrez-vous un parfait romain.
Défaites-vous de l'humanité.

SCÈNE IV.

ROMULUS, PROCULUS, TULLUS, *arrivant tout essoufflé.*

TULLUS, *à Romulus.*

AIR : (*Jean-Gille.*)

LES sabins sont dans la ville,
Jean-Gille,
Gille, joli Jean ;
Tatius le pont enfile,
Jean-Gille,
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille ;
Délivrez-nous-en.

ROMULUS.

AIR : (*Allons à la guinguette, allons.*)

Allons, allons,
Allons à la victoire, allons.

TOUS TROIS.

Allons, allons,
Allons à la victoire, allons.

SCÈNE V.

ROMULUS, HERSILIE, SABINETTE.

HERSILIE, *arrêtant Romulus.*

AIR : (*Amis, sans regretter Paris.*)

OU courez-vous donc, Romulus ?

ROMULUS.

Oh ! je suis en colère !
Je vais tant battre Tatius,
Qu'il sera mon beau-père.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

HERSILIE, SABINETTE.

SABINETTE.

AIR : (*Le bon branle.*)

VOILA pourtant pour nos beaux yeux
Bien des guerriers en branle.
Pour moi, je vais prier les dieux
De faire aux sabins furieux,
Danser un triste branle ;

Et de nous laiſſer en ces lieux
Y danſer le bon branle.

HERSILIE.

AIR : (*Charivari.*)

Pour mon amant, pour mon père,
Que de ſouci !
Ah ! l'amour me déſeſpère !
Le ſang auſſi ;
Et dans mon cœur font aujourd'hui
Charivari.

SABINETTE.

AIR : (*La troupe italienne, faridondaine.*)

Je conçois bien votre peine.
Dans les ſiècles futurs même choſe on verra ;
Un auteur ſur la ſcène,
Faridondaine,
Et lonlanla,
Doit mettre une Chimène,
Faridondaine,
En ce cas-là.

Je ſuis une Sibylle, moi.

SCÈNE VII.

HERSILIE, SABINETTE, TATIUS.

HERSILIE.

AH ! vous voilà, cher papa Tatius ! Vous avez donc forcé les portes de la ville ?

TATIUS.

Comment diantre, les forcer ? Elles ſont encore chez le menuiſier. Rome n'eſt qu'un village, & le palais de Romulus eſt couvert de chaume.

SABINETTE.

Romulus, à ce que je vois, a trouvé à qui parler.

TATIUS.

Je vous en réponds !

AIR : (*Lanturlu.*)

Malgré mon grand âge,
Mon cœur outragé
Alloit au carnage
Comme un enragé.
J'ai bien fait tapage.

HERSILIE.

Enfin, vous avez vaincu.

TATIUS, *branlant la tête.*

Lanturlu, lanturlu, lanturelu,

HERSILIE.

Quoi, mon père, Romulus auroit-il battu les ſabins ?

SABINETTE.

AIR : (*Vraiment, ma commère voire.*)

Seriez-vous ſoumis à lui ?

TATIUS.

Vraiment, ma commère oui.

HERSILIE.

Il a donc eu la victoire ?

TATIUS.

Vraiment, ma commère voire ;
Vraiment, ma commère oui.

Ma fille, au lieu d'un vengeur glorieux, vous voyez un pauvre priſonnier de guerre.

HERSILIE.

Juſtes dieux !

SABINETTE.

J'apperçois votre geolier qui revient triomphant.

SCÈNE VIII.

HERSILIE, SABINETTE, TATIUS, ROMULUS, GARDES, *portant des faiſceaux & des trophées.*

TATIUS, *à Romulus, ſe moquant de lui.*

AIR : (*Y-avance, y-avance.*)

Y-AVANCE, y-avance, y-avance,
Avec tes faiſceaux d'ordonnance.

SABINETTE.

Ne raillez point ces faiſceaux, ils ſeront un jour à la mode.

TATIUS.

Hé bien, maudit Cartouche (*) romain, es-tu content ? Tu tiens le père & la fille. Mais que dis-je, fille ? Elle n'eſt peut-être ni fille ni femme.

ROMULUS.

AIR : (*De quoi vous plaignez-vous ?*)

De quoi vous plaignez-vous ?
Si j'ai ravi votre fille,

(*) Fameux chef de voleurs qu'on venoit d'exécuter.

De quoi vous plaignez-vous ?
Faites-moi son époux.
Ma foi, je suis un bon drille,
Et d'un esprit assez doux,
Quoique dès la coquille,
Nourri parmi les loups.

TATIUS.

Qu'on ne me parle point de ce mariage-là. Je veux que vous répariez autrement l'honneur de ma fille.

ROMULUS.

De quelle manière donc ?

TATIUS.

AIR : (*Tique, tique, taque.*)

Il faut, monsieur le romain, *bis.*
Nous voir l'épée à la main.
Je m'entends encore à faire :
Lui poussant des bottes avec la main.
Tique, tique, taque, & lonlanla.

ROMULUS.

Un bon hymen, mon beau-père,
Est bien plus sûr que cela.

Je vous laisse en délibérer avec Hersilie.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

TATIUS, HERSILIE, SABINETTE, PROCULUS, TULLUS,

PROCULUS, *à Tatius.*

JE vous épargnerai la peine de la délibération. Fuyez. Par mes soins le chemin vous est ouvert.

TATIUS, *fuyant.*

Sauve ! sauve !

HERSILIE.

AIR : (*Le ciel béniſſe la beſogne.*)

Je voudrois fuir avec papa.

PROCULUS.

Oh ! gardez-vous bien de cela !
Si vous vous en alliez, princeſſe,
Cela gâteroit notre pièce.

HERSILIE, *à Sabinette, s'en allant.*

Ciel ! quelle ſera la fin de tout ceci ?

SCÈNE X.

PROCULUS, TULLUS.

TULLUS.

QUEL eſt votre deſſein, Proculus?

PROCULUS.

De faire mourir Romulus mon rival.

TULLUS.

Vous aimez Herſilie!

PROCULUS.

Je l'idolâtre. Romulus m'avoit fait ſon agent auprès d'elle.

AIR: (*Sur les ponts d'Avignon.*)

Je peignois ſon ennui
Au fier objet qu'il aime;
Mais en parlant pour lui,
Je m'enflammois moi-même.

TULLUS.

Je ne m'étonne plus ſi vous ne voulez pas qu'elle ſe ſauve.

PROCULUS.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval.*)

Mon roi va, ſans que je ſois traître,
Par mes coups périr à mes yeux.
Je ſuis approuvé du grand-prêtre.

TULLUS.

Le digne ſerviteur des dieux!

PROCULUS.

Le voilà.

TULLUS.

Quand on parle du loup, on en voit la queue.

SCÈNE XI.

PROCULUS, TULLUS, MURÉNA.

MURÉNA.

HÉ bien, mes amis, quand me déferez-vous de ce glouton de Romulus qui m'excroque mes revenans-bons ?

AIR : (*Vaudeville du roi de Cocagne.*)

Romulus très-âpre aux ſacrifices,

Prend pour lui moutons & veaux ;
A ſon croc des bœufs & des geniſſes
On voit les meilleurs morceaux ;
Il n'eſt rien que ce gourmand n'accroche.
Et lonlanla,
De ce train-là,
Bientôt il faudra
Revendre mon tourne-broche.

PROCULUS.

Effectivement, il enlève au pauvre Muréna les aloyaux, les gigots & les longes de veau qui rôtiſſent ſur les autels des dieux.

MURÉNA.

Cela crie vengeance. Auſſi je maigris à vue d'œil. Voyez, je n'ai plus de ventre.

TULLUS.

Quelqu'un vient. Retirons-nous.

SCÈNE XII.

HERSILIE, SABINETTE.

SABINETTE.

HÉ, mais, Herſilie, vous ne faites qu'aller & venir, ſans vous déterminer à rien.

AIR : (*Menuet d'Héſione.*)

Ceſſez de faire la ſévère,
Pour terminer tous les débats.

HERSILIE.

Je ne ſais ce que je dois faire;
Je ſuis dans un grand embarras.

SCÈNE XIII.

HERSILIE, SABINETTE, ALBIN.

ALBIN, *entrant tout eſſouflé.*

VOICI bien des affaires ! Il y a encore eu une bataille.

SABINETTE.

Deux batailles dans un jour ! Miſéricorde ! Faites-nous-en le détail.

ALBIN.

AIR : (*Or, écoutez petits & grands.*)

Je n'aime point les grands récits,
Et tout ſimplement je vous dis :
(Sans que de *cruelles épées*
Juſqu'aux gardes *de ſang trempées*,

Je décrive les beaux exploits,)
Que vous allez voir les deux rois.

Ils vont venir ici tous deux, pour juger je ne ſais quoi ſur un autel.

AIR : (*Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*)

Oui, ces rois inceſſamment,
Sans bœuf, ni géniſſe,
Vont ici dans un moment
Faire un ſacrifice.

HERSILIE.

Allons voir s'ils viennent,
Jean.
Allons voir s'ils viennent.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XIV.

PROCULUS, MURÉNA.

PROCULUS.

TENEZ-MOI ce que vous m'avez promis ; vous y êtes intéreſſé.

MURÉNA.

AIR : (*De mon pot, je vous en réponds.*)

Comptez ſur moi, Proculus.
Ce fripon Romulus

Va me payer, sur ma parole,
Tout le bon rôti qu'il me vole;
Il verra, je vous en répond,
Un tour de ma façon.

On apporte un autel, derrière lequel va se mettre Muréna.

SCÈNE XV.

PROCULUS, MURÉNA, ROMULUS, TATIUS, Troupe de ROMAINS & de SABINS.

ROMULUS, *à Tatius.*

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

POUR mieux régler notre cartel, *bis.*
Jurons tous deux sur cet autel:
O reguingué, ô lonlanla.
Les rois n'exposent point leur vie,
Sans bien de la cérémonie.

Ecoutez, romains.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui.*)

Voici mon testament : Si Tatius m'assomme,
Aimez-le comme un père, & qu'il règne dans Rome.

Je ne méritois pas de vivre votre roi,
Si ma mort vous en montre un plus digne que moi.

TATIUS.

Ecoutez, ſabins.

(Même air.)

Si je meurs par la main du galant de ma fille,
Qu'il ſoit d'abord mon gendre, & couronnez ce drille.
Songez, (& vous aurez alors l'eſprit bien fait.)
Non, qu'il m'aura vaincu, mais qu'il m'a ſatisfait.

ROMULUS, *en déclamant.*

Nous voilà bons amis. Allons, mon cher beau-père;
Nous pouvons à préſent nous tuer ſans colère.

Ils ſont un mouvement pour ſortir.

SCÈNE XVI.

Les ACTEURS de la scène précédente, HERSILIE, SABINETTE.

HERSILIE, *arrêtant Tatius & Romulus.*

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette.*)

OU courez-vous donc l'un & l'autre ?
Suspendez votre emportement.
A Tatius, lui montrant Romulus.
De son trépas comme du vôtre
Je dois mourir également.

TATIUS.

AIR : (*Et zon, zon, zon.*)

Ma fille, y pensez-vous ?
Quelle imprudence extrême !
Il n'est pas votre époux.

HERSILIE.

Non, seigneur ; mais je l'aime.

ROMULUS.

Et zon, zon, zon,
Vous l'entendez vous-même ;
Et zon, zon, zon,
J'en avois du soupçon.
Mais je ne faisois semblant de rien.

SABINETTE, *à Tatius.*

AIR : (*Mariez, mariez, mariez-moi.*)

Il en eſt tems, roi barbon,
Rengaînez votre allumelle ;
Ce n'eſt ma foi qu'un *flon flon*
Qui cauſe votre querelle :
Mariez, mariez, mariez-la,
Car elle eſt encor pucelle.
Mariez, mariez, mariez-la,
C'eſt le duel qu'il faut là.

TATIUS.

Vous vous aimez ! Hé ! que diable, ne l'avez-vous dit plutôt ? Vous nous auriez épargné bien du verbiage héroïque. Tenez,

AIR : (*Ramonez-ci, ramonez-là.*)

Profitez de la préſence
Du grand-prêtre qui s'avance ;
Epouſez, ne tardez pas :
Ramonez-ci, ramonez-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

CHŒUR.

Ramonez-ci, &c.

MURÉNA, *s'approchant des deux rois.*

Doucement, meſſieurs, doucement ! Je m'oppoſe à ce mariage de la part de tous les dieux.

ROMULUS.

ROMULUS.

Oh ! Je me moque de ton oppoſition ; je vais la faire lever au ſénat.

TATIUS, *à Romulus.*

Bon, bon. Cela eſt bien néceſſaire !

AIR : (*Pour faire honneur à la noce.*)

(*) Finiſſons là notre pièce,
N'allongeons point le parchemin.
Vous diſpoſez de votre main,
Moi de celle de la princeſſe :
Finiſſons là notre pièce,
N'allongeons point le parchemin.

(*) Quelques critiques ont trouvé que la fin du quatrième Acte auroit dû être celle de la pièce.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, PROCULUS.

PROCULUS.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

ROMULUS, je ſuis ton rival,
Accablé d'un revers fatal.
Je me tuerois ici ſans peine ;
Mais je ne veux pas, ſur ma foi,
(*) Démentir l'hiſtoire romaine,
Qui me fait vivre plus que toi.

ROMULUS.

AIR : (*Vous avez raiſon, Laplante.*)

Vous avez raiſon, Laplante,
Il eſt bon ſur ce ton-là,
Larira.

Mais, Proculus, vous m'avez trahi, & vous ne vous poignardez pas !

(*) Des chronologiſtes n'ont pas trouvé bon que Proculus ſe ſoit tué.

PROCULUS.

Je vous vois venir !

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux.*)

Vous attendez apparemment
Que je me perce en ce moment,
Pour dire d'une voix caponne :
Ami, (*) *je t'aurois pardonné.*
On sait bien que Romulus donne
De la moutarde après-dîné.

TATIUS, *à Proculus.*

Vas t'en au diable, traître ! Ne trouble point la paix de la famille.

ROMULUS.

AIR : (*Les sept sauts.*)

Allons, mes amis, faisons bombance ;
Chantons, & remuons les gigots.

(*A Herfilie.*)

Ma princesse, vous saurez qu'en danse
Comme en guerre, je suis un héros ;
Je fais, d'un jarret dispos,

(*Il saute.*)

Un saut, deux sauts, trois sauts, quatre sauts ;
cinq sauts, six sauts,
sept sauts.

(*) Dans les premières représentations, Romulus voyant Proculus prêt à mourir, lui disoit qu'il lui auroit pardonné.

CHŒUR.

AIR : (*Parodié de Phaéton.*)

Que de tous côtés l'on entende
Le nom de Romulus retentir juſqu'aux toits.
Eſt-il pour nous une gloire plus grande ?
Dans un village on va compter deux rois.

Tous les acteurs forment une danſe qui finit la pièce.

FIN.

PROLOGUE

DES

DEUX PIÈCES SUIVANTES.

Repréſenté à la Foire S. Laurent en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. Monſeigneur le duc d'Orléans, régent.

ACTEURS.

THALIE.
ARLEQUIN.
PANTALON.
LE DIEU DU HASARD.

La scène est sur le Mont-Parnasse.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente le Mont-Parnaſſe.

SCÈNE PREMIÈRE.

THALIE, ARLEQUIN, PANTALON.

THALIE.

HÉ bien, meſſieurs les comédiens italiens, qu'y a-t-il pour votre ſervice?

ARLEQUIN.

Nous venons implorer votre ſecours.

PANTALON.

Nous en avons grand beſoin.

THALIE.

De quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN.

Vous ſavez qu'il faut des nouveautés à Paris, & ſur-tout à la foire. Nous n'en avons point. Nous venons vous prier, comme la protectrice de notre théâtre, de nous en donner.

THALIE.

Mes enfans, je voudrois bien vous faire plaiſir ; mais je ne me méle plus des pièces de théâtre.

ARLEQUIN.

Quel conte !

PANTALON.

Il n'eſt pas poſſible !

THALIE.

Autrefois, je réglois la deſtinée des ouvrages dramatiques, mais, ma foi, depuis quelques années Jupiter en a donné la direction à une aveugle divinité, qui a ſon temple au bas du Parnaſſe.

PANTALON.

Quelle eſt donc cette divinité ?

THALIE.

C'eſt le Haſard.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez.

THALIE.

Non, vraiment. Il a entre les mains toutes les pièces de théâtre qui se compoſent à préſent. Si vous en voulez quelqu'une, c'eſt à lui qu'il faut vous adreſſer.

ARLEQUIN.

Voilà des pièces en bonne main!

PANTALON.

Par où faut-il aller pour le trouver?

THALIE.

Vous n'avez qu'à ſuivre cette route. Mais je ne ſais ſi vous le trouverez; car on ne le rencontre que par aventure. Attendez. Le voici qui s'avance.

ARLEQUIN.

Che bruta figura! Il a bien l'air d'une divinité de haſard.

SCÈNE II.

THALIE, ARLEQUIN, PANTALON, LE HASARD, *ayant une robe chamarrée, les yeux bandés, & tenant une urne d'or sous le bras.*

THALIE, *arrêtant le dieu du Hasard par le bras.*

ARRÊTEZ un moment, dieu du Hasard.

LE HASARD.

Qui est-ce?

THALIE.

C'est Thalie, qui vous présente deux comédiens.

LE HAZARD.

Que me veulent-ils?

THALIE.

Ils viennent vous demander des pièces nouvelles.

ARLEQUIN.

Oui; mais des nouvelles toutes nouvelles.

LE HASARD.

Voilà mon urne, où ſont marquées par billets toutes les nouveautés de mon magaſin. Je leur permets d'en tirer chacun une au haſard.

ARLEQUIN.

Mais les pièces que nous tirerons, réuſſiront-elles ?

LE HASARD.

La plaiſante queſtion à me faire ! ſachez, mon ami, que le Haſard ne lâche point ſon ſecret.

PANTALON.

Mais ſoyez-nous favorable.

LE HASARD.

Prière inutile. Je me détermine à ma fantaiſie. Je n'ai égard à rien.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'il eſt brutal !

LE HASARD.

Je me moque de l'ordre, moi.

ARLEQUIN.

Il eſt donc du régiment de Champagne.

LE HASARD.

Je me ſoucie de la raiſon, de la juſtice & du bon goût, comme de cela.

THALIE.

Il y paroît assez souvent.

LE HASARD.

Je fais tomber, quand il me plaît, des tragédies nouvelles, malgré les applaudissemens qu'elles ont reçus dans les grandes maisons; & ce qui prouve encore mieux ma puissance, c'est que je fais quelquefois réussir des opéra nouveaux.

THALIE.

Cela est vrai.

PANTALON.

Il n'y a donc point à choisir avec vous?

LE HASARD.

Non.

ARLEQUIN.

Tant-pis.

THALIE.

Au contraire. Qui choisit prend souvent le pire. Il faut s'abandonner au Hasard.

PANTALON.

Soit. Tire le premier, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi! le frisson me prend.

PANTALON.

D'où vient?

ARLEQUIN.

Le Hasard me fait la grimace. J'ai peur de tirer quelque pièce de bateleurs. Allons donc, monsieur du Hasard, faites-moi un peu meilleure mine.

LE HASARD, *riant.*

Ha, ha, ha ! Il est bouffon.

ARLEQUIN.

Bon. Tirons pendant qu'il est de belle humeur.

(*Il tire.*)

PANTALON.

Voyons ce que c'est.

ARLEQUIN, *après avoir déroulé le billet, lit:*

Numéro 419. LA FORCE DE L'AMOUR, *Comédie en un acte.* Un acte ! J'aurois cru que la force de l'amour eût demandé plusieurs actes.

PANTALON, *tirant.*

A moi. (*Il lit.*) *Numéro* 740. LA FOIRE DES FÉES.

ARLEQUIN.

Hom ! cela ne vaut rien.

THALIE.

Pourquoi dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

C'eſt que nous ne ſommes pas heureux en foires.

LE HASARD.

Tout beau, mon cher, vos lots ſont peut-être meilleurs que vous ne penſez.

ARLEQUIN.

Peut-être ! C'eſt bien parler en dieu du Haſard.

LE HASARD.

Allez à mon magaſin avec vos billets. Le Caprice, mon ſecrétaire, vous délivrera les pièces qui vous ſont échues. Adieu. Je vole à Paris pour préſider à une conſultation de médecins.

SCÈNE III.

THALIE, ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

QU'ALLONS-NOUS faire de deux pièces en un acte ?

THALIE.

Vous n'avez qu'à les lier par le moindre petit prologue.

ARLEQUIN.

Morbleu ! rien n'eſt tel qu'une pièce en trois actes.

THALIE.

Ne vous plaignez pas. Il me ſemble que le Haſard vous a favoriſé en cela. Une comédie de trois actes n'eſt qu'un plat, après tout ; ſi on trouve ce plat mauvais, ſerviteur au feſtin.

PANTALON.

C'eſt fort bien dit.

THALIE.

Au lieu que des morceaux détachés ſont des ragoûts différents, dont l'un peut ſuppléer à l'autre.

ARLEQUIN.

Oui-dà.

THALIE.

D'ailleurs, il faut de la variété dans les mets, pour contenter la diverſité des goûts.

PANTALON.

Vous avez raiſon.

THALIE.

Juſqu'au revoir, mes amis. Je ſouhaite que vous ayez attrapé deux bonnes pièces.

ARLEQUIN.

Oh, ventrebleu ! ſi elles ſont bonnes, elles réuſſiront en dépit du dieu du Haſard & de tous les diables.

Fin du Prologue.

LA FORCE DE L'AMOUR,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire S. Laurent en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent.

ACTEURS.

LÉLIO, fils du marquis Aſcorino.

LE MARQUIS ASCORINO, ſeigneur napolitain.

ISABELLE, nièce du marquis Aſcorino, accordée à Lélio.

LE PRINCE ALPHONSE, ſicilien, ſous le nom de l'égyptien CLARIN.

LA PRINCESSE MATHILDE, ſa ſœur, ſous le nom de l'égyptienne SPINETTE.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

LAURE, ſuivante de la princeſſe.

VIOLETTE, ſuivante d'Iſabelle.

FABIO, valet d'Iſabelle.

SCARAMOUCHE, valet du marquis Aſcorino.

DOMESTIQUES du prince Alphonſe, en égyptiens.

LE GOUVERNEUR de Livourne.

UN GARDE du gouverneur.

La ſcène eſt à Livourne.

LA FORCE DE L'AMOUR.

Le Théâtre représente un faubourg de Livourne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *seul.*

GRACE au ciel, me voici revenu à Livourne en bonne santé. Le seigneur Lélio mon maître doit m'attendre avec impatience. Voilà l'auberge où je l'ai laissé.... Mais je le vois qui sort.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO.

AH ! te voilà, Arlequin ? Je ſuis bien aiſe de te revoir.

ARLEQUIN.

Je n'en doute pas, puiſque je vous rapporte le portrait que vous attendez pour vous préſenter devant Iſabelle votre belle couſine que vous venez épouſer ici.

(*Lui donnant le portrait.*)

Tenez ; baiſez la main.

LÉLIO, *le prenant froidement.*

Donne.

(*Il le met dans ſa poche.*)

ARLEQUIN.

Comme vous le recevez !

LÉLIO.

Comme une choſe qui m'eſt devenue fort indifférente.

ARLEQUIN.

Ho ! ho ! quel changement ! lorſque le mar-

quis Aſcorino votre père vous le donna à Naples, vous en fûtes coëffé dans le moment.

LÉLIO.

J'avoue que j'en fus enflammé.

ARLEQUIN.

Vous preſsâtes votre départ : le bonhomme eut beau vous dire : mon fils, le roi, ſur la nouvelle qu'il a reçue de la mort du roi de Sicile, m'a ordonné de me tenir prêt à partir pour quelque négociation dont il veut me charger : attendez quelques jours ; peut-être pourrai-je vous conduire moi-même à Livourne : pas pour un diable, vous ne voulûtes point en démordre ; & le ſeigneur Aſcorino fut obligé de vous laiſſer aller ſans lui.

LÉLIO.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Nous décampons de Naples ; nous venons ici à grandes journées : en arrivant vous vous appercevez que vous avez oublié le portrait d'Iſabelle dans votre hôtellerie à Rome : vous m'y renvoyez au plus vîte pour le chercher ; & quand je vous le rapporte, voilà le bel accueil que vous lui faites !

LÉLIO.

Je conviens de tout cela : je te dirai même

que le lendemain de mon arrivée ici, impatient de voir ma couſine, je ſortis pour aller chez elle, ſans attendre ton retour....

ARLEQUIN.

Je devine le reſte : l'original donna un ſoufflet à la copie.

LÉLIO.

Tu te trompes ; je n'ai point vu Iſabelle : en allant la voir, je rencontrai dans la rue une perſonne qui m'en ôta l'envie : une jeune égyptienne m'aborda, & s'offrit à me dire ma bonne aventure.

ARLEQUIN.

J'y ſuis : elle vous regarda la main, & vous fit apparemment quelque prédiction cornue.

LÉLIO.

Non, ce ne fut point par ſes prédictions qu'elle me détourna de mon mariage, ce fut par ſes regards.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

LÉLIO.

Mon cœur ſe rendit aux charmes de cette belle égyptienne, qui me parut une divinité.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà donc ce qui vous a fait faire la moue au portrait de la couſine ?

LÉLIO.

Et c'eſt ce qui m'empêchera de remplir l'attente de mon père.

ARLEQUIN.

Oh ! que non ; vous en reviendrez bientôt à Iſabelle.

LÉLIO.

Jamais.

ARLEQUIN.

Bon, bon ; une aventurière n'amuſe pas longtems un jeune ſeigneur.

LÉLIO.

J'ai penſé comme toi d'abord ; j'ai cru trouver en Spinette une conquête facile ; mais ſon entretien m'a tiré d'erreur : elle n'a pas moins de ſageſſe que de beauté.

ARLEQUIN.

Allez, allez ; c'eſt une pélerine qui ſait bien vendre ſes coquilles.

LÉLIO.

Ne voilà-t-il pas ! une fille eſt-elle d'une profeſſion ſujette aux aventures? donc c'eſt une fille galante. Toujours de la prévention dans le jugement des hommes.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, j'ai tort ; ſi bien donc qu'elle vous a empaumé.

LÉLIO.

Qu'elle eſt aimable, mon cher Arlequin ! Imagine-toi tous les attraits, toutes les grâces enſemble ; c'eſt Spinette.

ARLEQUIN.

Avec cela un eſprit étonnant ?

LÉLIO.

Et le plus charmant caractère. Elle reçoit vos louanges avec un mépris honnête : ſa converſation eſt animée d'une gaieté vertueuſe ; & ſi vous êtes trop vif, elle oppoſe à votre vivacité une ſévérité riante.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire, qu'elle vous tient encore la dragée bien haute.

LÉLIO.

Pourquoi ſa naiſſance ne répond-elle pas à ſon mérite ? Ou pourquoi, aveugle erreur humaine, avez-vous fait la nobleſſe fille du haſard.

ARLEQUIN.

Courage, ſeigneur Lélio ! Pouſſez les choſes encore plus loin. Imitez les héros de romans. Perſuadez-vous que c'eſt une princeſſe que ſes malheurs obligent à courir la pretantaine ſous un ſi bel habillement.

LÉLIO.

Trève de plaisanterie. Je demeure d'accord qu'il ne me convient guères d'avoir une passion si délicate pour une égyptienne ; mais, que veux-tu ? l'amour me la fait regarder comme une dame digne de mes soins.

ARLEQUIN.

Mais enfin, où cela nous mènera-t-il ?

LÉLIO.

Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je ne puis songer qu'à Spinette, & qu'aux moyens de lui plaire.

ARLEQUIN.

Adieu donc Isabelle, & tous les biens considérables dont elle jouit depuis la mort de son père.

LÉLIO.

Je n'y saurois que faire.

ARLEQUIN.

Elle aura beaucoup d'estime pour vous, quand elle apprendra vos belles amours !

LÉLIO.

Je m'en soucie fort peu.

ARLEQUIN.

Votre famille & vos amis vont bien louer votre conduite !

LÉLIO.

Oh ! point de remontrance, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Je ſuis reſponſable de vos actions.

LÉLIO.

Tu me fatigues. Ecoute, ſi tu veux que nous ſoyons bons amis, ceſſe de combattre mes ſentimens.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il me fâche de voir.....

LÉLIO.

Morbleu ! tais-toi donc, ou ſéparons-nous.

ARLEQUIN.

Diantre ! Vous me mettez bien vîte le marché à la main !

LÉLIO.

Tu m'y forces.

ARLEQUIN.

Ho bien, nous voilà d'accord. Puiſque la morale d'un gouverneur vous déplaît, je vous offre l'obéiſſance d'un valet.

LÉLIO, *l'embrassant.*

Ah ! tu te mets à la raison !

ARLEQUIN.

Il faut bien qu'il y en ait un de nous deux qui s'y rende.

LÉLIO.

Ta complaisance me ravit !

ARLEQUIN.

Je m'en apperçois bien.

LÉLIO.

Je suis charmé de toi !

ARLEQUIN.

Voilà nos maîtres ! Applaudissons-nous à leurs caprices, ils nous adorent.

LÉLIO.

Çà, qu'il ne soit donc plus question de ma cousine.

ARLEQUIN.

Vive l'égyptienne ! A propos, où demeure cette chaste aventurière ?

LÉLIO.

Elle demeure dans l'une de ces petites maisons.

ARLEQUIN.

Nous y demeurerons aussi bientôt, nous.

LÉLIO.

Elle a avec elle un frère nommé Clarin, qui eſt un fort honnête garçon.

ARLEQUIN.

Oh ! telle ſœur, tel frère.

LÉLIO.

Ils ſont tous deux à la tête d'une bande d'égyptiens.

ARLEQUIN.

Qui ſont auſſi fort honnêtes ?

LÉLIO.

Ils me paroiſſent de très-bons enfans.

ARLEQUIN.

Parbleu ! Voilà bien d'honnêtes gens enſemble !

LÉLIO.

Paix. Je vois Spinette qui ſort de chez elle. Quel port ! quelle noble démarche ! Quand tu l'auras bien conſidérée, tu ne condamneras plus mon amour.

ARLEQUIN, *à part.*

Que les amans ſont fous !

SCÈNE III.

LÉLIO, ARLEQUIN, SPINETTE, ET LAURE, *dans le lointain.*

SPINETTE.

OUI, Laure. Lélio plaît à mon frère, & je l'aime ; mais cela ne suffit pas. Je veux bien l'éprouver auparavant.

LAURE.

J'approuve votre délicatesse. Quelle joie pour Lélio, quand il apprendra....!

SPINETTE.

Tais-toi. Le voici. Laisse-nous.

SCÈNE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN, SPINETTE.

SPINETTE.

SEIGNEUR Lélio, je vous rencontre à propos pour vous dire adieu.

LÉLIO, *étonné.*

Que m'apprenez-vous ?

SPINETTE.

Mon frère vient de prendre la réſolution de partir de Livourne avec toute la troupe. Nous nous embarquons cette nuit.

ARLEQUIN, *à part.*

Tant mieux.

LÉLIO.

Ah ! ma chère Spinette, quelle affreuſe nouvelle ! Et avec quelle barbare tranquillité me l'annoncez-vous !

SPINETTE.

Plût au ciel que je fuſſe auſſi tranquille que vous le penſez ! Mais il eſt tems de vous découvrir mes ſentimens. Je ne veux pas être aſſez cruelle pour vous quitter, ſans vous dire que je ne ſuis pas inſenſible à votre amour.

LÉLIO, *ſe livrant d'abord à la joie.*

L'ai-je bien entendu !... Mais que me ſert-il de vous avoir plû, ſi vous m'abandonnez ?

SPINETTE.

C'eſt une néceſſité.

LÉLIO.

Mon amour m'en fait une autre. Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde.

ARLEQUIN, *à part.*

L'écervelé !

SPINETTE.

Non, Lélio, je vous le défends. Après l'aveu que je viens de vous faire, que penseriez-vous de moi, si j'avois la complaisance de consentir à ce que vous me proposez ?

ARLEQUIN.

Elle a raison.

LÉLIO.

Mon respect doit vous rassurer.

SPINETTE.

Il peut bien me répondre de vous ; mais il ne met point ma réputation à couvert de la médisance.

LÉLIO.

Que faut-il donc que je fasse ?

SPINETTE.

M'oublier.

ARLEQUIN.

C'est bien dit.

LÉLIO.

Hé ! le puis-je présentement ? Vos cruelles bontés m'en ôtent toute espérance.

SPINETTE.

Laissez-moi partir.

LÉLIO.

Permettez-moi de vous suivre.

SPINETTE.

Ma délicatesse s'y oppose.

LÉLIO.

Ma vie en dépend.

SPINETTE.

Hé bien, je me rends à vos instances. Vous me suivrez.

LÉLIO, *lui baisant la main.*

Quelle joie !

ARLEQUIN, *à part.*

Quelle sottise !

SPINETTE.

Mais c'est à une condition.

LÉLIO, *précipitamment.*

Oh ! j'y consens !

SPINETTE.

Pour garder toutes les mesures qu'il faut prendre avec le monde, il sera bon que vous endossiez l'habit d'égyptien, & que vous viviez comme nous.

LÉLIO, *hésitant un peu.*

Un habit d'égyptien.... !

SPINETTE.

SPINETTE.

Eſt-ce que vous balancez?

LÉLIO.

Hé, non! j'y conſens, vous dis-je.

ARLEQUIN, *à part.*

Nous voilà bien!

LÉLIO.

Je ſuis charmé de faire une choſe que vous ſouhaitez.

SPINETTE.

Mais je ne la ſouhaite point. Vous avez arraché ce conſentement à ma pitié : car enfin, je vois bien que je fais une grande folie, en vous permettant de m'accompagner.

LÉLIO.

D'où vient?

SPINETTE.

Ma vertu ne veut pas que je ſois ſuivie d'un homme qui n'eſt point mon époux.

LÉLIO.

Je puis le devenir.

ARLEQUIN.

Turelure!

SPINETTE.

Vous cherchez à m'amuſer.

LÉLIO.

Non, ma chère Spinette, je ne vous dis rien que je ne sois capable de faire.

SPINETTE.

Le fils d'un ministre épouseroit une égyptienne ?

ARLEQUIN.

Fi donc !

LÉLIO.

L'amour confond tous les rangs.

SPINETTE.

Chansons. Je ne me repais pas de chimères.

LÉLIO.

Je vous en donne ma parole.

SPINETTE.

Je ne m'y fie pas.

ARLEQUIN, *à Spinette.*

Vous faites bien.

SPINETTE, *voulant s'en aller.*

Il vaut mieux que je m'éloigne de vous.

LÉLIO, *la retenant.*

Attendez.... Hé bien, pour vous satisfaire, je suis prêt à vous donner ma main.

ARLEQUIN, *tirant Lélio par la manche.*

Y pensez-vous ?

SPINETTE.

C'eſt autre choſe. A ce prix-là, vous ſerez des nôtres.

LÉLIO.

Que dites-vous, Spinette ? Puiſque je ſuis réſolu de vous épouſer, vous ne devez plus ſonger au genre de vie que vous menez.

SPINETTE.

C'eſt ce qui vous trompe. Je ne prétends pas quitter mon frère, ni mon habillement.

LÉLIO.

Comment ! Je ſouffrirois ma femme dans une profeſſion....

SPINETTE.

Je ne puis être à vous qu'à cette condition-là. Voyez ſi cela vous accommode.

ARLEQUIN.

Non, la belle, cela ne nous accommode point.

LÉLIO.

Hé quoi ! Ne ſeroit-il pas plus agréable pour vous de vivre honorablement, que de....

SPINETTE.

Je veux vivre à ma fantaiſie.

LÉLIO.

Cependant, faites réflexion....

SPINETTE.

Oh ! je fais réflexion que vous vous opposez à mes volontés. Nous ne nous convenons point. Voilà qui est fini, n'en parlons plus.

(*Elle veut encore s'en aller.*)

ARLEQUIN.

Soit. N'en parlons plus.

LÉLIO, *la retenant.*

Eh ! je ne m'y oppose point ! (*à Arlequin.*) De quoi se mêle cet animal-là ?

SPINETTE.

Consultez-vous bien, Lélio.

LÉLIO.

J'ai pris ma résolution.

SPINETTE.

Je ne veux pas vous contraindre, au moins; & pour peu que vous ayez de répugnance à...

LÉLIO.

De la répugnance ! Au contraire, Spinette, j'aime tout ce qui vous est agréable.

ARLEQUIN, *à part.*

J'enrage !

SPINETTE.

Je vais donc en dire deux mots à mon frère.

Il eſt à propos que je lui parle en particulier. Attendez-moi ici.

LÉLIO.

Je vous attends avec impatience... Ouf !

SCÈNE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

LE joli garçon ! Quoi, vous pouvez vous réſoudre à prendre un habit de coquin ?

LÉLIO.

Ne vas-tu pas encore moraliſer ?

ARLEQUIN.

Le moyen de s'en empêcher ! Quelle honte de vouloir épouſer une pareille créature !

LÉLIO.

Tu ne veux donc pas finir ?

ARLEQUIN.

Vous ferez mourir votre bon homme de père.

LÉLIO.

Encore ?

ARLEQUIN.

Toute la cour de Naples, instruite de votre équipée.....

LÉLIO, *tirant son épée.*

C'en est trop, maraud. Il faut que je me délivre d'un censeur importun.

ARLEQUIN, *se jetant à genoux.*

Pardon, seigneur ! Ne voyez-vous pas que c'est pour rire ? Je voulois éprouver votre fidélité pour l'égyptienne.

LÉLIO, *rengaînant.*

Tu fais bien de le prendre sur ce ton-là.

ARLEQUIN.

Ma foi, cette fille-là est adorable. Vous n'en sauriez trop faire pour elle.

LÉLIO, *soupirant.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Abandonnez-vous à votre passion ; faites de petits égyptiens, & moquez-vous du reste.

LÉLIO.

Ah ! mon pauvre Arlequin ! Au lieu de m'insulter par des railleries, ou de m'accabler de reproches, plains-moi plutôt. Eh ! penses-tu que je cède sans remords à la puissance qui me

domine ? Non, mon ami. Il se livre dans mon ame de rudes combats entre la raison & mon amour.

ARLEQUIN, *attendri.*

Vous me fendez le cœur.

SCÈNE VI.

LÉLIO, ARLEQUIN, SPINETTE, UN ÉGYPTIEN, *apportant deux habits d'ordonnance.*

SPINETTE.

TOUT va bien, Lélio. Votre dessein est agréable à mon frère.

ARLEQUIN.

Il a bien de la bonté !

SPINETTE.

Voici deux habits d'ordonnance, un pour vous, & l'autre pour votre valet.

ARLEQUIN.

Pour moi, je suis votre serviteur.

LÉLIO, *à Arlequin.*

Pourquoi ce refus ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je ne ſuis pas amoureux, moi.

SPINETTE.

Cela viendra. J'ai des compagnes fort jolies.

ARLEQUIN.

Je n'aime point cette graine-là. J'ai le goût bourgeois.

LÉLIO, *lui mettant l'habit.*

Allons, allons. Ne nous fais point perdre de tems.

ARLEQUIN.

Mais, mais... Attendez-donc... Il n'eſt pas néceſſaire... Que diable!.. Ah! quel habit!

L'égyptien met l'habit d'ordonnance à Lélio, après lui avoir ôté ſon juſtaucorps. Et en lui tendant ſon mouchoir qu'il a tiré d'une de ſes poches, le portrait d'Iſabelle tombe. Arlequin le ramaſſe.

SPINETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt rien.

SPINETTE.

Je veux le voir.

LÉLIO, *prenant le portrait des mains d'Arlequin.*

Cela n'en vaut pas la peine.

SPINETTE, *l'arrachant à Lélio.*

N'importe... Ho, ho ! c'est le portrait d'une femme, assez jolie même.

ARLEQUIN.

C'est le portrait de sa grand'-mère quand elle étoit jeune.

SPINETTE.

Vous vous troublez, Lélio ! Que dois-je penser ?

LÉLIO.

Que je suis le plus malheureux de tous les hommes, de n'avoir pas....

SPINETTE.

De n'avoir pas mieux pris vos mesures, n'est-il pas vrai ? J'admire votre ingénuité.

LÉLIO.

Ne précipitez point votre jugement. Ce portrait ne doit pas vous faire la moindre peine.

SPINETTE.

Ne cherchez point de détour. Vous n'êtes qu'un traître.

LÉLIO.

Ah ! Spinette, votre défiance bleſſe ma fidélité.

SPINETTE.

Vous êtes un impoſteur. Je romps avec vous pour jamais. Adieu. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir vu.

(*Elle veut s'en aller.*)

LÉLIO, *la retenant.*

Ne vous en allez point ſans m'entendre.

SPINETTE.

Hé ! que pouvez-vous me dire ?

LÉLIO.

Mon malheur.

SPINETTE.

Ne le vois-je pas ?

LÉLIO.

Permettez que je vous tire d'erreur.

SPINETTE.

Je ſuis déſabuſée.

LÉLIO.

Non, vous ne l'êtes pas. Daignez m'écouter un moment.

SPINETTE.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Ho, parbleu ! madame l'égyptienne, vous n'êtes pas raisonnable aussi. Il veut parler, vous ne voulez pas l'entendre ; ce n'est pas le moyen de vous éclaircir. Attendez, j'y trouve un milieu. Regardez-vous tous deux, sans rien dire ; & vous allez vous expliquer par ma bouche.

Il passe du côté de Spinette, & dit pour elle, en contrefaisant sa voix, à Lélio.

Ha, ha ! petit scélérat, vous vouliez donc m'en donner à garder ?

Spinette fait un geste applaudissant en regardant Lélio. Arlequin passe du côté de Lélio, & imite sa voix, en répondant pour lui à Spinette.

Non, ma bouchonne, il n'y a point de tricherie dans mon fait.

Lélio approuve du geste ce que vient de dire Arlequin, qui repasse du côté de Spinette. Ce qui se fait de part & d'autre jusqu'à la fin.

Mais qui est cette mijaurée dont vous avez laissé tomber le portrait ?

Du côté de Lélio.

C'est ma cousine Isabelle, que je venois épouser à Livourne par ordre de mon père, & que je plante là pour aller courir les champs avec vous.

Du côté de Spinette.

Vous l'aimiez donc, cette Iſabelle?

Du côté de Lélio.

Mais, j'y avois bien quelque petite diſpoſition ſur la copie, lorſque vous m'avez ôté l'envie d'aller voir l'original.

Du côté de Spinette.

Eſt-ce que vous ne l'avez jamais vu?

Du côté de Lélio.

Non, belle tulipe du parterre de mon cœur, je n'ai de ma vie paru devant Iſabelle.

Du côté de Spinette.

Dites-vous la vérité?

Du côté de Lélio.

Oui, ma reine, ou le diable m'emporte.

Du côté de Spinette.

Cela étant, je ne ſuis plus fâchée.

Au milieu des deux & de ſa voix naturelle.

Là-deſſus, vous vous embraſſez, & voilà la paix faite.

LÉLIO, *à Spinette.*

Il vous a dit les choſes comme elles ſont.

SPINETTE.

C'eſt ce que je veux approfondir.

LÉLIO.

Je ne demande pas mieux.

SPINETTE.

Sous prétexte de dire la bonne aventure à Iſabelle, j'irai chez elle avec vous.

LÉLIO.

Nous irons, ſi vous le voulez.

SPINETTE.

Le ſi eſt plaiſant. L'entendez-vous ? Si vous le voulez. Il ne le voudroit pas, lui, apparemment.

ARLEQUIN.

Oh ! vous le chicanez ! Que de peine pour déſabuſer une femme, quoiqu'on ſoit innocent ! Morbleu ! on en vient mieux à bout quand on eſt coupable.

SPINETTE.

Je ſuis curieuſe de vous voir enſemble.

ARLEQUIN.

Vous n'aurez plus rien à dire.

SPINETTE.

Je vous examinerai bien tous deux.

LÉLIO.

A la bonne heure.

SPINETTE.

Voici Clarin.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà donc cet honnête garçon de frère.

SCÈNE VII.

LÉLIO, SPINETTE, ARLEQUIN, CLARIN.

CLARIN.

HA, Ha ! Vous paroiſſez émus l'un & l'autre. Avez-vous eu quelque diſpute ?

SPINETTE, *lui donnant le portrait.*

Oui, mon frère. En voici le ſujet. Lélio a laiſſé tomber ce portrait, qui eſt, dit-il, celui d'une parente qu'il n'a jamais vue, & qu'il venoit épouſer.

CLARIN, *regardant le portrait.*

La charmante perſonne ! Quel air piquant !

SPINETTE.

Vous la trouvez belle, à ce que je vois.

CLARIN.

J'en ſuis enchanté ! (*A Lélio.*) Eſt-ce bien ſincèrement que vous lui préférez ma ſœur.

LÉLIO.

Ma couſine fût-elle encore cent fois plus belle, j'en ferai le ſacrifice avec plaiſir

CLARIN.

Spinette eſt trop heureuſe.

SPINETTE, *à ſon frère.*

Lélio vous paroît faire une ſottiſe, n'eſt-ce pas ? Et vous ne ſeriez pas fâché d'en profiter?

CLARIN.

Je ſerois ravi, je l'avoue, d'avoir un entretien avec une dame ſi aimable.

SPINETTE.

La choſe eſt poſſible.

CLARIN.

Si elle a autant d'eſprit que de beauté, je ſerois mon bonheur de lui plaire.

SPINETTE.

Tentez l'aventure. Vous pourrez peut-être vous convenir tous deux. Je voudrois qu'elle fût déjà votre femme.

ARLEQUIN, *à part.*

On la lui garde.

SPINETTE.

Si le ſeigneur Lélio y veut conſentir, nous en verrons bientôt l'effet.

LÉLIO.

Qui ? moi ! Vous plaisantez, Spinette.

SPINETTE.

Nullement. La chose dépend de vous. Comme votre cousine ne vous a point vu, il sera fort aisé à mon frère de passer pour vous.

LÉLIO.

De passer pour moi !

ARLEQUIN.

En voici bien d'une autre.

SPINETTE.

Assurément. Vous n'avez qu'à lui laisser ce portrait, il ne lui en faut pas davantage. Il n'est pas mal fait, il a de l'esprit ; Isabelle n'aura aucun soupçon de cette petite supercherie.

ARLEQUIN, *à part.*

Tudieu ! quelle dératée !

SPINETTE, *à Lélio qui rêve.*

Hé bien ?

LÉLIO.

Je ne puis consentir à cela.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus. Notre habit ne tient à rien.

CLARIN, *à Lélio.*

Pourquoi donc ?

SPINETTE.

SPINETTE.

D'où vient?

LÉLIO.

Ne le voyez-vous pas bien?

ARLEQUIN.

Cela ſe peut-il demander?

(Il fait mine de vouloir ſe deshabiller.)

LÉLIO.

Un homme du métier de votre frère....!

SPINETTE.

Elle ne ſaura point qui il eſt. Il prendra un de vos habits, & ſe fera appeler Lélio.

CLARIN.

Il n'y a plus de difficultés.

LÉLIO.

Vous vous moquez.... Ne m'obligez point à vous repréſenter toute l'abſurdité de ce projet-là.

ARLEQUIN, *ſe deshabillant à demi.*

Hé, ſi!

SPINETTE.

Votre réſiſtance vous trahit, Lélio. Vous avez de l'attachement pour Iſabelle.

LÉLIO.

Eh! non, ce n'eſt point cela. Vous prenez

pour un effet d'amour ce qui ne part que d'un principe d'honneur.

SPINETTE.

Que voulez-vous dire par là?

LÉLIO.

Vous devez m'entendre. Je ferois un malheureux, si je prêtois la main à une fourberie si criminelle. Entre nous, une fille de qualité n'est pas faite pour un égyptien.

ARLEQUIN, *achevant de se deshabiller.*

Les plaisans gredins!

CLARIN.

Tout égyptien que je suis, je me pique d'avoir une ame noble, des sentimens vertueux.

SPINETTE.

Dès qu'elle aimera mon frère, elle le regardera comme vous me regardez; votre exemple étourdira sa délicatesse. Allez. Elle s'accoutumera avec nous.

LÉLIO.

Non, non, elle feroit au désespoir!

ARLEQUIN.

Sans doute.

CLARIN.

Je prends sur moi le soin de l'appaiser.

SPINETTE.

Déterminez-vous, Lélio. Votre obstination m'outrage, & je suis fatiguée de tant de résistance.

LÉLIO.

Injuste Spinette ! Vous n'êtes pas contente de tout ce que je vous sacrifie ! Faut-il que vous exigiez de moi que je vous immole une innocente cousine, & que je serve moi-même à la rendre....

SPINETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ne vous demande plus rien. Gardez votre noble orgueil, vous en avez besoin pour vous-même. Vous auriez plus de raison de combattre les sentimens que je vous ai inspirés ; vous devez vous être plus cher que toute votre famille. Que je suis malheureuse ! J'aurois mépriſé pour vous les plus grands princes de la terre, & vous êtes toujours prêt à me refuser ce que je vous demande.

ARLEQUIN, *bas à Lélio.*

Ne molliſſez point.

LÉLIO.

Mais considérez....

SPINETTE.

Allez, ingrat. Vous ne méritez pas le cœur

de Spinette. Séparons-nous. Quittez cet habit que vous avez eu la lâcheté de prendre, & courez vanter à Iſabelle votre attention ſcrupuleuſe pour ſon honneur. Elle vous pardonnera le mépris que vous avez pour ſes charmes, en faveur du ſoin que vous prenez de ſa gloire.

LÉLIO.

Que vous êtes cruelle ! Je ſuis ſûr que Clarin lui-même ne déſapprouve point ma répugnance.

CLARIN.

Je pourrois m'en offenſer, & vous dire...

SPINETTE, *interrompant Clarin.*

Retirez-vous, mon frère. (*Clarin ſort.*)

A Lélio.

Adieu, fils de miniſtre. Si tu juges que ta couſine doit dédaigner un égyptien tel que mon frère, apprends qu'une égyptienne telle que moi, te mépriſe à ſon tour. (*Elle veut ſe retirer.*)

LÉLIO, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SPINETTE.

Ne m'arrêtez point.

LÉLIO.

Je ne puis me réſoudre à vous perdre.

ARLEQUIN, *bas à Lélio.*

Qu'allez-vous faire ?

SPINETTE.

Je ne vous écoute plus.

LÉLIO.

Je me rends.

SPINETTE.

Votre cousine vous tient trop au cœur.

LÉLIO.

Je vous l'abandonne. Je souscris à tout.

ARLEQUIN, *remettant son habit.*

Je n'ai qu'à remettre mon habit.

SPINETTE.

Allons donc concerter ensemble ce qu'il faut faire pour réussir dans cette entreprise.

(*Elle sort.*)

LÉLIO, *la suivant.*

O force de l'amour !

ARLEQUIN.

O la poule mouillée !

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

MISÉRABLE Lélio ! Dans quelles pattes êtes-vous tombé ! C'en eſt fait, il a perdu l'eſprit.... Mais toi, Arlequin, en bonne foi, es-tu plus raiſonnable que ton maître ? Encore moins. L'amour l'aveugle, lui ; & moi qui ai le cœur libre, je me laiſſe mettre ſur le corps ce maudit habit de bohémien, qui eſt une véritable étiquette de fripon, l'épouvantail des voyageurs & l'aimant de la maréchauſſée. Ma foi, que le ſeigneur Lélio ſe tire de là comme il pourra ; pour moi, je vais jeter le froc aux orties. Au diable les égyptiens & les égyptiennes !

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LAURE.

LAURE, *qui a entendu ces dernières paroles lui fait la révérence, en lui disant:*

JE vous remercie pour le corps en général, & pour moi en particulier.

ARLEQUIN, *à part.*

En voici une bien éveillée.

LAURE.

Comment donc, camarade? Vous me paroissez déjà dégoûté de la profession.

ARLEQUIN.

Oui, morbleu! j'en suis dégoûté.

LAURE.

Eh! la, la! Ne faites point tant de bruit. Nous ne voulons que des gens de bonne volonté. Il n'y a qu'à vous ôter votre habit, & vous laisser aller.

ARLEQUIN.

Volontiers.

Elle se met en devoir de le deshabiller. Arlequin la considère; & la trouvant jolie, il lui baise

d'abord la main. Elle lui tire une manche ; & pendant qu'elle lui tire l'autre, il remet ſon bras dans la première. Elle revient à celle-ci ; & lui tirant encore le bras de dedans, il remet l'autre dans l'autre manche. Ce qui ſe répète trois ou quatre fois de ſuite, & fait dire à Laure :

LAURE.

Hé bien, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Nous n'avançons point.

ARLEQUIN, *riant.*

Hé, hé, hé ! Pardonnez-moi, cela eſt bien avancé.

LAURE.

Oui, vraiment.

ARLEQUIN.

Vous me faites faire des réflexions.

LAURE.

Quelles réflexions ?

ARLEQUIN.

Je ſonge qu'il n'eſt pas honnête à un valet d'abandonner ſon maître.

LAURE.

Je me ſais bon gré de vous faire réfléchir en garçon d'honneur.

ARLEQUIN.

Ah ! jolie pendarde, vous me débauchez !

LAURE.

Plaît-il ?

ARLEQUIN.

Vous me faites oublier les dangers de la profession.

LAURE.

Vous n'en aviez qu'un à craindre, & il me semble que vous y succombez.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, petite voleuse. En me deshabillant vous avez escamoté mon cœur.

LAURE.

Tout-de-bon ?

ARLEQUIN.

Je me sens déjà aussi fou que mon maître.

LAURE.

C'est beaucoup dire.

ARLEQUIN.

Je vous sacrifierois ma cousine, ma tante, ma grand'-mère & toute la boutique.

LAURE.

Je ne puis tenir contre de si grands sacrifices. Je vous choisis pour mon amant.

ARLEQUIN.

Bon. Vivent les filles qui vont d'abord au fait !

LAURE.

A quoi ſervent les détours ?

ARLEQUIN.

A perdre du tems.

LAURE.

Je vois à votre phyſionomie que je ſerai contente de vous.

ARLEQUIN.

Malpeſte ! vous êtes une connoiſſeuſe.

LAURE.

Vous aurez de l'agrément dans notre compagnie.

ARLEQUIN.

Je l'eſpère. Tout ce qui m'embarraſſe, c'eſt que je ne ſais pas dire la bonne aventure.

LAURE.

Rien n'eſt plus aiſé. Une leçon va vous rendre habile.

ARLEQUIN.

Je vous écoute.

LAURE.

Il vous vient, par exemple, un jeune homme. Vous lui prenez la main ; vous regardez la ligne de vie, & vous ne manquez pas de lui prédire qu'il vivra longtems.

ARLEQUIN, *mettant le doigt à son front.*

Bon. La ligne de vie.

LAURE.

Si le jeune homme fait le beau, & vous paroît entêté de sa figure, vous lui dites que toutes les femmes sont amoureuses de lui : que c'est un papillon qui vole de fleur en fleur ; mais qu'il soit en garde contre les maris.

ARLEQUIN.

Et si c'est un vieux homme ?

LAURE.

Il faut commencer par lui dire qu'il a été autrefois un verd-galand ; qu'il est encore regardé de bon œil par une femme discrète....

ARLEQUIN.

Et la ligne de vie ?

LAURE.

Oh ! vous l'assurerez qu'il verra mourir ses héritiers.

ARLEQUIN.

Ah ! je vois le fin du métier ! Il faut prédire des choses qui fassent plaisir.

LAURE.

Vous y êtes.

ARLEQUIN.

Je dirai à une femme que son mari mourra avant elle ; & à une jeune fille qu'elle sera bientôt mariée.

LAURE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

A un médecin, qu'il guérira tous ses malades ; à un poëte, que les grands lui feront la cour ; & à un peintre, qu'il amassera de grandes richesses.

LAURE.

A merveille. Venez. Je vais vous présenter à la bande joyeuse.

ARLEQUIN, *la prenant par la main.*

Que nous allons nous divertir, ma tourelourette.

LAURE.

Nos égyptiens n'ont que cela à faire.

ARLEQUIN *chante en s'en allant.*

AIR : (*Vivent les gueux.*)

Et la grivoise est avec eux:
Vivent les gueux !

Le théâtre change, & représente une salle de la maison d'Isabelle.

SCÈNE X.

ISABELLE, VIOLETTE.

ISABELLE.

MAIS Lélio ne vient point.

VIOLETTE.

Il eſt peut-être ſur le point d'arriver.

ISABELLE.

Suivant les lettres de mon oncle, il y a plus de huit jours que ſon fils devroit être ici.

VIOLETTE.

Il lui ſera ſurvenu quelques affaires, qui l'auront retardé.

SCÈNE XI.

ISABELLE, VIOLETTE, FABIO.

FABIO, *annonçant.*

LE ſeigneur Lélio.

VIOLETTE.

Le ciel en ſoit loué. Il a bien fait d'arriver; la migraine commençoit déjà à nous prendre.

SCÈNE XII.

ISABELLE, VIOLETTE, CLARIN.

CLARIN, *présentant le portrait.*

MADAME, ce portrait peut vous apprendre qui je suis.

ISABELLE.

Ah ! mon cousin, j'étois en peine de vous ! J'avois compté de vous voir plutôt.

CLARIN.

Une indisposition, qui auroit pu avoir des suites, m'a obligé de m'arrêter sur la route.

VIOLETTE.

Par ma foi, vous ne sauriez le renier pour votre cousin, vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.

ISABELLE.

C'est ce que mon oncle m'a dit quand il est venu ici.

CLARIN.

Heureux, si cette ressemblance, qui me fait tant d'honneur, pouvoit produire une conformité de sentimens.

ISABELLE.

Vous êtes poli, Lélio. Je ſerai trop contente de moi, ſi ma vue ne détruit point l'impreſſion avantageuſe que mon portrait peut avoir fait ſur vous.

CLARIN.

Que dites-vous, ma couſine ! Ce portrait n'eſt qu'une foible ébauche de vos charmes. Et à juger des tranſports que vous m'inſpirez dans ce moment, je crois que c'eſt l'amour plutôt que mon père, qui vous a choiſie pour faire mon bonheur.

VIOLETTE, *bas à Iſabelle.*

Qu'il eſt aimable !

ISABELLE.

Dans les termes où nous en ſommes, mon cher couſin, je ne dois point diſſimuler. Quelque bien que votre père m'eût dit de vous, je n'étois pas ſans inquiétude ſur votre perſonne ; mais vous diſſipez ma crainte. Et ſi je vous avois vu ſans vous connoître, mon cœur auroit ſouhaité que Lélio eût été fait comme vous.

CLARIN, *lui baiſant la main.*

Je ſuis au comble de mes vœux ! Je puis donc eſpérer de vous poſſéder dès aujourd'hui.

ISABELLE.

J'y consens, Lélio.

VIOLETTE.

Oh ! quand les parties sont faites comme vous, elles sont bientôt d'accord.

SCÈNE XIII.

ISABELLE, VIOLETTE, CLARIN, FABIO.

FABIO.

UNE troupe d'égyptiens & d'égyptiennes demande si madame veut bien lui permettre d'entrer.

ISABELLE.

Le voulez-vous, Lélio ?

CLARIN.

De tout mon cœur.

VIOLETTE.

Eh ! oui, madame ! Ils nous réjouiront.

ISABELLE.

Faites-les venir.

VIOLETTE.

VIOLETTE.

Il faut les consulter sur votre mariage. Nous allons entendre ce qu'ils vous diront.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, VIOLETTE, CLARIN, SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, & suite.

CLARIN, *montrant Spinette.*

VOILA sans doute la principale de la troupe.

ISABELLE.

Elle est gracieuse.

SPINETTE, *chantant.*

AIR : (*De M. Mouret.*)

La raison blâme en vain notre aimable science ;
Mortels, la flatteuse espérance
Soutient chez vous notre crédit.
Nous ne vous disons rien qu'elle ne vous ait dit.
Nous promettons à la jeunesse
Une longue félicité ;
A la tremblante vieillesse,
Une éternelle santé :
Aux tendres belles,
Des cœurs pour elles

Toujours épris ;
Et nous osons même aux maris,
Promettre des femmes fidelles.

ISABELLE, *à Clarin.*

Elle chante agréablement.

SPINETTE.

Voulez-vous, ma belle dame, savoir votre bonne aventure ?

ISABELLE.

Voyons.

SPINETTE, *à Lélio.*

Approchez, mon frère, prenez la main de madame, pendant que j'observerai l'autre.

ISABELLE.

Vous avez là un frère de fort bonne mine. Il est habile apparemment ?

SPINETTE.

S'il est habile ! C'est le premier homme du monde pour la chiromancie. Il n'y a personne qui puisse vous dire mieux que lui ce qui doit vous arriver.

ARLEQUIN, *à part.*

Il ne le sait que trop.

LÉLIO.

Madame, ne la croyez point. (*A part.*) A quoi m'expose-t-elle !

SPINETTE, *à Lélio, en l'obligeant à prendre la main d'Isabelle.*

Faites donc ce qu'on vous dit. (*A Isabelle.*) C'est un Protée qui est avare de ses prédictions.

LÉLIO, *à part, prenant la main d'Isabelle.*

Quel supplice!

SPINETTE, *prenant l'autre main.*

L'heureuse main! Ma belle dame, un aimable cavalier, en voyant seulement votre portrait, a conçu pour vous une passion violente.

VIOLETTE.

Elle a bien rencontré.

ARLEQUIN.

La grande sorcière!

SPINETTE.

Vous l'épouserez bientôt. Et c'est un homme qui fera beaucoup d'honneur à votre famille.

ARLEQUIN, *à part.*

Infiniment!

LÉLIO, *à part, troublé.*

La rude épreuve!

ISABELLE, *remarquant le trouble de Lélio.*

Vous êtes ému! Qu'avez-vous! Est-ce que vous verriez quelque chose de sinistre dans ma main?

LÉLIO.

Non, madame.

ISABELLE.

Oh ! que ſi ! Vous n'oſez me le dire. Mais ne me flattez pas, je vous en prie.

LÉLIO.

Vous êtes menacée....

ISABELLE.

De quoi ?

LÉLIO.

Vous êtes menacée d'un grand chagrin.

(*Spinette regarde Lélio de travers.*)

ISABELLE.

D'un grand chagrin !

SPINETTE.

Non, non. Je ſais ce qu'il veut dire. Vous aurez d'abord un déplaiſir aſſez vif ; mais il paſſera comme une ombre, & ſera ſuivi de mille plaiſirs.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, ma belle enfant. Je voudrois bien vous voir danſer préſentement.

SPINETTE.

Vous allez être obéie.

Spinette danſe d'abord ſeule une chaconne & un paſſe-pied. Après quoi, les égyptiens & les égyptiennes de ſa ſuite forment une danſe, qui eſt interrompue par l'arrivée de Scaramouche.

SCÈNE XV.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *à Iſabelle.*

MADAME....

ISABELLE.

Eh ! voici Scaramouche ! Qu'y a-t il, mon ami ?

SCARAMOUCHE.

Le marquis Aſcorino votre oncle, eſt à Livourne. J'ai pris les devans pour vous en avertir.

(*Il ſe retire.*)

SCÈNE XVI.

ISABELLE, CLARIN, SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, & suite.

LÉLIO, *à part.*

MON père !

ISABELLE, *à Clarin.*

Ah ! quel bonheur, Lélio ! Je ne m'y attendois pas.

CLARIN, *agité.*

Ni moi non plus.

SPINETTE, *à part.*

Quel contretems.

ARLEQUIN, *à part.*

Nous voilà pris au trébuchet.

ISABELLE, *à Clarin.*

Pourquoi vous troublez-vous ?

CLARIN, *embarrassé.*

C'est que mon père....

ISABELLE.

Hé bien, votre père....?

CLARIN.

J'ai peur qu'il n'y ait quelque changement dans nos affaires. Cette arrivée imprévue me fait faire mille réflexions.

ARLEQUIN, *à part.*

Et à moi auſſi.

SPINETTE, *paſſant du côté de Clarin.*

Donnez-moi votre main. Je vais vous apprendre ſi vous avez quelque choſe à craindre.

Bas à Clarin, en lui regardant dans la main.

Emmenez-la dans la chambre prochaine ; amuſez-la quelque tems, & me laiſſez faire.

Haut.

Allez. Le voyage de votre père à Livourne ne doit pas vous inquiéter.

CLARIN, *à Iſabelle.*

Avant que de voir mon père, j'aurois quelque choſe à vous dire. Retirons-nous pour un moment.

SCÈNE XVII.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, & ſuite.

LÉLIO.

ENFIN, Spinette, vous l'avez voulu. Qu'allons-nous devenir?

SPINETTE, *rêvant.*

Patience, patience.

ARLEQUIN.

Décampons au plus vîte.

LÉLIO.

C'eſt le meilleur parti.

SPINETTE.

Mais nous laiſſons mon frère dans le lac.

LÉLIO.

Nous ſongerons à l'en tirer. Sortons.

ARLEQUIN, *déſolé.*

Eh! Il n'eſt plus tems! voilà le ſeigneur Aſcorino!

LÉLIO.

Je ſuis déſeſpéré!

SCÈNE XVIII.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, LE MARQUIS ASCORINO.

LE MARQUIS, *à part.*

HO ! Ho ! Qu'eſt-ce que c'eſt que tous ces gens-ci ? Mais, ſi je ne me trompe, je vois Lélio. Voilà Arlequin.

Haut à Lélio.

Pourquoi ce déguiſement, mon fils ? Que ſignifie cela ?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Ahi, ahi, ahi, ahi !

LÉLIO, *décontenancé.*

Mon père,.... Je voulois....

LE MARQUIS.

Quoi ? vous êtes tout déconcerté !

SPINETTE, *au Marquis.*

Seigneur, je vais vous expliquer le fait. Votre préſence nous met dans le plus grand embarras du monde.

LE MARQUIS.

C'eſt ce qu'il me ſemble.

SPINETTE.

Nous aurions été bien aiſes que vous euſſiez encore tardé quelque tems.

LE MARQUIS.

D'où vient?

SPINETTE.

Vous venez rompre nos meſures. Nous voulions faire une pièce à Iſabelle.

LE MARQUIS.

Quelle pièce?

SPINETTE.

La voici.

LÉLIO, *à part, intrigué.*

Que va-t-elle dire?

SPINETTE.

Lélio, en arrivant à Livourne, a rencontré Clarin, mon frère, qu'il a connu à Naples. Votre fils lui fait d'abord confidence du motif de ſon voyage. Mon frère l'amène au logis ſe rafraîchir. Nous ſoupons enſemble. Entre la poire & le fromage, Lélio dit à ſon ami: Clarin, il me vient une idée. Au lieu de me préſenter à ma couſine, qui ne m'a jamais vu, je ſuis d'avis que vous y alliez pour moi, & que vous preniez mon nom. Nous nous déguiſerons, votre ſœur, vos valets, Arlequin & moi, en égyptiens. Nous irons chez

Isabelle, comme pour lui dire sa bonne-aventure, & je me ferai connoître à la fin.

LE MARQUIS, *souriant.*

Quelle extravagance ! Que la jeunesse est folle !

SPINETTE.

Mon frère applaudit à ce beau dessein. Nous faisons faire les habits que vous voyez. Nous venons ici. Nous ne faisons pas semblant de connoître le faux Lélio. Votre fils, qui joue son personnage à ravir, a pris galamment la main de sa cousine, & lui a dit fort spirituellement mille folies, dont elle a paru charmée.

LE MARQUIS.

Cela ne laisse pas d'être plaisant.

ARLEQUIN.

Oui, ma foi.

SPINETTE.

Oh ! voici bien le meilleur ! Ecoutez. Isabelle regardoit votre fils de tems en tems, en poussant de longs soupirs, qui sembloient lui dire : Ah ! gentil égyptien, que n'êtes-vous Lélio ?

LE MARQUIS, *riant.*

Ha, ha, ha ! Je vais tout-à-l'heure en rire avec ma nièce.

SPINETTE.

Donnez-vous en bien de garde. Il n'eſt pas encore tems de la détromper. Nous avons pour cela concerté un dénouement qui couronnera cette galante tromperie, & dont vous ſerez enchanté. Mais il faudroit, ſeigneur, que vous euſſiez la bonté de nous prêter la main.

LE MARQUIS.

Oui-da. Vous n'avez qu'à dire. Que faut-il faire ?

SPINETTE.

Vous allez embraſſer votre chère nièce.

LE MARQUIS.

Bien entendu.

SPINETTE.

Vous trouverez avec elle mon frère Clarin.

LE MARQUIS.

Hé bien ?

SPINETTE.

Vous l'embraſſerez auſſi comme ſi c'étoit votre fils.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LÉLIO, *à part.*

Quelle imagination !

ARLEQUIN, *à part.*

Quelle femme !

SPINETTE.

Soutenez la feinte jusqu'à ce soir, & laissez-nous le soin du reste.

LE MARQUIS.

Je serai discret.

A Lélio.

Va, mon fils, j'approuve la galanterie. Tu tiens de moi. J'ai aussi fait dans ma jeunesse des choses.... Ha, ha !

SPINETTE.

Je le croirois bien. Vous m'avez l'air d'avoir été un bon compagnon.

LE MARQUIS.

Je vous en assure. Mais, chut. Ma nièce vient.

SCÈNE XIX.

Les ACTEURS de la scène précédente, ISABELLE, CLARIN.

ISABELLE.

Soyez le bien-venu, mon oncle.

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse, ma nièce.

Pendant qu'Isabelle salue son oncle, Spinette dit deux mots à l'oreille de Clarin qui est entré d'un air intrigué.

LE MARQUIS, *embrassant Clarin en riant.*

Bon jour, mon fils, bon jour.

CLARIN.

Souffrez, mon père, que je vous témoigne mon agréable surprise.

ISABELLE, *au Marquis.*

Comment avez-vous pu vous dérober aux affaires qui vous attachent à la cour ?

LE MARQUIS.

Le roi mon maître m'envoye à la cour de Florence. J'ai profité de l'occasion pour être à

votre mariage. Hé bien, Isabelle, (*montrant Clarin.*) Etes-vous contente de ce garçon-là?

ISABELLE.

J'aurois grand tort de ne l'être pas.

LE MARQUIS.

Ces égyptiens nous donneront ce soir une petite farce de leur façon. Je m'attends à me bien divertir.

Montrant Lélio.

Que dites-vous de ce drôle-là?

SPINETTE, *bas au marquis, le tirant par la manche.*

Vous allez tout gâter.

LE MARQUIS, *bas à Spinette.*

Point, point. (*Haut.*) Je crois qu'il ne fera pas mal son personnage.

ISABELLE.

Il a très-bon air.

SPINETTE, *bas au marquis.*

Elle y a pris goût, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *au marquis.*

Il y aura tantôt bien des gens attrapés.

LE MARQUIS.

Allons, ma nièce, allons nous entretenir dans votre cabinet, pendant qu'ils prépareront leur fête.

SCÈNE XX.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, & suite.

SPINETTE, *d'un air content.*

QUE dites-vous de cela, Lélio?

LÉLIO.

Je dis que tout vous est possible.

ARLEQUIN.

Vive les femmes, pour se tirer d'intrigue!

LÉLIO.

Mais quel sera donc le dénouement de cette comédie?

SPINETTE.

Ne vous mettez pas en peine. Nous avons une barque prête. Nous reviendrons ici à l'entrée de la nuit. Je trouverai le moyen d'écarter le marquis. Pendant ce tems-là, mon frère attirera

attirera Isabelle, sous prétexte de promenade, jusques sur le bord de la mer. Nous l'enlèverons, & prendrons le large dans le moment.

LÉLIO.

Enlever ma cousine !

SPINETTE.

Vous faites encore des réflexions ! Mort de ma vie ! Si vous me fâchez, je ferai aussi enlever votre père.

ARLEQUIN.

Ventrebleu !

SPINETTE.

Hâtons-nous, allons tout disposer.... Mais quel homme est-ce que je vois ?

SCÈNE XXI.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, & suite, UN GARDE du gouverneur.

LE GARDE, *à part.*

BON. Les voici.

(*Il veut retourner sur ses pas.*)

SPINETTE, *l'arrêtant.*

A qui en voulez-vous ?

LE GARDE.

A vous même. Le gouverneur de cette ville, qui vous cherche, eſt à la porte. Je vais l'avertir que vous êtes ici.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XXII.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, & ſuite.

ARLEQUIN.

Hoïmé !

LAURE.

Ah !

SPINETTE.

O ciel ! Serions-nous découverts ?

LÉLIO.

Qu'avez-vous, Spinette ? Quelle fâcheuſe affaire....?

SPINETTE.

Il y va de ma vie. Mais le ſujet de ma crainte ne fera point rougir Lélio.

ARLEQUIN.

Au ſecours ! Au ſecours ! Nous allons tomber entre les griffes de la juſtice.

SCÈNE XXIII.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, ISABELLE, LE MARQUIS, CLARIN.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il donc là ?

ARLEQUIN.

C'eſt le gouverneur qui vient nous arrêter.

CLARIN, *à part.*

Je ſuis perdu !

LE MARQUIS.

Pour quelles raiſons ?

ARLEQUIN, *ſe jetant aux pieds du marquis.*

Seigneur, je vous demande grâce. Je vais vous découvrir la mèche.

LE MARQUIS.

Parle.

ARLEQUIN.

Le seigneur Lélio s'est amouraché de cette friponne-là, qui nous a obligés tous deux à prendre l'habit d'égyptiens, & nous devions nous en aller avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

ISABELLE, *montrant Clarin.*

Quoi, ce n'est point là Lélio ?

ARLEQUIN.

Non, madame, c'est le frère de cette bonne pièce-là. Il a pris le nom de mon maître, pour vous attraper.

LE MARQUIS, *en colère.*

On m'a joué moi-même ! On me faisoit servir d'instrument à une pareille fourberie !

ARLEQUIN.

Oui, seigneur. Le cœur me crevoit de voir qu'on vous prenoit pour une dupe.

LE MARQUIS, *à Lélio.*

Ah ! Fils indigne ! Tu voulois nous couvrir tous d'infamie, & livrer ta cousine à un scélérat qui.....

CLARIN, *fièrement.*

Doucement. Vous ne savez pas à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

Voyez son audace.

(*A Spinette.*)

Et toi, malheureuse, qui as exigé de mon lâche fils, tant de bassesses, attends-toi...

SPINETTE, *d'un air fier.*

Votre fils, en m'aimant, n'a point commis de lâcheté.

LE MARQUIS.

L'effrontée ! Je veux que ton châtiment égale ton insolence.

LÉLIO.

Seigneur, je ne souffrirai point qu'on la maltraite, ni qu'on l'emmène contre son gré.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous faire ?

LÉLIO, *prenant Spinette par la main.*

La sauver. Malheur à qui viendra pour me l'arracher.

LE MARQUIS.

Quelle impudence !

LÉLIO.

Je veux du moins mourir en la défendant. Je vais délivrer mon père d'un fils odieux, & satisfaire à ce que je dois à ma maîtresse.

ARLEQUIN.

Ah ! voici le gouverneur !

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

Les ACTEURS de la scène précédente, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *à Lélio.*

C'EST apparemment vous qui êtes à la tête de ces égyptiens.

LÉLIO.

De quoi s'agit-il ?

LE GOUVERNEUR.

J'ai ordre du grand duc de vous faire passer en Sicile, où vous êtes attendu.

SPINETTE, *à part.*

O destin rigoureux !

CLARIN, *au gouverneur.*

Seigneur, ce n'est point à ce jeune homme que vous devez vous adresser, c'est à moi. Je suis Alphonse, ce prince infortuné que vous cherchez.

ISABELLE.

Juſte ciel !

LÉLIO.

Que dit-il ?

LE MARQUIS.

Ho ! ho !

CLARIN.

C'eſt en vain que j'ai cru par ma fuite & mon déguiſement dérober ma vie à la cruauté du roi de Sicile ; il n'eſt pas content d'avoir fait mourir mon père, pour avoir été attaché au parti de Mainfroi ; il demande encore ma tête. Il faut la lui porter.

LE GOUVERNEUR.

Non, ſeigneur, je ne viens point vous annoncer une mauvaiſe nouvelle. Le roi Roger ne vit plus ; & le prince Enrique, fils de Mainfroi, lui a ſuccédé.

SPINETTE.

Quel bonheur !

LE GOUVERNEUR.

Le nouveau roi, qui vous aime, ſachant que vous vous êtes ſauvé avec la princeſſe Mathilde votre ſœur, vous a fait chercher par-tout. Il a enfin découvert que vous étiez à Livourne avec

de fidèles domeſtiques, tous déguiſés en égyptiens. Il en a écrit au grand duc, qui m'ordonne de vous offrir de ſa part tous les ſecours dont vous pouvez avoir beſoin pour vous rendre à Palerme.

LE MARQUIS, *à Clarin & à Spinette.*

Pardon, ſeigneur ; & vous, princeſſe, ſi n'étant pas inſtruit.....

CLARIN.

Vous ne pouviez traiter autrement deux perſonnes dont vous aviez ſi grand ſujet de vous plaindre. Mais oublions le paſſé.

A Iſabelle.

Charmante Iſabelle, voulez-vous bien, en recevant ma foi, achever mon bonheur ?

ISABELLE.

Seigneur, la douleur que j'ai reſſentie en apprenant que vous n'étiez point Lélio, doit vous répondre de la joie que j'ai de voir en vous le prince Alphonſe.

ARLEQUIN, *au marquis.*

Nous n'étions pas faufilés avec des canailles, comme vous voyez.

SPINETTE.

Et vous, Lélio, qui étiez prêt à ſuivre une

égyptienne, refuserez-vous d'accompagner une princesse ?

LÉLIO.

Ah ! madame, l'amoureux Lélio peut-il présentement se flatter que la princesse Mathilde approuvera la tendresse de Spinette ?

SPINETTE.

N'en doutez pas. Et c'est beaucoup moins faire pour vous que vous ne vouliez faire pour moi.

ARLEQUIN.

Ma foi, nous sommes plus heureux que sages.

SPINETTE.

Avant que nous quittions nos habits d'égyptiens, chantons, dansons, réjouissons-nous.

ARLEQUIN.

Oui, jouons de notre reste.

Les égyptiens & les égyptiennes font une danse qui est coupée par l'air suivant.

UNE ÉGYPTIENNE.

AIR : (*De M. Mouret.*)

Des jeux & des plaisirs notre troupe est suivie ;
Hélas ! peut-être qu'à la cour,
Nous regretterons quelque jour
Tous les momens passés d'une si douce vie !

Ils reprennent la danse, qui eſt ſuivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR : (*De M. Mouret.*)

UN ÉGYPTIEN.

Nous diſons la bonne aventure,
Et la diſons pour un douzain,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin :
Mais nous prodiguons ſans meſure,
Toutes les faveurs du deſtin,
Tin, tin, tin, tin,
A qui met l'or dans notre main.

CHŒUR.

Toutes les faveurs, &c.

II. COUPLET.

UNE ÉGYPTIENNE.

Gros richards, près de vos maîtreſſes
Vous ne ſoupirez pas en vain,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin :
L'art de plaire eſt dans vos eſpèces ;

Réaliſeurs, votre deſtin,
Tin, tin, tin, tin,
Eſt ſûrement dans votre main.

CHŒUR.

Réaliſeurs, &c.

III. COUPLET.

UNE ÉGYPTIENNE.

Las de voir auprès d'une belle,
Votre ſort toujours incertain,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin;
Amans, vous quittez la cruelle;
Cependant votre heureux deſtin,
Tin, tin, tin, tin,
Eſt quelquefois dans votre main.

CHŒUR.

Cependant, &c.

IV. COUPLET.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Par bonheur la pièce nouvelle,
Vient d'arriver juſqu'à ſa fin,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin;
Le parterre eſt-il content d'elle?

Apprenez-nous notre deſtin,
Tin, tin, tin, tin ;
Il eſt, meſſieurs, dans votre main.

CHŒUR.

Apprenez-nous, &c.

FIN.

LA FOIRE DES FÉES,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire S. Laurent en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent.

ACTEURS.

LA FÉE DOYENNE.
LA FÉE ARGENTINE.
LA FÉE GRACIEUSE.
LA FÉE SPIRITUELLE.
LA FÉE COURAGEUSE.
LA FÉE SAVANTE.
LA FÉE AMPHIONNE.
Troupe d'autres FÉES.
M. CHEVILLARD, Poëte.
M. PLAIDANVILLE, Normand.
LOLOTTE, petite fille.
M. MILLIONI, Agioteur.
Mademoiſelle de KERLUTIN, Bretonne.
LE CHEVALIER d'Adoniſac, Gaſcon.
NICETTE, jeune Picarde.
ARLEQUIN, Amant de Violette.
PANTALON, Père de Violette.
VIOLETTE.

La ſcène eſt dans le pays des Fées.

LA FOIRE DES FÉES.

Le Théâtre repréſente une ſolitude agréable.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE DOYENNE, LES FÉES ARGENTINE, GRACIEUSE, SPIRITUELLE, COURAGEUSE, SAVANTE, AMPHIONNE, & autres.

LA FÉE DOYENNE.

CHARMANTES Fées mes chères compagnes, je vais vous apprendre pourquoi je vous fais aſſembler aujourd'hui dans ce beau ſéjour.

Vous ſavez qu'on ne parle plus de nous dans le monde comme on en parloit du temps de ma mère l'oye.

LA FÉE ARGENTINE.

Il eſt vrai qu'on ne fait plus mention de nous, que pour endormir les petits enfans.

LA FÉE DOYENNE.

Ho bien, il faut, pour notre honneur, que nous faſſions connoître aux hommes que nous jouiſſons toujours de notre puiſſance.

LA FÉE ARGENTINE.

J'approuve ce deſſein.

LA FÉE DOYENNE.

Pour nous ſignaler par quelque choſe de ſingulier, donnons une foire qui dure un mois; & diſtribuons pendant ce tems-là à tous les peuples de la terre les dons qu'ils viendront nous demander.

LA FÉE ARGENTINE.

Nous verrons bientôt une belle cohue. Toutes les nations du monde vont venir fondre ici.

LA FÉE DOYENNE.

Nous y mettrons bon ordre. Chaque peuple aura ſon jour.

LA FÉE ARGENTINE.

On va nous présenter bien des requêtes impertinentes.

LA FÉE DOYENNE.

Néant sur celles-là. Ecoutez, mesdames; Gardons-nous de remplir des souhaits ou ridicules, ou dangereux; au lieu de faire du bien aux hommes, ce seroit leur faire du mal.

LA FÉE ARGENTINE.

Vous avez raison. Il ne faut même remplir qu'un de leurs souhaits.

LA FÉE DOYENNE.

Fort bien. Commençons par les françois. Faisons afficher notre foire par toute la France.

LA FÉE ARGENTINE.

C'est bien dit. Qu'une douzaine de nos Fées se chargent de ce soin-là. Elles s'en acquitteront en moins d'une minute.

LA FÉE DOYENNE.

Qu'il soit marqué dans les affiches que tous ceux qui ont à demander un don aux fées, n'ont qu'à souhaiter de se trouver à notre foire, ils y seront dans le moment.

LA FÉE ARGENTINE.

Toutes les foires n'ont pas cette commodité-là; & cela ne sera guères du goût des fiacres.

LA FÉE DOYENNE.

Je le crois. Ils aiment beaucoup mieux celle de saint Laurent.

Levant sa baguette.

Allons, Fées subalternes, partez ; exécutez nos ordres. Et nous, changeons ces lieux ; qu'ils deviennent tout-à-coup une foire des plus superbes.

Le théâtre change, & représente plusieurs boutiques richement ornées, sur lesquelles on lit en gros caractères d'or : Beauté, Richesses, Esprit, Science, Valeur, &c. *Les Fées Argentine, Gracieuse, Spirituelle, Savante & Courageuse vont se placer chacune dans sa boutique. Les Fées Doyenne, Amphionne & les autres restent.*

LA FÉE DOYENNE.

Mes compagnes, courez avec les autres Fées vous répandre dans tous les quartiers de cette foire. Donnez-y audience. Pour moi, je vais tenir la mienne dans celui-ci.

(*Les Fées s'en vont, excepté Amphionne.*)

SCÈNE II.

LA FÉE DOYENNE, LA FÉE AMPHIONNE.

LA FÉE DOYENNE.

Vous, fée Amphionne, faites l'ouverture de notre foire; & que le ſon de pluſieurs inſtrumens accompagne votre voix.

On entend le bruit des timbales, des trompettes & des hauts-bois. Et la fée Amphionne chante cette cantate.

LA FÉE AMPHIONNE.

CANTATE.

AIR: (*De M. Mouret.*)

RÉCITATIF.

Venez, raſſemblez-vous, chalands, la foire eſt bonne;
Venez ſans argent, tout s'y donne.

AIR.

Vous ne trouverez pas ici comme au palais;
Des rubans & des bracelets;
Les boutiques des fées,
Sont bien mieux étoffées.
On y débite la beauté,

Le courage, l'esprit, les trésors, la santé.
Les présens de notre puissance,
Vont quelquefois plus loin que la témérité
De la plus avide espérance.

ARIETTE.

Nous savons fixer les beaux jours
Et les attraits de la jeunesse:
Nous faisons voler les amours
Sur les traces de la vieillesse.
Nous rendons les maris contens,
Ce qui n'est pas facile à faire:
Nous servons les amans constans;
Ce soin ne nous fatigue guère.
Nous savons fixer les beaux jours
Et les attraits de la jeunesse:
Nous faisons voler les amours
Sur les traces de la vieillesse.

Amphionne se retire, un Poëte s'avance.

SCÈNE III.

LA FÉE DOYENNE, M. CHEVILLARD, Poëte.

LA FÉE.

BON. Nos affiches opèrent déjà.

M. CHEVILLARD.

Grande fée, daignez recevoir les reſpects d'un nourriſſon du Parnaſſe.

LA FÉE, *à part.*

Un Poëte ! Parbleu, nous voilà bien étrennées !

M. CHEVILLARD.

Je ſuis l'infortuné Poëte Chevillard, qui vient frapper vos charitables oreilles du ſon douloureux de ſes juſtes plaintes.

LA FÉE.

Dites-moi laconiquement de quoi vous vous plaignez.

M. CHEVILLARD.

Du public premièrement.

LA FÉE.

Vous le trouvez de mauvais goût, apparemment.

M. CHEVILLARD.

Il n'a pas le sens commun.

LA FÉE.

C'est-à-dire qu'il ne goûte point ce que vous faites.

M. CHEVILLARD.

Vous l'avez dit. Il s'est laissé gâter par certains originaux qui l'amusent avec des pièces misérables.

LA FÉE.

Monsieur Chevillard, ne jugez-vous point du goût du public comme un homme qui descend la rivière dans un bateau juge du rivage? Il lui semble que le rivage s'éloigne de lui, & c'est lui qui s'éloigne du rivage.

M. CHEVILLARD.

Non, non. Tout ce que je compose est divin. Vous en aller juger vous-même.

Il tire de sa poche un paquet de papiers.

LA FÉE.

Que prétendez-vous faire?

M. CHEVILLARD.

Je veux vous lire les *Lettres Portugaises* que j'ai mises en vers françois.

LA FÉE.

Quartier, s'il vous plaît ! Je m'en rapporte bien à vous ; je crois votre poésie admirable.

M. CHEVILLARD.

Ha ha ! le miel n'est pas plus doux.

LA FÉE.

Ne perdons point de temps, monsieur l'auteur. Que me demandez-vous ?

M. CHEVILLARD.

Ce que je devrois avoir, si le siècle moins ignorant rendoit plus de justice au mérite.

LA FÉE.

Vous souhaitez des richesses ?

M. CHEVILLARD.

Justement.

LA FÉE.

Il faut vous contenter, Monsieur le Rimeur & vous consoler du mépris des lecteurs.

M. CHEVILLARD.

Vous avez trop de bonté.

LA FÉE, *le conduisant à la boutique des richesses.*

Fée Argentine, comblez de biens ce *Virtuose.*

M. CHEVILLARD.

Quelle générosité !

La fee Argentine le touche de sa baguette.

LA FÉE DOYENNE.

Allez, Monsieur Chevillard, vous êtes riche à jamais. Par la vertu de la baguette qui vous a touché, il se trouvera dans votre poche une pistole à chaque cheville que vous mettrez dans vos vers.

M. CHEVILLARD, *s'en allant.*

Je ferai bientôt à mon aise.

SCÈNE IV.

LA FÉE DOYENNE,
M. PLAIDANVILLE, Normand.

LA FÉE.

VOYONS ce que nous veut cet aimable petit Gentilhomme.

M. PLAIDANVILLE.

N'eſt-che pas devant une fée que j'ai l'honneux de comparoître ? Eſt-che vous, ma douche dame, qui tenez ici l'audienche ?

LA FÉE, *à part.*

Ah ! c'eſt un Normand ! Autre original.

M. PLAIDANVILLE.

Encore une fey, déclarez-mey ſi v'z êtes une fée : répondez à ma ſoummation.

LA FÉE.

Il ne faut pas vous demander ſi vous êtes du pays de Falaiſe.

M. PLAIDANVILLE.

Dianche ! on voit ben que v'z êtes fée, puiſque vz'avez deviné tout du premier coup que je ſuis de Fâléſe.

LA FÉE.

Effectivement, il faut être fée pour deviner cela.

M. PLAIDANVILLE.

Devineriez-vous ben z'auſſi que je m'appelle Pglaidanville ?

LA FÉE.

Sans difficulté. Je devine même à votre air que vous êtes friand de procédure.

M. PLAIDANVILLE.

Guiéble z'emporte trippes z'et boudins, ſi v'n'avez mis le nez deſſus. J'ai fait gagner en ma vie plus de chinquante mille écus à la ferme du papier timbré.

LA FÉE.

Bonne pratique ! Il faût qu'il y ait longtemps que vous plaidiez.

M. PLAIDANVILLE.

Il y a quarante bounnes z'années.

LA FÉE.

Plaider quarante ans ! Vous devriez être bien foûl de procès.

M. PLAIDANVILLE.

Au contraire, ça n'a fait que m'affriôller. Quand on pglaide, lz'années paſſent comme dz'éclairs.

LA FÉE.

Dans sa peau mourra le renard. Vous allez encore bien employer du papier timbré.

M. PLAIDANVILLE.

Je le voudrois bien; mais la cheville ouvrière me manque.

LA FÉE.

L'argent, apparemment ?

M. PLAIDANVILLE.

Oh ! que vous n'y êtes pas !

LA FÉE.

Qu'appelez-vous donc la cheville ouvrière ?

M. PLAIDANVILLE.

J'ai perdu depuis peu un brave garçon natif de Domfront. Ch'étoit man bras drait. Ch'eſt li qui m'a fait gagner la terre de Chidranville.

LA FÉE.

Ce brave garçon, sans doute, étoit un habile procureur.

M. PLAIDANVILLE.

Ce n'étoit pas là san métier.

LA FÉE.

Qu'étoit-il donc ?

M. PLAIDANVILLE.

Tiltrier.

LA FÉE.

Tiltrier !

M. PLAIDANVILLE.

Vére.

LA FÉE.

Voilà une profeſſion qui n'eſt pas de ma connoiſſance. C'eſt une invention normande.

M. PLAIDANVILLE.

Un tiltrier eſt un houmme qui ſait imiter toutes ſortes d'écritures ; & qui, moyennant finanche, vous fabrique des tiltres ſuivant vos bêſoins.

LA FÉE.

Peſte ! vous avez raiſon de regreter votre tiltrier.

M. PLAIDANVILLE.

Ah ! qu'il en ſavoit long ! Il faiſoit la barbe à tous lz'autres. C'étoit un vrai ſinge. Il n'y avoit paraphe, ſeing, ni griffe de notaire qu'il ne contrefît.

LA FÉE.

Mais ſa perte eſt-elle irréparable ? Ce tiltrier-là étoit-il le Phénix de Normandie ?

M. PLAIDANVILLE.

Il en reſtoit encore d'autres, mais il y a eu ces jours paſſés une grande mortalité ſur les tiltriers & ſur les témoins.

LA FÉE.

Cela eſt déſolant.

M. PLAIDANVILLE.

Vous pourriez ben m'ôter de peine, en me bâillant le don de contrefaire lz'écritures. Il y auroit un biau coup à faire pour mey.

LA FÉE.

Quel coup ?

M. PLAIDANVILLE.

Man biau-frére me demande le poîment d'un billet de trois mille francs, & je l'y ferois mey-même ſa quittanche.

LA FÉE.

Fort bien. Vous voudriez friponner votre beau-frère.

M. PLAIDANVILLE.

Pardonnez-mey ; car il a fait faire le billet par un fauſſaire, qui a contrefait man écriture.

LA FÉE.

Les honnêtes gens !

M. PLAIDANVILLE.

Vous voyez ben que je ne veux que la juſtice.

LA FÉE.

Vous nous croyez donc d'humeur à favoriſer vos eſpiègleries contre la probité ?

M. PLAIDANVILLE.

Honni ſoit qui mal y penſe. Je ne me ſervirai de ce don-là qu'en me défendant.

LA FÉE.

J'en doute.

M. PLAIDANVILLE.

Donnez'au guiéble ſi je fais de faûſſeté que quand on m'en fera.

LA FÉE.

Mais, malheureux que vous êtes, que ne demandez-vous plutôt de l'argent pour retirer votre faux billet ?

M. PLAIDANVILLE.

Ce qui me tient, ce n'eſt pas l'argent qu'il me faut bâiller à man biau-frére, c'eſt qu'il ſe gaûſſera ben de mey de m'avoir affuré.

LA FÉE.

Hé bien, je veux te ſauver de ſes plaiſanteries. Je vais d'un coup de baguette lui arracher le billet.

Elle fait quelques geſtes de fée, & le billet tombe des airs.

Tiens, le voilà.

M PLAIDANVILLE, *après l'avoir ramaſſé.*

Vére, mâ fey, c'eſt li-méme.

LA FÉE.

Va-t-en. Et prends garde d'être haussé.

M. PLAIDANVILLE, *en s'en allant.*

Ah ! damné biau-frére, tu me tenois ; mais je te tiens. C'est tey qui seras ben gaûssé.

SCÈNE V.

LA FÉE, LOLOTTE, petite fille.

LOLOTTE, *à part, regardant de tous côtés.*

AH ! M'y voici déjà.

LA FÉE.

Eh ! ma poulette, par quelle aventure êtes-vous dans ces lieux ?

LOLOTTE.

En allant chez ma marraine, j'ai vu des gen qui lisoient une affiche. Je suis un peu curieuse. J'ai demandé ce que c'étoit. On me l'a appris & aussitôt j'ai dit en moi-même : mon dieu ! que je voudrois bien voir cette belle foire des fées ! Et dans le moment, crac, je me trouve ici.

LA FÉE.

Voilà votre curiosité satisfaite. Vous voyez

notre foire. Regardez toutes ces boutiques. N'y a-t-il rien qui vous accommode?

LOLOTTE.

Quand j'y verrois quelque chose qui me plairoit, je serois bien attrapée ; car je n'ai point d'argent.

LA FÉE.

L'argent n'est point ici nécessaire pour faire des emplettes ; tout s'y donne gratis ; on n'a qu'à souhaiter.

LOLOTTE.

Ah ! que j'en suis aise !

LA FÉE.

Voulez-vous du croquet, des ratons ?

LOLOTTE.

Fi donc ! Est-ce que votre foire est comme celle de saint Laurent ? Oh ! je ne viens point ici chercher des gâteaux & des dragées.

LA FÉE.

Vous cherchez peut-être de belles poupées?

LOLOTTE.

Encore moins. Il y a plus d'un an que je ne m'amuse plus à ces badineries-là.

LA FÉE.

Non dà ? Eh ! quelle marchandiſe demanderiez-vous donc, s'il vous plaît ?

LOLOTTE.

Ma mie m'a conté cent fois que les fées ont fait des dons à des filles ; je voudrois que vous m'en fiſſiez un.

LA FÉE.

Vous n'avez qu'à parler.

LOLOTTE.

Je voudrois une choſe.

LA FÉE.

Quoi ?

LOLOTTE.

Oh ! mais, c'eſt une choſe bien difficile ! bien difficile !

LA FÉE.

Voyons.

LOLOTTE.

Je voudrois tout d'un coup devenir grande comme ma ſœur Angélique.

LA FÉE.

Peut-on ſavoir pourquoi vous avez cette envie-là ?

LOLOTTE.

Oh, dame ! c'eſt que je ſens bien qu'il y a plus de plaiſir à être grande que petite.

LA FÉE.

Qui vous fait ſentir cela ?

LOLOTTE.

Je ne ſais combien de choſes que je vois tous les jours.

LA FÉE.

Mais encore ?

LOLOTTE.

Premièrement, c'eſt que tout le monde au logis m'appelle petite fille.

LA FÉE.

Quelle injure !

LOLOTTE.

Quand il y a de la compagnie chez nous, dès que je veux parler, on me dit d'abord : taiſez-vous, petite fille.

LA FÉE.

Cela eſt mal-honnête.

LOLOTTE.

Quand ma mère & ma ſœur vont en viſite, elles me diſent en ſortant : ſoyez bien ſage, petite fille.

LA FÉE.

C'eſt à elles qu'il faudroit dire cela.

LOLOTTE.

Et puis le ſoir, quand elles ſont revenues, elles grondent ma mie : comment donc, Françoiſe ? voilà Lolotte ! Cette petite fille-là n'eſt pas encore couchée ?

LA FÉE.

Ouais ! Voilà une mère & une ſœur qui vous perſécutent bien.

LOLOTTE.

Vraiment, vous n'y êtes pas ! Il vient chez nous de jolis meſſieurs ; & quand ils veulent me parler, ma ſœur auſſitôt les tire par le bras en leur diſant : en vérité, vous êtes plus enfant qu'elle. Laiſſez-là cette petite morveuſe.

LA FÉE.

Ces meſſieurs, ſans doute, font les doux yeux à mademoiſelle Angelique ?

LOLOTTE.

Et à ma mère auſſi.

LA FÉE.

C'eſt le droit de mère.

LOLOTTE.

Ils ſe mettent à genoux devant ma mère &

devant ma sœur ; ils leur disent qu'ils languissent pour elles ; qu'ils vont mourir, si elles n'ont pitié d'eux.

LA FÉE.

Et en ont-elles pitié ?

LOLOTTE.

Je n'en sais rien ; parce qu'on me renvoye toujours jouer avec ma mie. Mais je sais bien qu'ils ne meurent pas ; car ils reviennent dès le lendemain.

LA FÉE, *à part.*

La bonne école que cette maison-là ! (*haut.*) Vous voudriez donc, Lolotte, être grande, pour avoir aussi des messieurs à vos genoux ?

LOLOTTE.

Hélas ! oui.

LA FÉE.

Vous prendriez plaisir à vous entendre conter des douceurs ?

LOLOTTE.

J'en serois ravie !

LA FÉE, *à part.*

Malepeste ! Voilà d'heureuses dispositions ! (*haut.*) Çà, ma mignonne, il faut vous contenter. Tenez, vous voyez bien là-bas cette bou-

tique ornée de pavots. Entrez-y. Vous ſerez grande, lorſque vous en ſortirez.

LOLOTTE, *faiſant la révérence.*

Que je vous ſuis obligée !

SCÈNE VI.

LA FÉE, *ſeule.*

LA pauvre enfant ! J'en ai pitié. Le mauvais exemple qu'on lui donne dans ſa famille, la perdroit indubitablement. Elle va dans la boutique du *ſommeil*, où elle s'endormira pour quelques années. Après quoi, je la renverrai avec une bonne doſe de ſageſſe. Pendant ce tems-là, une fée prendra ſa figure, & la repréſentera chez elle.

SCÈNE VII.

LA FÉE, LE CHEVALIER D'ADONISAC, Gascon.

LE CHEVALIER.

EH, donc ! charmante fée ! Je vous attrape enfin. Cadédis ! je grillois de vous faire mes complimens.

LA FÉE, *à part.*

Ce gascon débute par des civilités, il fera des demandes exorbitantes.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, ma bonne, le chévalier d'Adonisac, cet enfant gâté que vous connoissez dès le berceau.

LA FÉE.

N'est-il pas vrai qu'à cause de l'ancienne connoissance, je serai obligée de vous faire un don considérable ? Je soupçonne que vous venez me demander d'être heureux au jeu.

LE CHEVALIER.

Hé, fi donc ! Je n'attends pas après vous pour cela.

LA FÉE.

Les cartes & les dez en uſent donc bien avec vous ?

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux. La fortune me ſuit comme un barbet ; je la mène en leſſe.

LA FÉE.

Vous la contraignez à vous ſuivre.

LE CHEVALIER.

Hé ! mais, quand je déconfis une douzaine de joueurs au lanſquenet, il n'eſt pas probable que je laiſſe à la fortune toute la gloire du triomphe.

LA FÉE.

Il eſt beau de ne pas devoir ſes conquêtes au haſard. Puiſque le jeu vous eſt ſi favorable, vous n'êtes pas apparemment heureux en amour? Vous venez nous implorer contre la rigueur des belles.

LE CHEVALIER.

La rigueur des belles ! Sandis ! vous me faites rire. La plus cruelle ne peut tenir un quart d'hure devant moi.

LA FÉE.

Vous ne vous amuſez pas à faire des romans.

LE CHEVALIER.

Non, diou me damne. Je n'en ai pas commencé un seul, mais j'en ai bien fini un quarteron.

LA FÉE.

Vous gagnez au jeu, vous triomphez près des dames ; que vous faut-il donc?

(*D'un ton plus bas.*)

Entre nous, ne viendriez-vous pas demander des armes enchantées? des armes à l'épreuve de l'épée & du pistolet?

LE CHEVALIER.

Je n'en ai pas besoin. J'ai mis ma valur sur un pied, qu'on ne m'attaque plus.

LA FÉE.

Apprenez-moi donc ce qui peut vous amener à la foire des fées.

LE CHEVALIER.

La réconnoissance.

LA FÉE.

La reconnoissance !

LE CHEVALIER.

Oui. Je viens remercier les fées de toutes les perfections qu'elles m'ont données. Il faut absolument qu'elles se soient cotisées pour composer

mon mérite. Je ne puis avoir été formé que par les fées ; la nature m'auroit raté.

LA FÉE.

Vraiment, je ne savois pas toutes les obligations que vous nous avez.

LE CHEVALIER.

Les cœurs généreux oublient leurs bienfaits.

LA FÉE.

Je me garderai bien de vous offrir quelque chose du nôtre, votre amour-propre vous a tout donné.

LE CHEVALIER.

Je ne vous demande que la liberté d'aller causer avec vos jolies marchandes.

LA FÉE.

Allez. Il vaut autant que vous perdiez ici votre tems qu'ailleurs.

SCÈNE VIII.

LA FÉE, Mademoiſelle de KERLUTIN, Bretonne.

Mademoiſelle de KERLUTIN, *à part.*

AMOUR, ô amour ! A quoi me réduis-tu ? Faut-il que je ſois obligée d'avoir recours à la protection des fées, lorſque je ſuis ſoumiſe à ton empire ? Et ne puis-je ramener un inconſtant que par des charmes magiques ?

LA FÉE, *à part.*

Ce n'eſt pas là un monologue d'amour à la mode.

Mademoiſelle de KERLUTIN, *à part.*

J'apperçois une fée, je vais implorer ſon appui.

A la fée.

Illuſtre fée, vous voyez une amante fidelle qui vient ſe plaindre à vous de ſa malheureuſe deſtinée.

LA FÉE.

Vous êtes une amante fidelle ! De quel pays venez-vous ?

Mademoiſelle de KERLUTIN.

De Baſſe-Bretagne. Je ſuis de Quimpercorentin, l'unique héritière de l'ancienne & riche maiſon de Kerlutin.

LA FÉE.

Vous ne devez pas manquer d'amans?

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Voici mon hiſtoire. Parmi un grand nombre d'adorateurs que j'avois, un officier de marine s'attira mon attention. Il m'offrit ſa foi, & je lui donnai la mienne.

LA FÉE.

Le troc eſt naturel.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Je m'abandonnai pour mon malheur à toute ma paſſion.

LA FÉE, *à part.*

Ahi, ahi, ahi!

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Je dis pour mon malheur, puiſque l'excès de mon amour n'a ſervi qu'à faire un volage.

LA FÉE.

Cela ne me ſurprend point.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Pourquoi?

LA FÉE.

Vous ne connoiſſez donc pas les hommes? De trente à qui une fille marque trop de tendreſſe, il y en a vingt-neuf pour le moins qui deviennent inconſtans.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Je vous proteſte pourtant que je n'ai rien négligé pour conſerver le cœur de mon ingrat.

LA FÉE, *riant.*

Ha, ha, ha! Que les filles ſont dupes!

Mademoiſelle de KERLUTIN.

D'où viennent ces ris?

LA FÉE.

Apprenez, mademoiſelle de Quimpercorentin, qu'un amant eſt un chien gourmand, qui vient vous flatter pour avoir un morceau que vous tenez. L'a-t-il attrapé? il court encore.

Mademoiſelle de KERLUTIN, *émue.*

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LA FÉE.

Comme je le dois. Vous avez eu pour votre officier de marine de certaines bontés, qui....

Mademoiſelle de KERLUTIN, *en colère.*

Qu'appelez-vous des bontés? Je vous trouve bien hardie, madame la Fée, de ſoupçonner

ma vertu. Par la mort diable ! ſi vous n'étiez pas Fée, je vous étranglerois. Des bontés !

LA FÉE.

Ne vous emportez pas, mademoiſelle de Kerlutin.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Je ſuis bien une fille à bontés ! Tête bleu ! un homme ſeroit bien venu de me laiſſer ſeulement entrevoir quelque eſpérance d'avoir des faveurs ! Je prendrois un piſtolet, & je lui brûlerois la cervelle.

LA FÉE.

Quelle vertu enragée !

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Vous ne m'apprenez rien de nouveau. Je n'ignore pas qu'un amant ſe laſſe d'être heureux ; & cette conſidération ſuffiroit pour me retenir dans mon devoir.

LA FÉE.

Qui peut donc avoir écarté de vous l'amant dont vous vous plaignez ?

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Ce qui rend les autres conſtans, mes rigueurs.

LA FÉE.

Vous m'étonnez.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

La dernière fois que je l'ai vu, comme il vint un quart d'heure plus tard qu'il ne devoit, je lui appliquai deux bons ſoufflets, & lui donnai quatre ou cinq coups de pieds dans le ventre.

LA FÉE.

Et vous appelez cela vos rigueurs?

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Il voulut raiſonner, je lui jetai un flambeau à la tête.

LA FÉE.

Tudieu!

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Il ſe retira bruſquement. Depuis ce tems-là je n'en ai point entendu parler.

LA FÉE.

C'eſt ſe rebuter pour peu de choſe. Un officier doit être accoutumé aux coups.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Voilà un amant bien épris! Ne devoit-il pas voir tout ce qu'il y avoit de favorable pour lui dans mon emportement?

LA FÉE.

Sans doute. Il devoit s'en faire honneur.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Mais admirez, je vous prie, le caprice de cet animal-là. Huit jours auparavant, pour avoir ſouri à une jeune dame, je lui caſſai ſur le viſage une paire de pincettes; & il n'en fit que rire.

LA FÉE.

Il étoit raiſonnable ce jour-là.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Et il s'aviſe après de ſe fâcher pour un rien.

LA FÉE.

Fi ! C'eſt un eſprit inégal que ce drôle-là.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Ah ! qu'il ne reſſemble pas à ce pauvre chevalier de Kerbenais, que j'ai aimé avant lui ! C'étoit un garçon tout aimable, & ce qu'on appelle un véritable amant. Il avoit pour moi une complaiſance.... Pendant trois ans qu'il m'a rendu des ſoins, ſa patience ne s'eſt point démentie; je l'ai roué de coups juſqu'au dernier moment de ſa vie.

LA FÉE.

Votre officier de marine aura entendu conter l'hiſtoire tragique du chevalier de Kerbenais.

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Généreuſe fée, je vous conjure de m'accorder un don.

LA FÉE.

Que demandez-vous ?

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Que mon amant revienne à moi plus amoureux que jamais.

LA FÉE.

Vous voulez l'achever, n'eſt-ce pas ?

Mademoiſelle de KERLUTIN.

Au contraire, je me repens de l'avoir maltraité ; je me reproche ma violence, & je ſuis bien réſolue de m'en corriger.

LA FÉE.

Il y a peu de fonds à faire ſur votre réſolution, ſi les fées n'y mettent la main. Tenez. Suivez cette allée. Vous trouverez au bout la fée Dulcinée qui vous donnera de la douceur. C'eſt ce qu'il vous faut pour rappeler votre amant, & le conſerver.

SCÈNE IX.

LA FÉE, M. MILLIONI, agioteur.

M. MILLIONI.

SALUT à madame la fée.

LA FÉE.

Qui êtes vous, mon ami?

M. MILLIONI.

Je ne suis plus ce que j'étois, & cependant j'ai toujours été ce que je suis.

LA FÉE.

Expliquez-moi cette énigme.

M. MILLIONI.

J'étois riche, je ne le suis plus; & j'ai pourtant dans ma fortune conservé le caractère de ma profession.

LA FÉE.

Quelle étoit votre profession?

M. MILLIONI.

Un poëte à ma place vous diroit effrontément qu'il étoit du métier du soleil, puisque j'avois comme lui un char à conduire.

LA FÉE.

Vous étiez fiacre.

M. MILLIONI.

A votre ſervice. Et Millioni eſt mon nom.

LA FÉE.

C'eſt-à-dire que vous êtes un champignon de la rue Quincampoix.

M. MILLIONI.

O l'heureux tems que vous me rappelez ! Alors, on déſertoit tous les quartiers de Paris, pour ſe rendre dans cette rue célèbre. Les procureurs quittoient le Châtelet, & la veuve & l'orphelin étoient tranquilles : les médecins abandonnoient les malades, & les malades guériſſoient : les poëtes négligeoient l'opéra, & l'opéra ne s'en trouvoit que mieux.

LA FÉE.

Cela eſt vrai.

M. MILLIONI.

Nous étions un tas de nouveaux riches, qui compoſoit un monde à part. Nous vidions les magaſins : nous nous emparions des châteaux ; & nous enlevions au public les beautés vagabondes, pour partager avec elles notre proſpérité.

LA FÉE.

Vous regrettez bien ce tems-là, n'eſt-il pas vrai ?

M. MILLIONI.

J'en ſuis inconſolable ! Et ma perte eſt certaine, ſi les fées n'ont pitié de moi.

LA FÉE.

Que voulez-vous qu'elles faſſent ?

M. MILLIONI.

Qu'elles me dédommagent des millions que m'ont ôté certaines gens qui ont voulu ſavoir d'où ils me venoient.

LA FÉE.

Vous avez donc affaire à des gens bien curieux ?

M. MILLIONI.

Je vous en réponds. Comment diable ! Ils remontent à la ſource de tout ! Oh, dame ! cela ne nous accommode pas nous autres. Nos richeſſes nous reſſemblent, elles ſont ſans origine.

LA FÉE.

Mais comment un fiacre a-t-il pu devenir ſi riche ?

M. MILLIONI.

Je vais vous le dire. Une nuit, après avoir ramené du Pont-aux-choux deux actionnaires

avec deux groſſes réjouies, je trouvai dans mon carroſſe un porte-feuille enflé d'effets. Dès le lendemain, zeſte, je diſparus du zodiaque du quai des Auguſtins; je pris un habit magnifique, & je devins un fameux négociant.

LA FÉE.

Çà, monſieur Millioni, voyons ce que vous demandez.

M. MILLIONI.

Je ſuis modéré. Mes diſgraces m'ont rendu ſobre ſur les biens de la fortune. Je ne veux que vivre ſimplement.

LA FÉE.

J'aime en vous ce retour de ſageſſe.

M. MILLIONI.

Ainſi, grande fée, je ne vous demande qu'une piſtole.

LA FÉE.

Quelle modération!

M. MILLIONI.

Pourvu que cette piſtole, dès que je l'aurai dépenſée, rentre auſſitôt dans ma poche.

LA FÉE.

Nous ne nous entendions pas. Peſte! vous demandez la piſtole volante!

M. MILLIONI.

C'eſt cela même.

LA FÉE.

Oh! apprenez, monſieur le coquin, que nous ſommes des fées de bien & d'honneur. Nous n'avons rien à donner aux fripons. Sors d'ici, miſérable. Vas reprendre ton premier métier.

M. MILLIONI.

Quoi, je m'en irai ſans emporter aucun don des fées!

LA FÉE.

Hé bien, je t'en veux faire un qui te ſera fort avantageux. Tiens. (*le frappant de ſa baguette.*) Par la vertu de ma baguette, je t'endurcis la peau : je te rends auſſi inſenſible aux coups de canne, que tes chevaux le ſont aux coups de fouet.

M. MILLIONI, *s'en allant.*

Cela n'eſt pas à dédaigner pour un fiacre. Que je vais inſulter d'officiers!

SCÈNE X.

LA FÉE, NICETTE, Picarde.

LA FÉE, *à part.*

DE quelle nation peut être cette jeune payſanne? Je ne puis croire que ce ſoit une françoiſe.

Haut à Nicette.

Approchez, la belle enfant. Dites-moi votre nom & votre pays.

NICETTE.

Madame, je m'appelle Nicette, & je ſuis françoiſe.

LA FÉE.

Françoiſe! Cela ne ſe peut pas. Vous avez l'air trop Agnès.

NICETTE.

Je ne ſuis pas menteuſe. Je ſuis née dans le voiſinage d'Amiens.

LA FÉE.

Ah! vous êtes françoiſe de Picardie! Je ne dis plus rien. Un air de pudeur n'eſt pas incompatible avec des attraits picards.

NICETTE.

Eſt-ce à vous, madame la fée, qu'il faut m'adreſſer pour obtenir une choſe que je voudrois bien avoir ?

LA FÉE.

Oui. Je ſuis la fée Doyenne. Si je ne puis vous accorder moi-même ce que vous deſirez, je vous le ferai donner par une autre. Qu'y a-t-il pour votre ſervice?

NICETTE, *embaraſſée.*

Il me faudroit....

LA FÉE.

Achevez.

NICETTE.

Je n'oſe vous le dire.

LA FÉE.

Parlez-moi librement. Il n'y a point ici d'homme qui nous écoute.

NICETTE.

Je ſuis bien honteuſe d'être auſſi ſotte que je le ſuis. Vous me feriez grand plaiſir de m'ôter ma ſimplicité.

LA FÉE.

Quoi, Nicette, vous voulez perdre votre innocence ?

NICETTE.

Hé ! vraiment oui.

LA FÉE.

D'où vient donc ?

NICETTE.

On dit que cela s'appelle bétiſe.

LA FÉE.

Qui eſt-ce qui vous dit cela ?

NICETTE.

C'eſt Marton, la fille de chambre d'une grande madame qui a acheté la ſeigneurie de notre village.

LA FÉE.

Cette Marton-là définit l'innocence à la pariſienne.

NICETTE.

Oh ! c'eſt une fille qui a bien de l'eſprit ! Elle ſe moque toujours de moi : elle dit comme cela que ſi les fées ne s'en mêlent, je ne ſerai jamais qu'une imbécille.

LA FÉE.

Elle pourroit vous dégourdir auſſi bien que les fées.

NICETTE.

Il faut voir comme elle donne à chacun ſon

quolibet. Auſſi, depuis qu'elle eſt dans notre village, tous les garçons courent après elle.

LA FÉE.

Oui !

NICETTE.

Ils ne nous regardent plus, nous autres payſannes. Ils diſent que nous ſommes des idiotes & des ridicules. Et il ne ſe fait plus de mariages au pays.

LA FÉE.

Voyez-vous, la drôleſſe !

NICETTE.

Il n'y a pas juſqu'à Colin qui m'aimoit tant, & qui m'avoit promis de m'épouſer..... (*Elle pleure.*)

LA FÉE.

Hé bien, ce Colin.... ?

NICETTE.

Il ne m'aime plus à cette heure. Dès qu'il me voit d'un côté, il s'enfuit de l'autre. Il n'a dans la tête que la pariſienne. Enfin, tant y a, qu'on diroit que cette créature-là l'a enſorcelé.

LA FÉE.

Rien n'eſt plus mortifiant. Et vous voudriez vous venger de Colin ?

NICETTE.

Assurément. Et je veux pour cela que vous me fassiez devenir coquette ; car j'ai oui dire à Marton que la coquetterie est la plus jolie science qu'une fille puisse apprendre.

LA FÉE.

Chacun est entêté de son savoir.

NICETTE.

Elle dit encore que les coquettes sont adorées à Paris.

LA FÉE.

Elles y sont assez courues, du moins.

NICETTE.

Et qu'elles ne manquent jamais d'argent.

LA FÉE.

Distinguo. L'argent roule chez les coquettes philosophes, qui s'occupent sérieusement à des sciences solides, comme à l'anatomie, en disséquant pièce à pièce un cochon de la finance : mais la fortune fuit ces coquettes ignorantes, qui s'amusent à la superficie d'un petit-maître.

NICETTE.

Quel dommage ! Cela est pourtant bien gentil, un petit-maître.

LA FÉE.

Eſt-ce qu'on voit de ces animaux-là dans la banlieue d'Amiens.

NICETTE.

Marton m'en a montré un, qui paſſoit en poſte par notre village. Je l'examinai dans ſa chaiſe, pendant qu'on lui changeoit de chevaux. Ah ! qu'il étoit mignon ! Je le prenois d'abord pour une grande poupée qu'on envoyoit en Flandres. Il avoit du rouge & des mouches.

LA FÉE.

Courir la poſte avec du rouge & des mouches ! Cela eſt galant. Vous demandez donc, Nicette, le don de la coquetterie ?

NICETTE.

Oui, donnez-le-moi, je vous en prie. Je m'imagine qu'après cela je n'aurai plus rien à ſouhaiter.

LA FÉE.

Vous pourriez bientôt l'avoir ſans notre aſſiſtance, puiſque vous le déſirez. Vous n'auriez qu'à faire le voyage de Paris.

NICETTE.

Eſt-il poſſible ?

LA FÉE.

Et vous loger dans le quartier de l'opéra.

NICETTE.

Ce quartier-là eſt donc bien charmant ?

LA FÉE.

C'eſt une île de Cythère. Il y a là une colonie de fées bâtardes qui font des métamorphoſes auſſi promptement que nous. Elles changent la ſerge en velours, la bergame en haute-lice, & les diamans du Temple en diamans fins.

NICETTE.

Vous me donnez envie de les voir. Me recevront-elles bien ?

LA FÉE.

Les doyennes vous feront un accueil favorable, & ſe chargeront volontiers de votre éducation.

NICETTE.

Que j'ai d'impatience d'être entre leurs mains !

LA FÉE.

Ah ! pauvre Nicette, que vous ſavez mal choiſir ! Ces fleurs, qui vous font envie, couvrent un funeſte précipice, où vous tomberez, ſi vous les allez cueillir.

NICETTE, *effrayée.*

Que dites-vous ? Un précipice !

LA FÉE.

Vous devez préférer à ces faux biens votre honneur & votre innocence, qui ſont de véritables richeſſes. Croyez-moi, retournez dans votre village, & aimez toujours Colin.

(*Elle lui donne un coup de baguette.*)

NICETTE.

Ah ! quel changement ſe fait en moi ! Que j'ai à préſent d'horreur pour la coquetterie ! Marton, dont l'eſprit me charmoit, ne me paroît plus qu'une effrontée. Pourquoi faut-il que Colin l'aime ?

LA FÉE.

Colin ne l'aime plus. Et ſi vous voulez connoître ſes ſentimens, je vais ſatisfaire votre curioſité.

(*Elle lui donne un ſecond coup de baguette.*)

NICETTE.

Que vois-je ! Marton appelle Colin ; Colin la fuit & me cherche. Adieu, madame la fée. Grand merci. Je m'en retourne au pays. Adieu.

SCÈNE XI.

LA FÉE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BON jour, madame la fée.

LA FÉE.

Eh ! c'eſt Arlequin ! Que viens-tu chercher ici, mon enfant ?

ARLEQUIN.

Je viens vous demander un don.

LA FÉE.

Quel don ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſais rien encore. J'ai déjà parcouru votre foire, je n'ai point trouvé de marchandiſe qui m'ait tenté. J'ai vu des boutiques où l'on diſtribue de la ſanté, du ſommeil, du jugement, de la mémoire, de la ſageſſe, de la probité, rien de tout cela ne m'accomode.

LA FÉE.

Tu es bien difficile !

ARLEQUIN.

Il ne me reſte plus à voir que ce quartier-ci.

LA FÉE.

Ce n'eſt pas le plus mal fourni.

ARLEQUIN.

Voyons. (Il lit.) *Eſprit.*

LA FÉE.

Oh ! pour de l'eſprit, cela ne t'accommodera pas non plus. Perſonne ne croit en avoir beſoin.

ARLEQUIN.

La fée qui le diſtribue a bien l'air de perdre ſon étalage.

LA FÉE.

Choiſis autre choſe.

ARLEQUIN, *liſant.*

Valeur.

LA FÉE.

Cela te convient-il ?

ARLEQUIN.

Nullement. J'aime mieux reſter poltron. La valeur nous fait chercher le danger, & la poltronnerie nous porte à l'éviter.

LA FÉE.

Tu aimeras peut-être mieux la *Science ?*

ARLEQUIN.

La ſcience ? Non. Mauvaiſe marchandiſe encore.

LA FÉE.

Quoi ! tu ne ſerois pas bien aiſe d'avoir la mémoire ornée d'une infinité de choſes curieuſes ?

ARLEQUIN.

A quoi cela ſert-il ?

LA FÉE.

A faire briller un homme dans les cafés ; à donner des démentis à de faux ſavans, qui haſardent des citations & des époques. On diroit de toi : C'eſt un puits d'érudition !

ARLEQUIN.

Un puits d'eau toute claire.

LA FÉE.

A quoi veux-tu donc te déterminer ?

ARLEQUIN, *montrant la boutique des richeſſes.*

Tenez. Voilà juſtement mon affaire. *Richeſſes.*

LA FÉE.

Je vais te préſenter à la fée qui les donne. D'un coup de baguette, elle te rendra maître d'un coffre-fort, que tu trouveras chez toi en arrivant.

ARLEQUIN.

Oui ! Mais attendez. Les voleurs pourroient

roient vider mon coffre & me couper la gorge. Cela ne vaut pas le diable ! Je voudrois un fonds de richeſſes qu'on ne pût m'enlever. N'y auroit-il pas moyen, par exemple, de me donner la vertu.... là.... de changer en or tout ce que je toucherai ?

LA FÉE.

Oui-dà. Suis-moi.

(*A la fée Argentine.*)

Fée des richeſſes, accordez à Arlequin le même don que les dieux firent à Midas.

La fee Argentine frappe Arlequin de ſa baguette. La fee Doyenne dit enſuite à Arlequin :

Vas. Tu as obtenu ce que tu déſirois. Adieu. J'entends une diſpute à deux pas d'ici ; je veux voir ce que c'eſt.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

O *Che fortuna !* Je vais bien me donner du bon tems ! Le seigneur Pantalon m'a refusé Violette sa fille, à cause de ma gueuserie ; mais il viendra me l'offrir présentement, & il sera trop heureux si je veux la prendre.... Eh ! les voici tous deux.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, PANTALON, VIOLETTE.

PANTALON.

HA ! ha ! C'est Arlequin !

VIOLETTE.

Quelle bonne rencontre !

ARLEQUIN, *se carrant.*

Oui, c'est moi, l'ami. Accolez-nous la botte. Priez-moi de vouloir bien être votre gendre.

Ah! mon Pere, vous avez un nez d'Or!

C. F. [illegible] Del.

De Louvre le jeune Sc

PANTALON.

Hô, ho ! Vous êtes devenu bien fier !

ARLEQUIN.

Comme un homme qui vient d'obtenir un don merveilleux. Tout ce que je touche se change en or.

PANTALON.

Qu'entends-je ?

VIOLETTE.

Que dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui, ma chère Violette, je te ferai rouler sur les richesses : nous coucherons dans des draps d'or.

PANTALON.

Bonne nouvelle !

VIOLETTE.

Je vais demander, moi, de pouvoir changer en argent tout ce que je toucherai.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, ma foi. Nous ferons des enfans de vermeil doré.

PANTALON.

Mais avez-vous déjà fait l'épreuve de cette vertu ?

ARLEQUIN.

Pas encore. Faiſons-la tout-à-l'heure. Votre canne a une pomme d'argent, je n'ai qu'à la toucher.

(*Il la touche, & elle devient or.*)

PANTALON.

Ah ! le bel or ! Quel prodige ! Mon gendre, que je vous embraſſe.

Arlequin, en l'embraſſant, lui met la main ſur le nez qui devient un nez d'or.

VIOLETTE, *pouſſant un grand cri.*

Ah ! mon père, vous avez un nez d'or !

PANTALON, *ſe touchant le nez.*

Le diable t'emporte avec ta vertu. *O poveretto mi.*

ARLEQUIN, *s'approchant de Violette.*

Ma belle Violette.... ?

VIOLETTE, *fuyant.*

Ne m'approche pas ! Ne me touche pas !

ARLEQUIN.

Un petit baiſer ſeulement !

VIOLETTE.

Tirez, tirez ! Point de jeu de main. Je n'ai rien à changer en or.

PANTALON.

Miſéricorde ! Que vais-je devenir ?

VIOLETTE, *à Arlequin.*

Plus de mariage.

ARLEQUIN, *d'un air piteux.*

Quoi ! tu ne veux plus de moi ?

VIOLETTE.

Non, vraiment.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Miſérable que je ſuis ! Je n'ai pas penſé aux conſéquences de mon ſouhait. Le pain & le fromage ſe convertiront dans ma bouche en or ou en tombac. Hiaouf !

Ils ſont tous trois de grands cris.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, PANTALON, VIOLETTE, LA FÉE.

LA FÉE.

QU'AVEZ-VOUS donc tant à crier?

PANTALON, *portant le doigt à son nez.*

Vous le voyez.

ARLEQUIN.

Hélas ! Que vous ai-je demandé?

LA FÉE.

C'eſt votre faute.

PANTALON, *à genoux.*

De grâce, madame, remettez mon nez comme il étoit.

LA FÉE.

Je le puis faire ; mais cela vous tiendra lieu de ce que vous auriez à nous demander.

PANTALON.

N'importe. A quelque prix que ce ſoit, rendez-moi mon premier nez.

LA FÉE, *le frappant de sa baguette.*

Soit.

Pantalon reprend son nez naturel, dont il marque beaucoup de joie.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous prie de me reprendre le don que j'ai eu le malheur d'obtenir.

LA FÉE.

Cela ne se peut pas, à moins que cette fille-là ne te sacrifie le don qu'elle vient chercher ici.

ARLEQUIN, *à genoux devant Violette.*

Violette, rends-moi ce service ; remets-moi dans mon naturel. Tu n'y perdras rien.

VIOLETTE.

C'est beaucoup exiger d'une femme ; mais je t'aime, & contentement passe richesse.

PANTALON, *à Violette.*

Ne t'avise pas de cela.

ARLEQUIN, *à Pantalon, le poursuivant.*

Vieux chenapan ! si tu ne la laisses faire, je vais te changer en or depuis les pieds jusqu'à la tête.

PANTALON, *fuyant.*

J'y consens ! J'y consens !

VIOLETTE.

Et moi aussi.

LA FÉE, *touchant Arlequin de sa baguette.*

Te voilà dans ton naturel.

ARLEQUIN.

Eprouvons cela. Donne-moi ta main, Violette.

VIOLETTE, *reculant.*

Je ne m'y fie pas.

LA FÉE.

Ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre.

VIOLETTE, *donnant un doigt en tremblant.*

Je vais hasarder ce doigt-là.

ARLEQUIN, *après avoir fait ses lazzis.*

Vivat ! Il n'y a plus de danger.

VIOLETTE.

Mais, grande fée, nous en irons-nous sans recevoir aucun présent.

LA FÉE.

A cause de votre générosité, je veux bien passer pardessus nos règlemens. Je vous donne...

VIOLETTE, *l'interrompant.*

Hé, non ! Donnez plutôt à Arlequin, afin que mon père consente à notre mariage.

ARLEQUIN.

Le bon petit cœur !

LA FÉE.

Hé bien. Je lui donne cette fiole intariſſable qui contient *l'eau de Beauté*. C'eſt de quoi faire ſa fortune à Paris.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, madame la fée.

LA FÉE.

Adieu, mes enfans.

Arlequin, Pantalon & Violette ſe retirent.

Hola, ho ! Mes compagnes ! c'en eſt aſſez pour un jour. Finiſſons notre foire par des chants & par des danſes.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

Toutes les FÉES.

Elles forment une danse qui est suivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR : (*De Monsieur Mouret.*)

PREMIER COUPLET.

LA FÉE AMPHIONNE.

VENEZ, venez, accourez tous
Dans cette agréable retraite.
Pour vous faire, luron, lurette,
Goûter les plaisirs les plus doux,
Il ne faut qu'un coup de baguette.

CHŒUR.

Pour vous faire, &c.

II. COUPLET.

LA FÉE GRACIEUSE.

Lorsqu'un amant s'est entêté
D'une jeune & vive coquette;
Pour lui faire, luron, lurette,

Abjurer l'infidélité,
Il faut plus d'un coup de baguette.

CHŒUR.

Pour lui faire, &c.

III. COUPLET.

LA FÉE ARGENTINE.

Un Créſus eſt toujours heureux,
Quand il pourſuit une griſette;
Dès qu'il montre, luron, lurette,
Sa bourſe à l'objet de ſes vœux,
C'eſt la véritable baguette.

CHŒUR.

Dès qu'il montre, &c.

IV. COUPLET.

LA FÉE DOYENNE.

Une Iris, malgré ſa pudeur,
Suit ſon galant à la guinguette;
Lui laiſſe voir, luron, lurette,
Qu'elle eſt ſenſible à ſon ardeur;
Et Bacchus fournit la baguette.

CHŒUR.

Lui laiſſe voir, &c.

V. COUPLET.

LOLOTTE.

Autrefois fille de vingt ans

Ne connoiſſoit point la fleurette ;
Mais aujourd'hui, luron, lurette ;
Les bons exemples des mamans,
Nous valent des coups de baguette.

CHŒUR.

Mais aujourd'hui, &c.

VI. COUPLET.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Sur notre divertiſſement
Toute la troupe a la venette ;
Ah ! ſi Paris, luron, lurette,
Le reçoit favorablement,
Pour nous l'heureux coup de baguette !

CHŒUR.

Ah ! ſi Paris, &c.

FIN.

LE TEMPLE
DE
MÉMOIRE,
PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire S. Laurent en 1725, & ensuite sur le théâtre du Palais Royal.

ACTEURS.

LA FOLIE.
PIERROT, ſon confident.
LA RENOMMÉE.
UN CONQUÉRANT.
UN MEUNIER, richement vêtu.
UN PEINTRE, Arlequin.
M. PROSNE-VERS, bel-eſprit.
M. TOUT-UNI, Poëte.
Trois autres POETES.
DANSEURS, repréſentants les différentes conditions des hommes.
DANSEUSES, ſuivantes de la Folie.

La ſcène eſt au bas de la montagne ſur laquelle eſt bâti le Temple de Mémoire.

LE TEMPLE
DE
MÉMOIRE.

Le Théâtre repréſente une ſolitude. On voit dans l'enfoncement un mont eſcarpé de tous côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, PIERROT.

La Folie arrive d'un air triſte & rêveur.

PIERROT.

AIR : (*Talalerire.*)

QUOI donc ! la Folie eſt rêveuſe
Elle a perdu ſa belle humeur !

LA FOLIE.

Pierrot, que je ſuis malheureuſe !

PIERROT.

Ouvrez-moi votre petit cœur.
Qui peut vous empêcher de dire,
Talaleri, talaleri, talalerire ?

LA FOLIE, *ſoupirant.*

Ah !

PIERROT.

Hé bien ?

AIR : (*On dit qu'amour eſt ſi charmant.*)

On dit que l'hymen eſt ſi doux :
N'aurai-je jamais un époux ?
Quoi ! pas un, parmi tant de foux,
Ne veut de la Folie !
N'aurai-je jamais un époux ?
Moi qui ſuis ſi jolie !

PIERROT, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha. Vous vous moquez de Pierrot votre fidèle confident. Le mariage eſt une affaire trop ſérieuſe pour vous.

LA FOLIE.

Cela eſt vrai : cependant la fantaiſie de me marier me tient depuis longtems ; mais j'en ſuis bien punie, puiſque je ne puis la ſatisfaire.

PIERROT

PIERROT.

AIR : (*Pour le mariage, bon.*)

Ma foi, vous me surprenez :
Je vois pourtant sur vos traces
Mille amans passionnés,
Rechercher vos bonnes grâces.

LA FOLIE.

Pour le badinage,
Bon ;
Pour le mariage,
Non.

PIERROT.

Vous faites peut-être trop la difficile ?

LA FOLIE.

Au contraire.

AIR : (*Joconde.*)

J'ai fait publier, mais en vain,
Sur la terre & sur l'onde,
Que je voulois donner ma main
Au plus grand fou du monde ;
Personne avec moi n'est tenté
De se mettre en ménage ;
C'est que, grâce à la vanité,
Chaque fou se croit sage.

PIERROT.

Voilà ce que c'est. Hé ! ventrebille ! pourquoi aussi vous montrer aux hommes telle que vous êtes ?

AIR : (*Ah ! je ne m'en soucie guères.*)

Dans ces sortes d'affaires,
Si les filles sincères,
Alloient montrer leurs rats,
On n'en marieroit guères ;
Si l'on voyoit leurs rats,
On n'en marieroit pas.

LA FOLIE.

Tu as raison. Mais ne sais-tu pas que mes défauts font tout mon mérite ? Si je les cache, adieu mes courtisans.

PIERROT.

Hé bien ! conservez vos défauts ; mais changez & d'habits & de nom : car, voyez-vous c'est ça qui gâte tout.

LA FOLIE.

Tu l'as dit.

PIERROT.

AIR : (*Je passe la nuit & le jour.*)

Il faudroit trouver un beau nom
De divinité chimérique.
J'y veux rêver... Le voici... Non ;
Il n'est pas assez magnifique....
Arrêtons-nous à celui-là :
Oui, je le tiens. Il est bon là....
Ce n'est pas ça,
Ce n'est pas ça....
Ha ! ha ! pour le coup m'y voilà.

LA FOLIE.

Voyons un peu l'effort de cette imaginative.

PIERROT.

Faites-vous..... (*Il se prend à rire.*) ous, ous, ous, ous, ous....

LA FOLIE.

Explique-toi donc.

PIERROT.

Faites-vous appeler.... (*Il continue de rire.*) er, er, er, er, er, er, er.

LA FOLIE.

AIR : (*La ceinture.*)

Mais enfin, nous parlerez-vous ?

PIERROT.

Faites-vous appeler *la Gloire*,
Et promettez à votre époux
Qu'il vivra toujours dans l'hiſtoire.

LA FOLIE.

Ah ! mon ami, l'heureuſe idée qui t'eſt venue là !

PIERROT.

AIR : (*Pierrot revenant du moulin.*)

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit, *bis.*
Que je ſuis un garçon d'eſprit.

LA FOLIE.

Pierrot !
Pierrot, tu n'es pas ſot ;
Tu n'es pas ſot, Pierrot.

PIERROT.

Il faudra de plus que....

LA FOLIE, *l'interrompant.*

Oh ! je n'ai pas beſoin que tu m'en diſes davantage. Je vois d'un coup d'œil tout ce qu'il faut que je faſſe pour l'exécution d'un ſi beau projet.

(*En cet endroit on entend la trompette de la Renommée, qui joue en ritournelle l'air ſuivant.*)

Ha ! j'entends la Renommée ! Elle paſſe par ici fort à propos. (*Elle appelle.*) Holà, hé ! la Renommée ! A moi ! Un mot.

SCÈNE II.

LA FOLIE, PIERROT, LA RENOMMÉE.

LA RENOMMÉE.

AIR : (*Allons badiner sur l'herbette.*)

ME voici, déesse folette.
Commandez. Que me voulez-vous ?
Faut-il encor que ma trompette,
Pour servir vos feux, s'entremette ?
Faut-il encor que ma trompette
Vous aille chercher un époux ?

LA FOLIE.

Oui ; mais ce n'est plus sous le nom de Folie qu'il faut m'annoncer ; c'est sous le nom de Gloire.

LA RENOMMÉE, *riant.*

Ho ! ho !

PIERROT, *portant le doigt à son front.*

Ça part de là. C'est moi qui ai trouvé ce nom-là, pour emboiser les hommes.

LA RENOMMÉE.

AIR : (*Voyelles modernes.*)

L'entreprise est jolie :
Elle réussira, a, a, a.

Tel qui fuit la Folie,
Avec plaiſir voudra, a, a, a,
Pour être mis dans l'hiſtoire,
Devenir le mari,
Biribi,
De la Gloire,
De la Gloire.

LA FOLIE.

Je le crois. Je vais bâtir tout-à-l'heure un temple, que j'appellerai le *Temple de Mémoire*. Vas prôner cela à tous les mortels.

AIR : (*Pour paſſer doucement la vie.*)

Pour les engager à me ſuivre,
Ma mignonne, tu leur diras
Que je prétends faire revivre
Mon époux après ſon trépas.

PIERROT.

Jarnonbille ! le bon hameçon !

LA RENOMMÉE.

Le ſuccès en eſt ſûr.

LA FOLIE.

AIR : (*Laiſſons-là la fumée.*)

Porte cette nouvelle
Chez nos fameux guerriers.

PIERROT.

Songez auſſi, la belle,
A nos mâche-lauriers.
Ce ſont des amateurs de fumée.

LA RENOMMÉE.

Je pars. Adieu. Laissez faire la Renommée.

(La Renommée embouche sa trompette en partant, & joue le même air qu'en entrant.)

SCÈNE III.

LA FOLIE, PIERROT.

LA FOLIE.

JE vais, avant toutes choses, bâtir mon temple.

PIERROT.

Je vous le conseille.

LA FOLIE.

Cela sera fait dans le moment. Ma marotte fera l'office d'une baguette de fée.

Elle lève sa marotte, & fait des gestes d'enchanteur, en chantant le couplet suivant.

AIR : *(La jeune abbesse de ce lieu.)*

Temple, que je bâtis en l'air,
Pour éblouir l'humaine engeance,
Aussi promptement que l'éclair,
Prends une trompeuse existence :
Temple, sers d'archives aux grands noms ;
Deviens mes petites maisons.

Aussitôt le Temple de Mémoire s'élève sur la pointe du mont escarpé. C'est un petit dôme bleu & or.

PIERROT.

Jarnicoton ! que les grands hommes seront bien logés là-haut !

LA FOLIE.

Il ne me reste plus qu'à prendre un habit convenable au rôle sérieux que je dois jouer. Je vais revenir. En attendant, s'il arrive quelque épouseur, tu le recevras, après avoir examiné s'il est digne de moi.

PIERROT.

Allez. Je fais ce qu'il vous faut.

SCÈNE IV.

PIERROT, *seul.*

AIR : (*Ouistanvoire.*)

De gai ans quelle foire
Va se tenir chez nous !
Et qu'aux trousses de la Gloire
Nous verrons de, ouistanvoire,
Nous verrons de, tire,
Lirelire,
Nous verrons de fous !

Je crois qu'en voilà déjà un qui vient. Ventre de moi ! que la Renommée fait de chemin en peu de tems !

SCÈNE V.

PIERROT, UN CONQUÉRANT.

LE CONQUÉRANT, *à part, sans apercevoir Pierrot.*

AIR : (*De l'opéra de Roland.*)

LA Gloire nous appelle,
Ne soupirons plus que pour elle.

PIERROT, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

LE CONQUÉRANT, *toujours à part.*

La Gloire nous appelle,
Ne soupirons plus que pour elle.

Ha ! que vois-je ! C'est-là, sans-doute, ce Temple de Mémoire dont je viens d'entendre parler. Cherchons une route pour y monter.

(*Il s'avance vers le mont : Pierrot l'arrête.*)

PIERROT.

Alte-là !

LE CONQUÉRANT.

Qui es-tu ici, toi qui m'arrêtes?

PIERROT, *se carrant.*

Je suis le confident de la Gloire, & son maître des cérémonies.

LE CONQUÉRANT.

J'en suis ravi. Présente-moi donc à elle. Je viens pour l'épouser.

PIERROT.

Elle va paroître. Elle est à sa toilette. Dites-moi, en attendant, qui vous êtes.

LE CONQUÉRANT.

AIR : (*Cotillon à la mode.*)

Je suis né pour conquérir la terre,
Et je veux tout soumettre à ma loi.
Non, le dieu qui lance le tonnerre
N'est pas plus redoutable que moi.
Je suis un dragon,
Un vrai démon
Dans les combats;
Parmi les boulets,
Les pistolets,
Les coutelas,
Je prends mes plus doux ébats.

PIERROT, *à part, sur le ton du dernier vers.*

Têtebleu! quel fier à bras!

LE CONQUÉRANT.

Quel plaisir de chamailler, de piller, de saccager, de brûler ! Quelle volupté !

PIERROT, *à part.*

Mais, mais c'est un diable que cet homme là.

LE CONQUÉRANT.

AIR : (*Ma raison s'en va bon train.*)

Je me plais à voir mes mains
Teintes du sang des humains.
Je veux sous mes coups
Les abattre tous.

PIERROT.

L'étrange caractère !
Pour moi, je tiens qu'il est moins doux
D'en tuer, que d'en faire,
Lonla,
D'en tuer, que d'en faire.

LE CONQUÉRANT.

Non, non; les horreurs de la guerre doivent faire les délices des belles ames.

PIERROT.

Oui ! Et ces belles ames ne se font pas conscience de prendre ce qui ne leur appartient pas.

LE CONQUÉRANT.

Apprends, mon cher, que tout nous appartient par le droit de conquête.

PIERROT.

AIR : (*A la façon de Barbari.*)

Mais expliquez-moi, s'il vous plaît,
Votre droit de conquête.
En vain, pour savoir ce que c'est,
Je rumine en ma tête.

LE CONQUÉRANT.

Quand on a de bons escadrons,
De gros bataillons,
Et force canons,
On a droit sur le bien d'autrui.

PIERROT.

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Mais, monsieur le fendeur de nazeaux, vous y serez attrapé à la fin.

AIR : (*A l'envers.*)

Vous esquivez, en vingt combats,
Le trépas ;
Une balle vient, par hasard
Tout de travers,
Qui vous jette mon gaillard
A l'envers.

LE CONQUÉRANT.

Hé bien ! Après cela aussi je serai placé dans ce Temple. Je vivrai toujours dans l'histoire.

PIERROT.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Vous trouvez que c'eſt un beau ſort,
De vivre après que l'on eſt mort!
O reguingué, ô lonlanla,
Quant à moi, toute mon envie,
C'eſt de vivre pendant ma vie.

LE CONQUÉRANT.

Euh! le poltron! Mérites-tu d'être auprès de la Gloire?

PIERROT.

Oh! je n'y ſuis pas pour la choſe des armes: j'y ſuis pour les ſciences. Mais, tenez, voici la Gloire. Je vais vous préſenter à elle.

SCÈNE VI.

LE CONQUÉRANT, PIERROT, LA FOLIE, *avec son habit de* Gloire, *ayant une couronne sur la tête, & une palme à la main.*

PIERROT.

AIR : (*Le tambourineur.*)

Vous voyez un guerrier, madame,
Que le nom de la Gloire enflamme:
Pour vos yeux une vive ardeur
Fait pretintin, pretantan, tambouriner son ame
Pour vos yeux une vive ardeur
Fait pretintin, pretantan,
Rite rita plan,
Pretan, tambouriner son cœur.

LE CONQUÉRANT.

AIR : (*Les fanatiques que je crains.*)

Idole des enfans de Mars,
Aimable enchantereſſe;
J'ai bravé tous les hazards,
J'ai fait mainte proueſſe.
Daignez, par vos doux regards,
Approuver ma tendreſſe.

LA FOLIE.

Vous avez donc été frappé des belles choſes qu'a dit de moi la Renommée?

LE CONQUÉRANT.

Oui, charmante immortelle. J'ai été ravi d'apprendre qu'il y eût une divinité que j'adorois, ſans la connoître; & je ſens redoubler mes feux, depuis que je la connois.

PIERROT, *à la Folie.*

AIR: *Hé! bon, bon, bon! Hé! frou, frou, frou!*

Si vous en croyez Pierrot,
Voilà votre vrai ballot.
Hé! bon, bon, bon! Hé! frou, frou, frou!
Perſonne ſur la terre
Ne vous duit mieux que ce fou,
Que ce foudre de guerre.

LA FOLIE, *au Conquérant, lui tendant la main.*

AIR: (*Laſſon, bredondaine.*)

Mon brave capitaine,
Laſſi,
Laſſon,
Laſſon, bredondaine;
Mon brave capitaine,
Vous ſerez mon mari:

Patati,
Pataton,
Le genti!
Le mignon!
Vous ſerez mon mari;
Vous ſerez mon mari.
Une ſi belle chaîne,
Laſſi,
Laſſon,
Laſſon, bredondaine:
Une ſi belle chaîne
Vous ſauve de l'oubli.

PIERROT, *à part, ſur le ton du dernier vers.*

Le voilà bien loti!

LE CONQUÉRANT, *baiſant la main de la Folie.*

De quelle joie je me ſens tranſporté!

LA FOLIE.

Montez au Temple de Mémoire. J'irai vous y joindre dans un moment.

(*Le Conquérant fait la révérence, & ſe retire.*)

SCÈNE VII.

LA FOLIE, PIERROT.

LA FOLIE.

AIR : (*Ah ! qu'il y va gaiement.*)

N'ADMIRES-TU pas mon amant ?
Ah ! qu'il y va gaiement !

PIERROT.

Il croit vivre éternellement,
Dans le Temple de Mémoire.
Ah ! qu'il y va, belle Gloire,
Ah ! qu'il y va gaiement.

Il en va venir bien d'autres. Je vous conseille de les écouter tous, & de choisir celui....

LA FOLIE, *l'interrompant.*

Je sais ce que j'ai à faire là-dessus. Vas dans mon Temple, recevoir les amans que j'y enverrai.

PIERROT, *s'en allant.*

En voilà un nouveau qui vient en chaise à porteurs.

SCÈNE VIII.

LA FOLIE, UN MEUNIER, *richement vêtu, arrivant dans une chaise à porteurs.*

LA FOLIE, *à part.*

IL paroît homme de conséquence.

LE MEUNIER, *saluant grossièrement.*

Madame,... je vou... je vou...

LA FOLIE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

LE MEUNIER.

Je voudrions bian savoir comme ça où c'est que je pourrions trouver la Gloire.

LA FOLIE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha! ce n'est qu'un manant!

LE MEUNIER.

AIR: (*Ton himeur est, Cathereine.*)

Morgué, vous me feriaiz croire
Que c'est vous, car vous riez.

LA FOLIE.

Oui, l'ami, tu vois la Gloire

De la tête jusqu'aux pieds.
Dans ces lieux que viens-tu faire ?

LE MEUNIER.

J'y vians vous parler d'amour.
Vous feraiz ma minagère,
Si vous voulez, drès ce jour.

LA FOLIE.

Tu n'y penses pas. Me convient-il d'épouser un payſan ?

LE MEUNIER.

Oh ! ſi j'avons été payſan, je ne le ſommes pus. Ne le voyez-vous pas bian à mon habit ? Je regorge de bian ; il ne me faut pus à ſt'heure que de l'honneur.

LA FOLIE.

Quel commerce as-tu fait pour t'enrichir ?

LE MEUNIER.

J'ai été Meûnier.

LA FOLIE.

AIR : (*Les filles de Nanterre.*)

Pour ſe mettre à ſon aiſe,
C'eſt donc un bon métier ?

LE MEUNIER.

Il vaut, ne vous déplaiſe,
Celui d'un maltoutier.

LA FOLIE.

Diantre !

LE MEUNIER.

L'y a cinq ans que j'avois déja amaſſé, par mon ſavoir faire, pus de ſoixante mille francs, quand le ſigneur de Châtiau-l'ânier, de qui je tenois le moulin, ſe défeſit de ſa tarre; & ce fut un agioteux, nommé monſieu Bariolet, qui l'achetit ſix cent bonnes mille livres, papier ſur table.

LA FOLIE.

En eſpèces courantes.

LE MEUNIER.

AIR: (*Voyelles anciennes.*)

Dame, ce monſieu Bariolet
Boutit d'abord tout par écuelles.
Ce n'étoit cheux li, s'il vous plaît,
Qu'écornifleux, que damoiſelles.
Tant y a, qu'il mangit tout ſon biau,
En menant ſi joyeuſe vi i i i i i ie;
Et drès qu'on ne li vit plus rian,
Chacun li fauſſit compagni i i i i i ie.

LA FOLIE.

C'eſt-à-dire, qu'il ne lui reſta plus que ſa terre.

LE MEUNIER.

Tout juſte. Un biau matin, je le vis arriver à mon moulin, d'un air honnête: bon jour, maître Pille-grain, me dit-il. Comment va le train? A votre ſarvice, monſigneur, ce li fis-

je. Pargoi, me dit-il, je fais que t'es un pendard qui a de vieux écus; voudrois-tu bian, ce fit-il, me prêter un millier de piſtoles? Ouidà, li dis-je. Et je les li baillis tout comptant.

LA FOLIE.

AIR : (*Adieu, paniers.*)

On vit revenir les fillettes,
Tant que durèrent les écus?

LE MEUNIER.

Oui; mais d'abord qu'il n'en eut pus,
Adieu, pagniers, vendanges ſont faites.

LA FOLIE.

Il revint au moulin, n'eſt-ce pas?

LE MEUNIER.

Belle demande! Et je lis prêtis encore quinze mille francs qu'il me demandit.

LA FOLIE.

Il en fit le même uſage?

LE MEUNIER.

Ça fut itou biantôt fricaſſé. Enfin finale, il revint tant de fois au moulin, qu'il ſe trouvit au bout du compte que je li avois baillé, quatre-vingt mille francs. Tout pendant ce tems-là, je vivions comme deux frères; mais, comme dit l'autre, au prêter, couſin germain; & au rendre, ſi le vilain!

LA FOLIE.

Je t'entends. Tu fus obligé de plaider pour ravoir ton argent ?

LE MEUNIER.

Oui, ſerpedié ! il fallut bien en découdre.

AIR : (*Grimaudin.*)

Je fis venir ſa ſigneurie
Dans le barriau,
Puis je jetis une faſie
Sur le châtiau :
A la parfin, j'avons l'honneur
D'en être devenu ſigneur.

LA FOLIE.

Et que fait à préſent ce pauvre diable de Bariolet ?

LE MEUNIER.

Il a pris ma place ; je l'ai fait mon meûnier.

LA FOLIE.

Maître Pille-grain, nouveau ſeigneur de Château-l'âner, je prévois ce qui arrivera.

LE MEUNIER.

Quoi ?

LA FOLIE.

Vous ferez comme Bariolet, & Bariolet fera comme vous avez fait. Vous allez dépenſer, il va amaſſer, & il rentrera dans ſa terre.

LE MEUNIER.

Et moi dans mon moulin, jusqu'à ce qu'il y revienne. Je jouerons aux barres.

LA FOLIE.

Tu ne pouvois manquer de me plaire, avec des sentimens si raisonnables.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas ?*)

Ah ! qu'il me sera doux
D'unir ma destinée,
Par les nœuds d'hymenée,
Avec un tel époux !

LE MEUNIER.

Bon ! la vache est à nous !

LA FOLIE.

Vas m'attendre dans mon Temple.

(*Il salue & s'en va.*)

SCÈNE IX.

LA FOLIE, UN PEINTRE, Arlequin.

LE PEINTRE.

AIR : (*Vraiment, ma commère voire.*)

N'ÉPOUSE-T-ON pas ici ?

LA FOLIE.

Oui-dà, mon compère, oui.

LE PEINTRE.

Et n'êtes-vous pas la Gloire ?

LA FOLIE.

Vraiment, mon compère, voire.
Vraiment, mon compère, oui.

LE PEINTRE.

Ah ! charmante Gloire ! votre vue a mis le feu aux quatre coins de mon cœur ! Pour éteindre cet incendie, j'ai recours aux pompes de vos bontés.

Il veut la caresser.

LA FOLIE.

AIR : (*Hé ! zing, zing, zing.*)

L'ami, tout doux !
Craignez d'attirer mon courroux.

Quelles qualités avez-vous,
Pour vouloir être mon époux?

LE PEINTRE.

Je suis, ma petite,
Tout plein de mérite,
Et sur-tout un bon gaillard,
Qui ne fera point lit à part.
Hé! zing, zing, zing,
Madame la mariée,
Cla, cla, cla,
Lira, lironsa,
Gué, gué, gué,
Le joli panier
Va danser.

LA FOLIE.

Doucement! Vous me paroissez un plaisant original. Qui êtes-vous?

LE PEINTRE.

AIR: (*Le gourdin.*)

Je suis un homme tout divin,
Qui meurt de soif & de faim:
Je suis, malgré la censure,
En grand comme en miniature,
Le rival de la nature,
Ture, ture, turelure, lure;
Déesse, je suis peintre enfin.
Gueredin, din,
Gueredin, din, din,
Gueredin, din, din, din, din,

LA FOLIE.

Ah ! vous êtes peintre ! Effectivement, vous avez là un habit enluminé, qui ne convient pas mal à votre profession.

LE PEINTRE.

C'est ma palette, quand je travaille. Me faut-il du rouge : tac, (*Il fait l'action de prendre avec un pinceau de la couleur sur son habit.*) j'en prends ici ; du bleu : toc, j'en prends là ; du blanc : de ce côté-ci ; du jaune : de celui-là.

LA FOLIE, *lui mettant la main sur le front.*

Et du verd, vous en prenez là?

LE PEINTRE.

Vous touchez là l'étui de la plus fertile imagination du monde.

LA FOLIE.

Je le crois.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince.*)

Et dans quel genre de peinture
Excellez-vous ?

LE PEINTRE.

En portraiture.
Mes ouvrages sont ressemblans.

LA FOLIE.

Je gage de vous faire père
De demi-douzaine d'enfans,
Qui ne vous ressembleront guère.

LE PEINTRE.

Vous vous égayez, madame la Gloire.

LA FOLIE.

Mais avec toute votre habileté, vous ne pouvez éloigner de vous la gueuserie.

LE PEINTRE.

Ma foi, nous sommes faits à présent l'un à l'autre. Nous avons bien la mine de ne nous point quitter.

LA FOLIE.

Tant pis. Hé ! quelle rage avez-vous de vouloir épouser la Gloire qui n'a point d'autre dot à vous apporter que de la fumée ?

LE PEINTRE.

Ah ! cette noble fumée m'est plus chère que toutes les mines du Pérou.

LA FOLIE, *branlant la tête.*

AIR : (*Laire la, laire lanlaire.*)

Mon enfant, vous feriez bien mieux,
Croyez-moi, de jeter les yeux
Sur quelque bonne boulangère.

LE PEINTRE.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

LA FOLIE.

AIR : (*Vive les gueux.*)

Si je comblois votre envie,
Noble ouvrier, *bis.*
Vous finiriez votre vie
Sur un fumier. *bis.*

LE PEINTRE.

Avec vous j'y mourrois heureux.

LA FOLIE.

Vive les gueux !

Je vous aime de cette humeur-là. Et je ne vous ai contredit d'abord, que pour vous éprouver.

LE PEINTRE, *charmé.*

Eſt-il vrai ?

LA FOLIE.

AIR : (*Si mon ami reſte.*)

Que je ſuis charmée
Dans ce doux moment,
De me voir aimée
Si parfaitement !
Vous ſerez dès ce jour-ci,
Mon gen, mon gen,
Mon gentil petit mari.

LE PEINTRE.

Je ne me poſſéde pas.

LA FOLIE.

Allez de ce pas prendre poſſeſſion de votre demeure immortelle.

(*Il ſe retire.*)

SCENE X.

LA FOLIE, M. TOUT-UNI, Poëte.

LA FOLIE, *à part.*

VOICI un cavalier qui a l'air ſage & prudent. Eſt-il poſſible qu'il vienne pour m'épouſer?

M. TOUT-UNI.

AIR : (*Landeriri.*)

Je ſuis un poëte fameux,
Eclos depuis un mois ou deux,
Landerirette,
Et je m'appelle Tout-uni,
Landeriri.

LA FOLIE.

Ma foi, monſieur Tout-uni, à votre doux maintien, je ne vous aurois jamais pris pour un poëte.

M. TOUT-UNI.

Vous voyez pourtant l'auteur d'un poëme

épique (*) qui doit me valoir votre main, & la première niche dans votre Temple. Daignez m'y conduire, brillante déesse.

(*Il la prend par la main, & chante.*)

Fin de l'air : *Allons à la guinguette.*

Allons, courons, volons,
Au Temple de Mémoire, allons.

SCÈNE XI.

LA FOLIE, M. TOUT-UNI, M. PROSNE-VERS.

M. PRÔNE-VERS.

Il arrête monsieur Tout-uni, en chantant sur l'air précédent.

TOUT beau ! Tout beau ! Tout beau !
Alte-là, poëte nouveau.

M. TOUT-UNI.

A qui en veut ce drôle-là?

M. PRÔNE-VERS.

A qui pensez-vous parler, mon ami? Pouvez-

(*) Le poëme de Clovis, qui parut dans ce tems-là.

vous méconnoître M. Prône-vers, l'Epheſtion de l'Alexandre des poëtes, le héraut de ſes merveilleuſes productions?

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train.*)

Oui, la renommée en vain,
Avec cent bouches d'airain,
Célèbre en tout lieux,
Porte juſqu'aux cieux
Ce Phénix des poëtes ;
Mon ſeul goſier le ſert bien mieux
Que toutes ſes trompettes,
Bien mieux
Que toutes ſes trompettes.

LA FOLIE.

Votre ami apparemment n'eſt pas un faiſeur de ballets, & ſon attelier n'eſt point à l'opéra.

M. PRÔNE-VERS.

Fi donc, à l'opéra.

LA FOLIE.

Hé ! quelle place occupe-t-il dans le double vallon?

M. PRÔNE-VERS.

Mon illuſtriſſime ami eſt le célébriſſime auteur d'un élégantiſſime (*) poëme épique, qui

(*) Le poëme de la Ligue.

efface tous les poëmes passés, présens & à venir.

LA FOLIE.

Ha ! ha ! vos épithetes hyperboliques m'apprennent le nom de votre Homère.

M. PRÔNE-VERS.

AIR : (*Lanturlu.*)

Quel ouvrage égale,
Ce tissu divin ?
Perle orientale
S'y mêle à l'or fin :
Par-tout il étale
Riche lambeau.

M. TOUT-UNI.

Bien cousu !
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

LA FOLIE.

Ho çà, monsieur Prône-vers, puisque vous faites bourse commune de réputation avec votre ami, permettez-moi de vous critiquer solidairement, & de vous adresser la parole.

M. PRÔNE-VERS.

Oui-dà.

LA FOLIE.

AIR : (*Sens dessus dessous.*)

Dans ce poëme si vanté, *bis.*
L'art se trouve un peu maltraité. *bis.*

Vous

Vous arrangez votre matière
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière :
Et les bons morceaux y sont tous
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

M. PRÔNE-VERS.

AIR : (*Belle brune, belle brune.*)

Quel blasphême !
Quel blasphême !
Dire qu'il est des défauts
Dans le plus parfait poëme !
Quel blasphême !
Quel blasphême !

Quoi ! par exemple, vous n'admirez pas les amours du héros de notre livre ?

LA FOLIE.

Il faut vous donner une louange : vous n'avez pas pillé cet endroit-là de l'Énéïde. Vous avez retranché des amours de votre héros tout le cérémonial des passions délicates. Vous ne le faites point languir. On pourroit dire de lui & de sa dame.

Blaise, revenant des champs,
Tout dandinant,
Tout dandinant,
Rencontra la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une masure.

M. TOUT-UNI, *ricanant.*

On ne me reprochera pas de pareilles bévues.

M. PRÔNE-VERS, *à M. Tout-uni.*

AIR : (*Branle de Metz.*)

Ne faites point tant l'habile,
Monsieur le nouveau venu,
La veille très-inconnu,
Le lendemain un Virgile;
On ignoroit votre nom,
Il court à présent la ville;
On ignoroit votre nom,
Il court comme un *mirliton.*

M. TOUT-UNI.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval.*)

A votre esprit rendez le calme,
En vain vous voulez contester,
Les cafés me donnent la palme.

M. PRÔNE-VERS.

Bon! ce n'est que pour nous l'ôter.

Mais laissons-là la dispute. Charmante Gloire, je suis chargé de la procuration de mon ami, pour vous épouser en son nom, & prendre possession dans votre Temple du premier piédestal, qui lui appartient de droit.

LA FOLIE.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts.*)

Sur le piédestal qu'aujourd'hui

Il veut au Temple de Mémoire,
On vous mettra derrière lui,
Repréſentant une victoire,
Qui, d'un laurier qu'elle tiendra,
Fièrement le couronnera.

M. PRÔNE-VERS.

Fort bien. Ne différons plus, partons.

SCÈNE XII.

LA FOLIE, M. TOUT-UNI, M. PRÔNE-VERS, DEUX POETES.

Premier POETE, au ſecond.

VOUS verrez que la Gloire s'expliquera en ma faveur.

Second POETE au premier.

Vous verrez que j'aurai la préférence.

LA FOLIE.

Qui êtes vous, meſſieurs?

Premier POETE.

Nous ſommes deux auteurs de poëmes épiques.

LA FOLIE.

Encore des Poëmes !

Premier POETE.

J'ai chanté les (*) Géans.

M. PRÔNE-VERS.

La matière eſt élevée.

Second POETE.

Et moi je chante le Jaſon des Indes, (*) ou la conquête des mines du Potoſi.

M. TOUT-UNI.

La matière eſt riche.

SCÈNE XIII.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, Un troiſième POETE.

Le troiſième POETE.

PLACE ! place à l'auteur d'un fameux poëme épique !

(*) Poëme nouveau.

(**) Poëme depuis longtems promis au public ſous le titre de Fernand Cortez.

LA FOLIE.

Miſéricorde ! Nous allons eſſuyer un déluge de poëmes.

M. PRÔNE-VERS.

Et peut-on ſavoir le nom du héros que vous avez célébré ?

LA FOLIE.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie.*)

C'eſt, ſans doute, un grand capitaine.

Troiſième POETE.

Celui dont ma muſe a fait choix,
A beaucoup honoré la ſcène
De nos comédiens françois. (*)

LA FOLIE.

Eſt-ce Pompée ?

Troiſième POETE.

Non.

M. PRÔNE-VERS.

Mithridate ?

Troiſième POETE.

Non.

M. TOUT-UNI.

Sertorius ?

(*) Les comédiens françois avoient donné une comédie intitulée *Cartouche*, qui étoit l'hiſtoire d'un fameux voleur de ce tems-là.

TROISIÈME POETE.

Non.

PREMIER POETE.

Romulus ?

TROISIÈME POETE.

Non.

SECOND POETE.

C'eſt peut-être Œdipe ?

TROISIÈME POETE.

Non. (*) C'eſt Cartouche.

(*Ils ſe mettent tous à rire.*)

LA FOLIE.

Cartouche ! Il doit y avoir de vilains chants dans ce poëme-là.

M. PRÔNE-VERS, *à la Folie.*

Ne vous arrêtez point à tous ces Poëtereaux. Venez avec moi au Temple.

AIR : (*Ma commère, quand je danſe.*)

Pour mon ami, ma déeſſe,
J'y recevrai votre foi.

M. TOUT-UNI.

C'eſt plutôt à ma tendreſſe
Que vous devez cet octroi.

(*) Poëme burleſque qui porte ce nom.

Premier POETE, *à M. Tout-uni.*

C'eſt bien pour toi !

M. TOUT-UNI.

Oui, c'eſt pour moi.

Tous enſemble, ſe pouſſant les uns les autres.

Non, c'eſt pour moi,
C'eſt pour moi.
C'eſt pour moi.

M. PRÔNE-VERS.

N'écoutez point, ma déeſſe,
Ces auteurs de bas aloi.

(*Ils s'empreſſent tous à ſuivre la Folie, qui ſe diſpoſe à monter au Temple, lorſque le Conquérant, le Meûnier & le Peintre reviennent, qui les arrêtent.*)

SCÈNE XIV.

Les ACTEURS de la scène précédente, LE CONQUÉRANT, LE MEUNIER, LE PEINTRE.

LE MEUNIER.

AIR : (*Allons voir ces gros avaleurs de bière.*)

ALLONS voir, allons voir, allons voir
Ce que nous dira la Gloire.
Allons voir, allons voir, allons voir
Qui de nous la doit avoir.

LE CONQUÉRANT, *à la Folie.*

Déesse, ne m'avez-vous pas promis de m'épouser?

LA FOLIE.

Oui vraiment.

LE PEINTRE.

Ne m'avez-vous pas donné votre parole?

LA FOLIE.

Oui.

LE MEUNIER.

Est-ce qu'ous m'auriaiz baillé une colle?

LA FOLIE.

Non.

M. PRÔNE-VERS.

C'eſt moi qui l'emporterai.

M. TOUT-UNI.

Prrr!

LA FOLIE.

Point de bruit. Je vais vous mettre tous d'accord. Approchez. Touchez-là.

(*Elle leur tend à tous les mains.*)

M. PRÔNE-VERS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LA FOLIE.

Cela ſignifie que vous êtes tous mes maris.

AIR : (*La femme à tretous.*)

Connoiſſez-vous Marotte,
Mignonne, la femme à tretous?

Elle déboutonne ici ſa robe de Gloire, *pour faire voir ſon habit de* Folie *qui eſt deſſous. Elle prend ſa marotte qu'elle avoit pendue à ſa ceinture, & acheve l'air.*

Sous cette redingotte,
Mes amis, la voici:
Et la tretin, treti,
Et la tretin, tretous,
Et la femme à tretous.

Tous enſemble, criant.

Ah !

LA FOLIE.

AIR : (*Je vous le donne*, rondeau.)

Que la Folie *bis.*
Vous montre votre vanité. *bis.*
La Gloire, à qui l'hymen vous lie,
N'eſt autre choſe, en vérité,
Que la Folie.

LE CONQUÉRANT.

Hélas ! qui l'auroit dit !

LE PEINTRE, *au Conquérant.*

Rodrigue ! l'euſſes-tu cru ?

LE MEUNIER.

Jarnigoi ! j'y ai été bian attrapé !

LA FOLIE.

Il y en aura bien d'autres.

M. PRÔNE-VERS.

Je crois que vous voulez épouſer toute la terre.

LA FOLIE.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi ni prince.*)

Oh ! ma foi, vous le pouvez croire :
Je prétends, ſous le nom de Gloire,
Prendre tous venans pour maris.

M. TOUT-UNI.

D'où vous vient cette fantaiſie ?

LA FOLIE.

C'eſt pour me venger du mépris
Qu'ils ont tous fait de la Folie.

Tenez, en voici de nouveaux qui viennent ſe préſenter. Je vais les recevoir auſſi au nombre de mes époux.

En même tems on voit paroître les danſeurs, qui repréſentent les différentes conditions des hommes.

LE PEINTRE.

Il faut avaler le goujon de bonne grace. Allons, camarades co-époux, célébrons nos noces à frais communs.

LA FOLIE.

Venez, mes ſuivantes, venez ſeconder mes maris.

Les danſeuſes, qui repréſentent les ſuivantes de la Folie, paroiſſent auſſitôt.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

Les ACTEURS de la scène précédente, DANSEURS ET DANSEUSES, PIERROT.

On forme des danses, après lesquelles on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR : (*De Monsieur Gillier.*)

PREMIER COUPLET.

LE PEINTRE.

UN Crésus, jadis domestique,
A fait bâtir un grand hôtel ;
Par ce monument magnifique,
Il prétend se rendre immortel ;
Hé ! vraiment voire !
Ziste, zeste, & lonlanla,
Monsieur Jasmin, vous voilà
Dans le Temple de Mémoire.

II. COUPLET.

UNE SUIVANTE *de la Folie.*

Damon penſe qu'on le trompette
Comme un bon cerveau d'aujourd'hui ;
Mais, ſans ſon épouſe coquette,
On ne parleroit pas de lui :
Hé ! vraiment voire !
Ziſte, zeſte, & lonlanla,
Par ſa tête le voilà
Dans le Temple de Mémoire.

III. COUPLET.

UN POETE.

Par plus d'une belle harangue,
Un magiſtrat plaît au public ;
Mais ſon faiſeur a de la langue,
On apprend leur ſecret trafic :
Hé ! vraiment voire !
Ziſte, zeſte, & lonlanla,
Grand orateur, te voilà
Dans le Temple de Mémoire.

IV. COUPLET.

LA FOLIE.

Un ſujet traité par Corneille, (*)
N'avoit qu'un prix très-incertain ;

(*) Dans ce tems-là, on parloit de donner un troiſième Œdipe aux comédiens françois.

Mais il devient une merveille,
En nous paſſant de main en main:
Hé! vraiment voire!
Ziſte, zeſte, & lonlanla,
En grand trio te voilà
Dans le Temple de Mémoire.

V. COUPLET.

PIERROT, *aux Spectateurs.*

Meſſieurs, à la pièce nouvelle
Accordez un peu de faveur;
Quoi que vous puiſſiez penſer d'elle;
Ne chantez pas d'un ton moqueur:
Hé! vraiment voire!
Ziſte, zeſte, & lonlanla,
Voyez comme on reviendra
A leur Temple de Mémoire!

FIN.

LES COMÉDIENS CORSAIRES,

PROLOGUE des deux pièces suivantes.

Représenté à la Foire S. Laurent en 1726, & ensuite sur le Théâtre du Palais Royal.

AVERTISSEMENT.

Ce prologue fut fait peu de tems après les *Comédiens Esclaves*, comédie du théâtre italien, & à l'occasion du goût qui règne depuis quelques années dans les pièces tant françoises qu'italiennes, dans la plupart desquelles on voit le fond & la forme des divertissemens forains.

ACTEURS.

M. DESBROUTILLES, Comédien françois.

Mademoiselle PIAULARD, Comédienne françoise.

CLICLINIA, Comédienne italienne.

SCARAMOUCHE, PANTALON, LE DOCTEUR, } Comédiens italiens.

PIERROT, Acteur de l'opéra comique.

Troupe de Comédiens & de Comédiennes tant françois qu'italiens.

Troupe d'acteurs forains.

La scène est dans une île voisine de la côte de Provence.

LES

LES COMÉDIENS CORSAIRES.

Le Théâtre représente une île voisine de la côte de Provence.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESBROUTILLES, Mademoiselle PIAULARD.

Mademoiselle PIAULARD.

DITES-MOI, monsieur Desbroutilles, vous qui vous êtes mis à la tête des acteurs subalternes du théâtre françois, dites-moi un peu quel beau projet vous oblige d'amener de Paris

notre compagnie sur les côtes de Provence dans une île qui n'est fréquentée que par des pirates.

M. DESBROUTILLES.

Mademoiselle Piaulard, si je vous avois révélé le motif de notre voyage, je vous connois, vous n'auriez jamais voulu l'entreprendre.

Mademoiselle PIAULARD.

Hé! d'où vient?

M. DESBROUTILLES.

C'est que vous pensez d'une certaine façon....

Mademoiselle PIAULARD.

Ho! je pense, je pense que vous avez tort de me l'avoir caché.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts.*)

C'est manquer à ce qui m'est dû.
Je prime dans la compagnie ;
Je devrois avoir entendu
Le secret de la comédie.
On veut donc toujours m'outrager !
Mais je saurai bien m'en venger.

A mon retour à Paris, je ne jouerai de six mois.

M. DESBROUTILLES.

Voilà de vos vengeances ordinaires.

Mademoiſelle PIAULARD.

Je vous promets que je ſerai ſouvent enrhumée.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

Que la troupe à cela s'attende,
Dès que nous ſerons arrivés.

M. DESBROUTILLES.

On ſait fort bien que vous avez
Des rhumes de commande.

Mademoiſelle PIAULARD.

Je vous apprendrai à me mieux ménager que vous ne faites.

M. DESBROUTILLES.

Ma chère, calmez votre courroux.

Mademoiſelle PIAULARD.

Il faut avouer auſſi que j'ai été bien folle, de me laiſſer équiper comme me voilà, & d'être venue juſqu'ici, ſans ſavoir de quoi il étoit queſtion.

M. DESBROUTILLES.

Vous êtes bien impatiente.

Mademoiſelle PIAULARD.

Je vous réponds que vous ne gagnerez guères à me traiter de la ſorte. Je rendrai vos recettes bien minces.

M. DESBROUTILLES.

Eh ! mademoiſelle, vous n'en ferez rien.

Mademoiſelle PIAULARD.

C'eſt une réſolution que j'ai priſe.

M. DESBROUTILLES.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris.*)

Vous en pâtiriez comme nous,
Gardez-vous de la ſuivre.

Mademoiſelle PIAULARD.

Je n'attends pas, ainſi que vous,
Après cela pour vivre.

M. DESBROUTILLES.

Cela eſt heureux pour vous.

Mademoiſelle PIAULARD.

Vous êtes une bande d'étourdis, qui....

M. DESBROUTILLES.

Doucement, mademoiſelle Piaulard ! Ne nous diſons point de ſottiſes. Nous ne ſommes pas ici dans la ſalle de nos aſſemblées.

Mademoiſelle PIAULARD.

Vous me contrariez ſans ceſſe, vous ſur-tout, monſieur Deſbroutilles.

M. DESBROUTILLES.

Moi !

Mademoiſelle PIAULARD.

Oui, c'eſt vous qui vous oppoſez le plus à

mes sentimens, & qui gâtez l'esprit de notre jeunesse, en lui inspirant votre goût trivial pour la danse & pour la musique.

M. DESBROUTILLES.

Vous êtes furieusement prévenue contre les pièces d'agrémens.

Mademoiselle PIAULARD.

Ne me parlez point de vos vilains agrémens. Quelque jour, je veux présenter un placet, pour obtenir qu'il nous soit défendu de chanter & de danser.

M. DESBROUTILLES.

Et vous demanderez apparemment, par le même placet, un sauf-conduit pour la compagnie.

Mademoiselle PIAULARD.

AIR : (*Branle de Metz.*)

Au mépris de notre gloire,
Ces petits esprits follets
Ne demandent que couplets,
Que musique. Vraiment, voire!
Ils feroient, ces messieurs-là,
Si l'on vouloit les en croire,
Ils feroient, ces messieurs-là,
Danser & *Phédre* & *Cinna*.

M. DESBROUTILLES.

Et, si l'on s'en rapportoit à vous, on donneroit *Polieucte* tous les jours, même le mardi-gras.

Mademoiselle PIAULARD, *déclamant.*

Brisons-là. Mais enfin daigneriez-vous m'apprendre
Ce que dans ces déserts vous venez entreprendre ?
Parlez.

M. DESBROUTILLES.

Je ne rends point compte de mes desseins.
La troupe ignore encor mes ordres souverains ;
Et quand il sera tems qu'elle en soit informée,
Vous le saurez.

Mademoiselle PIAULARD.

Il fait le général d'armée !
Adieu. Votre projet tantôt doit éclater ;
Je crois que nous verrons la montagne enfanter.

SCÈNE II.

M. DESBROUTILLES, *seul, riant.*

HA, ha, ha, ha, ha. La bonne dame eſt au déſeſpoir, de ne ſavoir pas encore le deſſein qui m'attire dans cette île..... Mais que vois-je? ... Comment diable ! Les acteurs italiens dans cet endroit-ci ! Hé ! d'où ſortent-ils ?

SCÈNE III.

M. DESBROUTILLES, CLICLINIA, SCARAMOUCHE, PANTALON.

CLICLINIA, *ſans appercevoir M. Desbroutilles.*

MES enfans, promenons-nous un peu ſur ce rivage, pour nous dégourdir les jambes après une longue navigation.

M. DESBROUTILLE.

Serviteur à l'illuſtre Cliclinia.

CLICLINIA.

Eh ! voilà notre ami le *Signor* Deſbroutilles ! Qui ſe ſeroit attendu à le trouver ici ?

(*Ils s'embraſſent.*)

M. DESBROUTILLES.

AIR : (*La bonne aventure !*)

Dans cette île votre abord
M'eſt de bonne augure.
Par quel caprice du ſort,
Vous trouvez-vous dans ce port ?
Par quelle aventure,
O gué...
Par quelle aventure !

CLICLINIA.

Par une aventure qui tient du prodige. La voici. Notre troupe alloit en Angleterre chercher des guinées ; les vents nous ont jetés dans la Méditerrannée, où nous avons rencontré un corſaire algérien, qui nous a forcés d'aller rendre viſite au bacha.

M. DESBROUTILLES.

AIR : (*A la façon de Barbari.*)

Par quel ſecours vous êtes-vous
Délivrés d'eſclavage ?

CLICLINIA.

Mon cher, nous ne devons qu'à nous
Un ſi grand avantage.
Le bacha, pour toute rançon,
La faridondaine, la faridondon,
N'a voulu qu'être diverti,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

M. DESBROUTILLES.

C'eſt-à-dire, qu'il a voulu voir une de vos pièces.

SCARAMOUCHE.

Signor ſi. Nous l'avons régalé d'oune capilotade de théâtre, compoſé d'oun acte dans le goût Italien, d'oun autre dans le goût françois, & enfin d'oun petit morceau d'opéra coumique.

M. DESBROUTILLES.

Malepeſte ! Vous lui avez donc donné une pièce comi-tragico-lyrique ? Le bacha, ſans doute, en a été content ?

PANTALON.

Très-content, parfaitement content : on ne peut pas plus content.

M. DESBROUTILLES.

Votre voyage a-t-il été tranquille ? N'avez-vous point rencontré de flotte ennemie ?

CLICLINIA.

Oh ! vraiment, nous avons eu une belle peur, il y a un moment. Nous avons découvert le vaiſſeau de l'opéra comique.

M. DESBROUTILLES.

Le vaiſſeau de l'opéra comique ! Etes-vous bien aſſurés que ce ſoit lui ?

CLICLINIA.

Très-assurés.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux.*)

On voyoit du plus haut du mât,
Un Arlequin sauter en bas,
Accompagné d'une cohorte
De Pierrots & de Mezzetins;
Et pour voltiger de la sorte,
Je ne connois que les forains.

M. DESBROUTILLES.

Sont-ils bien éloignés d'ici?

SCARAMOUCHE.

Ils ne sont pas à oun quart-de-lieue. Ils vont passer à la voue de cette île per se rendre à Marseille.

M. DESBROUTILLES.

Voici mes camarades qui viennent. Nous allons tenir un conseil d'importance.

CLICLINIA.

Nous vous laissons donc avec eux.

M. DESBROUTILLES.

Vous ne serez point de trop, ma chère Cliclinia. Nous aurons peut-être besoin de votre secours dans l'affaire dont il s'agit. Nous méditons un coup de main, qui pourra vous être utile autant qu'à nous, pour le moins.

SCÈNE IV.

M. DESBROUTILLES, CLICLINIA, SCARAMOUCHE, PANTALON, Troupe d'Acteurs françois.

M. DESBROUTILLES, *déclamant ces vers parodiés de Mithridate.*

APPROCHEZ, mes amis. Enfin, l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mon juste dessein vous devez conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous le déclarer.
Depuis qu'aux tabarins les foires sont ouvertes,
Nous voyons le *préau* s'enrichir de nos pertes;
Et là les spectateurs, de couplets altérés,
Gobent les *mirlitons* qui les ont attirés;
Ils y courent en foule entendre des sornettes.
Nous, pendant ce tems-là, nous grossissons nos dettes.
Molière, & les auteurs qui l'ont suivi de près,
De nos tables jadis ont soutenu les frais:
Mais, vous le savez tous, notre noble comique
Présentement n'est plus qu'un beau garde-boutique;
Lorsque nous le jouons, quels sont nos spectateurs?
Trente contemporains de ces fameux auteurs.
Ainsi donc, nous devons, sans tarder davantage,
Pour ramener Paris, donner du batelage.
Si vous me demandez où nous l'irons chercher;
Amis, c'est aux forains que nous devons marcher.

Le comique opéra, pour se rendre à Marseille,
Va passer par ici. Vîte, qu'on appareille.
Attaquons son vaisseau, pillons tous ses effets,
Ses morceaux polissons, ses burlesques ballets.
Voilà quel est mon but. La troupe italienne
Secondera l'effort de la troupe romaine,
A notre bâtiment joindra son brigantin;
Et nous partagerons entre nous le butin.
Il faudra dans la suite en faire un tel usage,
Que le parisien, voyant le batelage
Dans sa ville régner de l'un à l'autre bout,
Doute où sera la foire, & la trouve partout.

Chœur d'ACTEURS, *françois & italiens.*

AIR: (*Vous avez raison, Laplante.*)

Vous avez raison, Laplante;
Nous goûtons ce projet-là,
Larira.
A bien remplir votre attente,
Tout le monde est préparé,
Lariré.
Flon, flon, flon, larirette,
Gai, gai, gai,
Lariré.

SCÈNE V.

Les ACTEURS de la ſcène précédente, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

AIR : (*Aux armes, camarades.*)

AUX armes, camarades!
L'ennemi n'eſt pas loin,
Courons au forain.
Aux armes, camarades!
Ayons tous le ſabre à la main.

M. DESBROUTILLES.

Aux joueurs de parades,
Allons avec fureur;
Par bonnes canonades,
Donnons leur des aubades;
Par vives mouſquetades,
Glaçons-les de terreur.

TOUS, *s'en allant.*

Aux armes, camarades!
L'ennemi n'eſt pas loin,
Courons au forain.
Aux armes, camarades!
Ayons tous le ſabre à la main.

SCÈNE VI.

Mademoiselle PIAULARD, *seule, riant.*

HA, ha, ha, ha, ha.

(*Déclamant.*)

Voilà donc le projet de monsieur Desbroutilles !
Il veut nous enrichir de dépouilles gentilles !
Ah ! qu'il fera beau voir des visages romains,
Divertir le public sous des masques forains !

Grâce au ciel, je ne trempe point dans une entreprise dont l'heureux succès ne peut que nous déshonnorer.

On entend le bruit du canon, & l'on voit paroître le vaisseau de l'opéra-comique.

Mais on se bat. J'entends l'artillerie. Je vois les vaisseaux s'aborder.

On voit deux vaisseaux qui viennent à l'abordage.

SCÈNE VII.

Mademoiſelle PIAULARD, Troupe de comédiens françois & italiens *dans un vaiſſeau*, troupe de forains *dans un autre vaiſſeau.*

Les comédiens françois & italiens, le ſabre levé, ſautant ſur le vaiſſeau des forains, les prennent au collet, & chantent.

CHŒUR *de comédiens françois & italiens.*

AIR : (*Parodie d'Alceſte.*)

MASSACRONS, noyons cette race :
Le forain commence à plier.
Main baſſe !
Main baſſe !
Main baſſe !

Chœur de FORAINS.

Quartier !
Quartier !
Quartier !

PIERROT.

Je ſuis ton priſonnier.
Quartier !

Quartier !
Quartier !

(*Les vaisseaux disparoissent.*)

Mademoiselle PIAULARD, *seule.*

Il me paroît que nos gens ont l'avantage. Retirons nous : ne soyons pas témoins des transports de joie que vont faire éclater ici les indignes vainqueurs.

(*Elle s'en-va.*)

SCÈNE VIII.

Les deux troupes françoise & italienne, *amenant en triomphe* les forains *enchaînés.*

L'orchestre joue pour marche l'air suivant. Les comédiens françois & italiens arrivent en deux files, ayant à leur tête un comédien habillé à la romaine & un Pantalon, qui portent sur une civière les ballots de l'opéra comique.

CHŒUR DE COMÉDIENS.

AIR : (*Triomphez, charmante reine.*)

TRIOMPHONS, pillons la foire,
Triomphons de ses acteurs ;
Pillons aussi tous les auteurs :
A notre gain immolons notre gloire.

M.

M. DESBROUTILLES.

Allons, monsieur Pierrot, vous qui êtes le chef-d'escadre de l'opéra comique, approchez, qu'on vous fouille. Vidons ici vos poches.

PIERROT, *pendant qu'on le fouille.*

Quelle avidité !

AIR : (*Ton himeur est, Cathereine.*)

Faut-il, monsieur Desbroutilles,
Qu'en vrai Cartouche marin,
Vous nous preniez des guenilles ;
Qui font notre gagne-pain !
Ma foi, messieurs les corsaires ;
Il est bien honteux à vous,
Pour rétablir vos affaires,
De piller gens comme nous.

Un COMÉDIEN françois.

Voyons ce qu'il y a dans cette valise.

On ouvre la valise, & l'on en tire un habit d'Arlequin & un de Crispin.

Une COMÉDIENNE françoise.

Je me saisis de cet habit. Je veux paroître en (*) Arlequin sur la scène françoise.

(*) Une comédienne françoise venoit en ce tems-là de jouer un rôle d'Arlequin. Elle y fut fort applaudie.

M. DESBROUTILLES.

Prends, mon enfant, prends. Je te ferai exprès un rôle pour cela.

La COMÉDIENNE françoise.

AIR : (*Du haut en bas.*) Rondeau.

D'un Arlequin,
Oui, je me sens assez hardie,
D'un Arlequin,
Pour endosser le casaquin.

PIERROT.

A coup sûr, vous plairez, ma mie,
Si vous avez l'effronterie,
D'un Arlequin.

CLICLINIA.

Qu'est-ce que c'est que cela ? Voici un habit de Crispin !

M. DESBROUTILLES.

Les forains nous ont volé celui-là.

CLICLINIA.

Je vais m'en emparer.

AIR : (*Que dieu béniſſe la beſogne.*)

Je veux m'habiller en Crispin. (*)

(*) Une actrice italienne avoit joué depuis peu un rôle de Crispin, qui ne lui réussit pas.

PIERROT.

N'exécutez pas ce deſſein :
L'habit de Criſpin ne ſied mie
A des actrices d'Italie.

M. DESBROUTILLES.

Que renferme ce ballot-là ?

(*Il lit l'Etiquette.*)

Opéra comique. Ventrebleu ! voici le tréſor ! Ouvrons. (Il en tire deux ou trois cahiers, & il lit :) *Le Roi de Cocagne*, *les Paniers*, *le Triomphe du tems*, *l'Impromptu de la Folie.* Cela ſera bon pour nous.

CLICLINIA.

Et moi, je retiens ce ballot de *Parodies d'opéra.* Cela appartient de droit aux comédiens italiens.

PIERROT, *déclamant ces deux vers parodiés de Phédre & Hippolite.*

Leur appartient de droit ! Dieux, qui les connoiſſez,
Sont-ce leurs belles voix que vous récompenſez ?

M. DESBROUTILLES.

Ho, ho ! Qu'eſt-ce que ceci ? *L'Obſtable favorable*, pièce d'intrigue, en un acte. Voilà encore pour nous. Voyons celle-ci : *Les Amours déguiſés*, pièce.....

CLICLINIA.

Ah ! c'eſt une parodie ! Donnez-la moi.

PIERROT.

Non, non, ce n'eſt pas une parodie. Le titre vous a trompée.

M. DESBROUTILLES.

Croyez-moi, Signora. Ne nous contentons pas de prendre les pièces de l'opéra comique : il faut tout-à l'heure obliger nos captifs à en repréſenter quelques-unes devant nous, afin que nous puiſſions attraper leur goût; car diable ! la fauſſe vaut mieux que le poiſſon.

PIERROT.

Comment, jarnonbille ! ce n'eſt donc point aſſez de nous voler nos marchandiſes, vous voulez que nous vous apprenions à les débiter ?

M. DESBROUTILLES.

Il le faut. Nous ne vous laiſſerons la vie qu'à ce prix-là.

PIERROT.

Mais nous ne ſommes pas à préſent trop en humeur de.....

CLICLINIA, *lui mettant le pistolet sur la gorge.*

Oh ! parbleu, en humeur ou non, faites ce qu'on vous dit, ou je vous brûle la cervelle.

PIERROT.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince.*)

Je ne fais plus de résistance,
Je cède à votre violence.
Nous allons jouer devant vous,
Seulement pour vous satisfaire ;
Car vous jouerez tout comme nous,
En jouant à votre ordinaire.

M. DESBROUTILLES.

Commencez par *l'Obstacle favorable*, & vous représenterez ensuite *les Amours déguisés*. (*A ses camarades.*) Mes amis, pendant qu'ils vont s'y préparer, réjouissons-nous de leur ruine, & célébrons notre victoire.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

AIR : (*De Monsieur l'Abbé.*)

PREMIER COUPLET.

POURQUOI tant de soins se donner,
Pour procurer son avantage ?
Lorsque l'on permet le pillage,
Pourquoi s'amuser à glaner ?
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

II. COUPLET.

En finance c'est une erreur
Que d'être scrupuleux à prendre :
La fortune suit l'ame tendre ;
Et, pour obtenir sa faveur,
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

III. COUPLET.

Quand, par des soupirs trop constans,
On veut fléchir une cruelle,

On sèche, on languit auprès d'elle:
Pour voir couler de doux instans,
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

IV. COUPLET.

Pourquoi s'amuser à creuser
Quelque idée heureuse & nouvelle,
Lorsque l'on voit la bagatelle,
Quoique rebattue, amuser?
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

V. COUPLET.

Barbons, qui voguez lentement
Sur le golfe de la tendresse,
Vous avez par trop de foiblesse;
Vous ne prendrez rien, sûrement.
D'un vieillard on a peine à faire
Un bon corsaire.

VI. COUPLET.

AU PUBLIC.

Messieurs, notre petit vaisseau
Craint ici de faire naufrage.

Raſſurez-nous contre l'orage ;
Quand il vous plaît, le tems eſt beau.
Quand le public eſt trop ſévère,
C'eſt un corſaire.

Fin du Prologue.

L'OBSTACLE FAVORABLE,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire S. Laurent en 1726, & ensuite sur le théâtre du Palais Royal.

ACTEURS.

M. TROUSSE-GALANT, Médecin de Paris.

VALERE, ſon fils, amant de Spinette.

ARGENTINE, Fille de M. Trouſſe-galant, amante de Dorante.

DORANTE, jeune chirurgien de Paris, déguiſé en eſpagnolette, ſous le nom de JACINTE.

SPINETTE, ſa ſœur, déguiſée en berger, ſous le nom de COLINET.

ARLEQUIN, frater de Dorante, déguiſé en duègne, ſous le nom de la SENORA PICARA.

NANETTE, filleule de M. Trouſſe-galant, amante d'Arlequin.

BLAISE, fermier du château.

Maître MARTIN, maréchal.

LUCAS, GUILLOT, } payſans, valets du bailli.

Troupe de payſans & payſannes danſans.

La ſcène eſt dans un château d'un village des environs de Paris.

L'OBSTACLE FAVORABLE.

Le Théâtre représente la cour d'un vieux château.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPINETTE, *seule, en Berger.*

JE ne puis plus soutenir l'absence de Valere.

AIR : (*L'amour me fait mourir.*)

Pour le voir en cachette,
Lasse de tant souffrir,
Dans ce château, Spinette,
Pour berger vient s'offrir;
L'amour me fait, lonlanla,
L'amour me fait mourir.

SCÈNE II.

SPINETTE, BLAISE.

BLAISE, *à part.*

HO, ho ! à qui en veut ce jeune gaillard ?

SPINETTE, *à part.*

Qui eſt cet homme-ci ?

BLAISE.

AIR : (*Que faites-vous, Marguerite ?*)

Dites-moi, ne vous déplaiſe,
Qui cherchez-vous, jouvenceau ?

SPINETTE.

Je demande monſieur Blaiſe,
Le fermier de ce château.

BLAISE.

C'eſt moi, mon enfant. Eſt-ce qu'ous ne le voyez pas bian ? Il me ſemble que j'avons un certain air relevé, qui doit faire connoître qui je ſommes.

SPINETTE.

Oui vraiment. Vous avez même trop bonne façon, pour n'être que le fermier de cette terre.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Je vous en croyois le seigneur.
De grâce excusez mon erreur.

BLAISE, *se carrant.*

O reguingué, ô lonlanla !

SPINETTE.

Cette mépriſe eſt excuſable.

BLAISE.

Alle eſt, vraiment, très-pardonnable.

(*à part.*)

Voilà un petit garçon qui me paroît connoître ſon monde.

SPINETTE.

Monſieur Blaiſe, on m'a dit que vous aviez beſoin d'un berger.

BLAISE.

Ça eſt vrai. Je chaſſis hier le nôtre, parce que c'étoit un fripon qui ſe mêloit de guiablerie.

AIR : (*Quand Iris prend plaiſir à boire.*)

Il faiſoit mille maleboſſes,
Savoit arrêter les carroſſes,
Il troubloit des filles le ſens.
Et l'autre jour, dans notre cimetière,
Il fit, par ſes enchantemens,
Danſer un mari dans le tems
Quon entarroit (*bis.*) ſa minagère.

SPINETTE.

Cela eſt bien méchant: Pour moi, ſi mes ſervices vont ſont agréables, je ne vous donnerai pas ſujet de m'accuſer de ſorcellerie.

BLAISE.

Morgué! il m'eſt avis qu'ous n'auriais pas beſoin de ça pour faire courir nos filles après vous.

SPINETTE.

AIR : (*On ne peut, quoique l'on faſſe.*)

Oh! ſur moi les plus gentilles
Exercent en vain leurs appas.
N'appréhendez rien pour vos filles,
Je ne les tour,
Loure, loure, loure, loure, loure, loure,
Je ne les tourmenterai pas.

BLAISE.

Effectivement, vous ne m'avez pas l'air d'un garçon bien affamé de femelles.

SPINETTE.

Il eſt vrai. Et je vous aſſure que, ſi tous les garçons étoient faits comme moi, les filles paſſeroient fort mal leur tems.

BLAISE.

Comment eſt-ce qu'on vous appelle?

SPINETTE.

Colinet à votre ſervice.

BLAISE.

Bon. Je crois que je ſerai content de vous, car vous me plaiſez tout-à-fait.

SPINETTE.

C'eſt un effet de mon bonheur.

BLAISE, *à part.*

Que ça eſt bian élevé ! (*haut.*) Acoutez Colinet. Il eſt bon que je vous avartiſſe de ce qui ſe paſſe dans ce châtiau, à celle fin qu'ous ne faſſiais point de bévue, faute de ſavoir le trantran.

AIR : (*Et moi itou.*)

Je vais vous conter l'affaire
Tout de bout en bout.
Vous ſaurez un grand myſtère :
Mais *motus.*

SPINETTE.

Je ſais me taire.

BLAISE.

Et moi itou. *bis.*

Je vous dirai donc d'abord, pour concluſion, que ce châtiau appartiant à un gros ſigneur, qui n'y met jamais le pied. Ce qui eſt cauſe que je me ſis aviſé d'en louer une portion à un médecin nommé monſieur Trouſſe-galant, qui a quitté Paris par chagrin.

SPINETTE.

Par quel chagrin?

BLAISE.

C'eſt que depis queuque tems les médecins & les cirugians de Paris vivont enſemble comme chiens & chats. Les cirugians avont dit aux médecins, qu'ils ne vouliont point tenir d'eux pour ce qui eſt d'à l'égard de la choſe de la cirugie; & qu'ils ne prétendiont pas, quand ils coupiont fiſtures au darrière, que les médecins y fouriſſent le nez.

SPINETTE.

Et que répondent à cela les médecins?

BLAISE.

AIR : (*Y-avance, y-avance.*)

C'eſt à nous de vous ordonner
Comment il faut couper, rogner,
J'avons pas que vous de loquence.

SPINETTE.

Et les Chirurgiens, que répliquent-ils?

BLAISE.

Y-avance, y-avance, y-avance,
Je nous gauſſons de l'ordonnance.

AIR : (*Marotte fait bien la fière.*)

Voyez donc la médecine,
Avec le bonnet qu'alle a!

All'

All' s'imagine
Que la doctrine
Viant au docteur drès qu'il a ça,
Drès qu'il a ça.
Voyez donc la médecine,
Avec le bonnet qu'alle a !

SPINETTE.

La plaisante querelle !

BLAISE.

Enfin finale, ils avont fait je ne sais combian d'écritures les uns à l'encontre des autres. Ça a fait un varbiage du guiable. Monsieur Trousse-galant, comme le plus têtu de sa bande, a dit pis que pendre des Cirugians; mais comme il a vu qu'il ne faisoit que battre l'iau, il s'est dépité contre la ville, & il est venu demeurer à la campagne avec Valere & Argentine, ses enfans, & une fillole nommée Nanette.

SPINETTE.

Et comment vit le docteur en ce pays? Reçoit-il compagnie?

BLAISE.

AIR : (*Des fêtes du cours.*)

Tout chacun l'abandonne
Comme un vilain hibou,
Qui ne veut voir parsonne :
C'est un franc marabou.

Il retiant ſes enfans ici dans la clôture,
Comme des malheureux,
Tous deux;
Mais, s'il en a la clef,
Morgué!
J'en avons la ſarrure.

Serpedié! Je li en baillons bian à garder!

SPINETTE, *à part, émue.*

Que va-t-il m'apprendre! (*haut.*) Contez-moi cela, je vous prie, monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Hé! vrament, c'eſt ce que j'avois à vous dire. Mais, encore une fois, bouche cloſe.

SPINETTE.

Je ne ſuis pas un babillard.

BLAISE.

L'y a huit jours qu'un monſieu de Paris, qui eſt amoureux d'Argentine, m'abordit dans le village: monſieu, me dit-il, en me boutant dans la main une poignée de jaunets, v'lez vous bian me rendre un ſarvice? Putôt deux, li dis-je. Qu'eſt-ce qu'il y a? Je voudrois, ce dit-il, qu'ous me fiſſiais parler ce ſoir à la chambrière d'Argentine. Venaiz vous-en, li dis-je, entre chien & loup, & votre affaire eſt dans le ſac. Il n'y manquit pas. Je l'abouchis avec la ſarvante, qui

li baillit l'aiſance de parler la nuit, dans le jardin, à Argentine.

AIR : (*Voyelles anciennes.*)

Ces biaux amoureux, chaque nuit,
Faiſiont la même manigance;
Et ſe retiriont ſans bruit,
Au chant du coq, par prévoyance:
Mais, palſangué, le médecin
A découvert tout le myſtè, è, è, è, è, è, ère:
Et le bonhomme a, ce matin,
Bouté dehors la chambriè, è, è, è, è, è, ère.

SPINETTE, *à part.*

Mon frère ſeroit-il trahi? (*haut.*) Le galant, ſans doute n'en demeurera pas là.

BLAISE.

Non, pargoi! Et il ſe prépare à jouer au docteur un bon tour aujourd'hui. Il doit venir avec un garçon nommé Arlequin, qui fricaſſe l'amour à la fillole.

SPINETTE.

Avec Arlequin! Le galant ne s'appelle-t-il pas Dorante?

BLAISE.

Oui. Eſt-ce qu'ous le connoiſſez?

SPINETTE.

Je ſuis ravie que vous ayez pris mon frère ſous votre protection.

BLAISE.

Qu'eſt-ce que vous dites-là?

SPINETTE.

Je vous la demande auſſi pour le berger Colinet, dans lequel vous voyez Spinette, ſœur de Dorante.

BLAISE.

Ça n'eſt pas poſſible!

SPINETTE.

J'aime Valère, comme mon frère, Argentine.

BLAISE.

Tatigué! Je ne m'étonne pas ſi je vous trouvois ſi gentil. Ne vous boutez pas en peine.

AIR: (*Belle chanoineſſe.*)

Allez, votre affaire
Par marveille ira;
Car Blaiſe vous ſarvira:
Vous varrez Valère
Tant qu'il vous plaira. *bis.*

SPINETTE.

Mon cher Blaiſe, vous n'obligerez pas une ingrate.

BLAISE.

Mais au bout du compte, je ne ſais pas comment tout ceci finira; car Dorante eſt cirugian, voyez-vous! & vous êtes ſa ſœur.

SPINETTE.

Cela eſt vrai. Voilà le ſeul obſtacle que nous ayons à vaincre.

BLAISE.

Ça ne ſera pas aiſé.... J'ai entendu dire bian des fois au docteur, qu'il aimeroit mieux jeter ſes enfans une piarre au cou dans la riviare, que de vous le bailler en mariage : non pas que vous ne ſoyais, ce dit-il, honnêtes gens, mais parce que vous êtes de la race maudite des cirugians.

AIR : (*Jardinier, ne vois-tu pas ?*)

Leu nom le boute en courroux.

SPINETTE.

Cette haine implacable
Eſt bien fâcheuſe pour nous.

BLAISE.

Bref, il les voudroit tretous
Au guiable, au guiable, au guiable.

Mais ne diſons mot, le v'là qui viant.

SCÈNE III.

SPINETTE, BLAISE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT, *à la cantonnade.*

NON, mon fils, je ne prétends pas que vous sortiez.

(*à Blaise.*)

Maître Blaise, je vais voir comment va la fièvre de monsieur le Bailli. Pendant ce tems-là, je vous prie d'avoir un peu l'œil sur Valère.

BLAISE.

Je n'ai guère le tems de ça. C'est aujourd'hui le lendemain des noces de ma nièce, &.... Mais tenez, v'là un barger qui fera ste commission-là à marveille. Je l'ai arrêté pour garder mes moutons; mais je veux bian vous lè céder, pour garder votre fils.

M. TROUSSE-GALANT.

Tu me fais plaisir. Sa physionomie me revient. (*bas à Blaise.*) C'est un garçon dont vous êtes sûr?

BLAISE.

Comme de moi-même. Colinet eſt fort ſage. Je li baillerois hardiment un troupiau de filles à mener.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela étant, Colinet, je vous charge du ſoin d'accompagner Valère.

SPINETTE.

C'eſt bien de l'honneur pour moi.

(*à part.*)

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire.*)

Il me donne un fort plaiſant rôle.

M. TROUSSE-GALANT.

Jamais vous ne le quitterez ;
Et, pour mieux répondre du drôle,
Dans ſa chambre vous coucherez.

BLAISE, *à part, riant.*

Il eſt bon-là ! En v'là pus que je n'en demandions.

SPINETTE.

Il ſuffira que je couche dans la chambre voiſine ; j'ai l'oreille bonne.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais vous avez l'air bien doux : j'ai peur que vous ne vous faſſiez pas aſſez craindre.

BLAISE.

Ho, que ſi !... Colinet ne paroît pas méchant; mais, morgué, il ſaura bian tenir de court votre fils, & le rendre plus ſouple qu'un gant.

SPINETTE.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

Colinet en fait ſon affaire;
Tant qu'il ſera dans le logis,
Je vous réponds que votre fils
Sera fort ſédentaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Sur ce pied-là, nous ſerons contens l'un de l'autre. Maître Blaiſe, menez, je vous prie, Colinet à mon fils.

(*Spinette ſalue le docteur, & s'en va avec Blaiſe.*)

SCÈNE IV.

M. TROUSSE-GALANT, *seul.*

VOILA qui eſt heureux. Ce garçon-là m'épargnera le ſoin d'avoir mon fils toujours pendu à ma ceinture. Je voudrois bien à préſent que nous puiſſions trouver quelque bonne femme de chambre, pour remplacer la coquine que je viens de chaſſer.

SCÈNE V.

M. TROUSSE-GALANT, ARLEQUIN, en duègne, DORANTE, en eſpagnolette.

ARLEQUIN.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

JE cherche un célèbre docteur
Qui ſait Hippocrate par cœur.
Votre air ſavant me fait connoître
(Dites-moi ſi j'en juge mal)
Que je le vois en vous paroître,
Monſieur, en propre original.

N'êtes-vous pas monsieur Trousse-galant?

M. TROUSSE-GALANT.

Oui, madame. Qui êtes-vous, & qu'y a-t-il pour votre service?

ARLEQUIN.

Je m'appelle *la Senora Picara*. Je suis castillanne d'origine, & veuve d'un peintre françois, qui m'a laissé pour tout bien la fille que vous voyez.

M. TROUSSE-GALANT, *regardant Dorante.*

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette.*)

Elle a, vraiment, de la prestance,
De la grâce, un noble maintien.

DORANTE.

On m'avoit fort bien dit qu'en France,
Les complimens ne coûtoient rien.

ARLEQUIN.

Nous arrivons de Madrid par la voiture publique. Nous avons été obligées de la quitter à deux pas d'ici, parce que ma fille s'est trouvée mal. Nous avons gagné ce village à pied. Nous sommes entrées chez le chirurgien, à qui j'ai dit que Jacinte avoit depuis quelques jours des étourdissemens & de fréquens maux de cœur. Cet animal-là s'est moqué de nous, en nous disant que ce n'étoit qu'un effet du mouvement

du carroſſe. Qu'on eſt malheureux, ai-je dit tout haut, en ſortant de chez lui, de ne pouvoir pas avoir un médecin en campagne ! Un payſan, qui m'a entendue, m'a répondu : ſi fait, ſi fait, madame, j'en avons un ici.

AIR : (*C'eſt à boire qu'il nous faut.*)

Des médecins du royaume
Ce n'eſt pas le plus manchot.
Trouſſe-galant on le nomme.
Oh !
Ai-je dit tout auſſitôt,
Voilà l'homme, l'homme, l'homme,
Voilà l'homme qu'il nous faut.

M. TROUSSE-GALANT, *à Dorante.*

Mademoiſelle, donnez-moi votre bras..... (*Il lui tâte le pouls.*) Hon ! voilà un pouls qui dit les nouvelles de l'école ! Vous avez de grands maux de cœur, n'eſt-ce pas?

DORANTE.

Oui, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Avec des étourdiſſemens ?

DORANTE.

Très-fréquens.

M. TROUSSE-GALANT, *ricanant.*

L'ignorant de Chirurgien !

ARLEQUIN.

AIR : (*Vous m'entendez-bien ?*)

Faites-moi donc vîte ſavoir
Ce que ma fille peut avoir.

M. TROUSSE-GALANT.

C'eſt une maladie....

(*Il ſe met à rire.*)

ARLEQUIN.

Hé bien ?

M. TROUSSE-GALANT.

Qui donne à tous la vie :
Vous m'entendez bien.

ARLEQUIN.

Juſte ciel ! Ma fille eſt groſſe ?

M. TROUSSE-GALANT.

Groſſe de deux mois.

ARLEQUIN, *à Dorante.*

AIR : (*N'y a pas d'mal à ça.*)

Comment donc, Jacinte !
Que me dit-on là !
Vous ſeriez enceinte !

DORANTE.

Maman Picara,
N'y a pas d'mal à ça.

ARLEQUIN.

N'y a pas d'mal à ça, petite effrontée ! Jour de dieu ! Je ne ſais ce qui me tient que je ne...

DORANTE.

Vous n'y penſez pas, ma mère. Vous ſavez qu'il n'y a que ſix ſemaines que j'ai perdu mon cher époux.

Il tire ſon mouchoir, & le porte à ſes yeux, feignant de pleurer.

ARLEQUIN.

Ha ! cela eſt vrai. Elle eſt veuve, la pauvre enfant ! je ne m'en ſouvenois plus ! Oh ! monſieur Trouſſe-galant, je vois bien que vous êtes un habile homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous allez, ſans doute, à Paris ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur. Je vais chercher à m'y placer auprès de quelque femme de qualité.

M. TROUSSE-GALANT.

Eſt-ce que vous n'auriez pas pu trouver condition en Eſpagne ?

ARLEQUIN.

Ah ! monſieur, je n'y en ai trouvé que trop de conditions ! Depuis cinq ans que j'exerce

l'austère profession de duègne, il faut que j'aie fait plus de cent maisons, sans pouvoir rester nulle part.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela ne fait pas votre éloge.

ARLEQUIN.

Tout au contraire, vraiment. Si je n'ai pu demeurer dans aucun endroit, c'est que mon intégrité & ma vigilance n'accommodoient pas les dames qu'on me donnoit à garder.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est une autre chose.

ARLEQUIN.

AIR : (*Morguienne de vous !*)

Mes airs loup garoux
Fâchoient ma maîtresse,
Qui, dans son courroux,
Me disoit sans cesse :
Morguienne de vous !
Quell' femme, quell' femme !
Morguienne de vous !
Quell' femme êtes-vous ?

Qu'arrivoit-il de cela ? La dame, pour se défaire de son argus, faisoit entendre au père ou au mari que j'étois dans les intérêts d'un amant ; on la croyoit plutôt que moi, & on me mettoit à la porte.

M. TROUSSE-GALANT.

Quelle injuſtice !

ARLEQUIN.

Hélas ! monſieur, ma fidélité a toujours fait mon malheur. Mais n'importe, je ne puis me réſoudre....

AIR : (*Quitte la houlette.*)

Je ſuis inſenſible,
Je ſuis incorruptible ;
Je ſuis inſenſible
Aux larmes d'un muguet.
Et ſi le drôle
Croit qu'on m'engeole
Par la piſtole,
Je lui dis net :

(*Il change d'air.*)

Turlututu, rengaîne, rengaîne, rengaîne ;
Turlututu, rengaîne, rengaîne en ton gouſſet.

M. TROUSSE-GALANT, *à part.*

Oh ! ſi toutes les femmes de chambre étoient comme cela !

DORANTE.

Ma mère eſt un dragon ſur le chapitre de l'honneur.

ARLEQUIN.

Ha, ha ! Un jour un galant eut l'inſolence de me mettre dans la main une groſſe tabatière d'or,

pour l'introduire dans l'appartement de ma maîtresse ; je la lui jetai si rudement à la tête, qu'il fallut le trépaner.

M. TROUSSE-GALANT.

Il le méritoit. (*à part.*) C'est un trésor que cette femme-là. Voilà ce qu'il me faudroit.

DORANTE.

Hé bien ! au lieu d'être récompensée d'une si bonne action, elle fut chassée comme une brutale.

M. TROUSSE-GALANT.

Madame, si vous étiez d'humeur à vous borner à la bourgeoisie, & que vous vouluſſiez tenir compagnie à Argentine ma fille, je n'épargnerois rien pour rendre votre sort agréable.

ARLEQUIN.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur, mais je suis comme engagée par lettres à une certaine comtesse, qui demeure rue de la Huchette, &.....

M. TROUSSE-GALANT.

Mais cet engagement est-il si fort qu'il ne puisse se rompre ?

DORANTE.

Non, monsieur. Il n'y a point d'engagement que ma mère ne rompît volontiers pour vous.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai : mais que deviendrez-vous, ma fille ?

M. TROUSSE-GALANT.

C'eſt ce qui ne doit pas vous embarraſſer. Je la mettrai auprès de Nanette, ma filleule.

ARLEQUIN.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde.*)

Monſieur, rien n'eſt plus obligeant :
Ah ! que vous êtes engageant !
Hé bien, je veux avec ma fille,
Puiſque nous ſommes votre fait,
Dès ce jour planter le piquet
Dans votre honorable famille.

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, DORANTE, ARLEQUIN, GUILLOT.

GUILLOT.

HÉ ! venez donc vîte. Monſieu le bailli empire à vue d'œil, depis la chienne de drogue qu'ous li avez fait prendre.

M. TROUSSE-GALANT.

Je m'en vais. (*à Dorante & à Arlequin.*) Meſdames, je vous rejoindrai bientôt.

SCÈNE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *riant.*

HA, ha, ha. Le drôle de corps ! Hé bien ! Monsieur Dorante, que dites-vous de notre docteur ?

DORANTE.

Je suis charmé de sa pénétration.

ARLEQUIN.

Et n'êtes vous pas satisfait de l'adresse de votre frater ?

DORANTE.

Très-satisfait. Mais ne perdons point de tems, allons trouver nos maîtresses. Je vais chercher Argentine.

ARLEQUIN.

Et moi, Nanette, la filleule du médecin.

(*Dorante entre dans le château.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

AIR : (*Il étoit trois filles.*)

JE crois que Nanette
Tout ſon ſou rira,
Lorſque la folette
Son amant verra
Dans une duègne, duègne,
Comme la Picara.

Mais que diable eſt-ce que j'apperçois?..... Je ne me trompe point : c'eſt Nanette elle même que je vois avec un berger.... Malepeſte ! elle s'entretient, ce me ſemble, bien familièrement avec lui.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NANETTE, SPINETTE, *dans le fond du théâtre, ſans appercevoir Arlequin.*

NANETTE.

Vous allez bien ſurprendre Dorante votre frère.

SPINETTE.

Je croyois le trouver ici.

NANETTE

Il ſera entré, ſans-doute, par cette porte.

SPINETTE.

Je vais le ſuivre. Je vous ſuis obligée, ma chère Nanette, de vous intéreſſer pour moi comme vous faites.

(*Elles s'embraſſent.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Elle l'embraſſe ! *Hoime !*

(*Spinette ſe retire.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, NANETTE.

NANETTE, *abordant Arlequin.*

AIR : (*Allons, gai.*)

Bon jour, duègne, ma mie,
Ta ruse a réussi !
Ah ! que je suis ravie
De te revoir ici !
Allons gai....

Mais quelle froideur ! Tu me fais, vraiment, une belle réception !

ARLEQUIN.

AIR : (*D'Amadis.*)

Ah ! tu me trahis, malheureuse !
Ah ! tu peux trahir tes sermens !

NANETTE.

Que veux-tu donc dire ? Que t'ai-je fait ?

ARLEQUIN.

Euh ! Perfide ! Peux-tu me demander cela, après ce qui vient de se passer ?

NANETTE, *à part.*

Ha ! je vois ce qui le tient !

ARLEQUIN.

Vous embraſſez à ma barbe un jeune berger !

AIR : (*Non, vous ne m'aimez plus, Nanette.*)

Non, vous ne m'aimez plus, Nanette ;
Non, non, non, vous ne m'aimez plus.
Vous aimez ce porte-houlette ;
Vous le baiſez en godinette :
Vous me donnez des ſubſtituts.
Non, vous ne m'aimez plus, Nanette ;
Non, non, non, vous me m'aimez plus.

NANETTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Elle en rit encore, la double effrontée !

NANETTE, *à part.*

Divertiſſons-nous un peu de ſa jalouſie.

(*Haut.*)

Tiens, Arlequin, tu aimes la franchiſe, je vais te dire la vérité.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire, je vais te mentir.

NANETTE.

Non, je t'aſſure.

AIR : (*Voyelles modernes.*)

Ce berger agréable
M'a paru fort genti, i, i, i ;

Il m'a dit : mon aimable,
Que je ſois votre ami, i, i, i.
Comment, avec un cœur tendre,
D'un berger ſi joli,
Biribi,
Se défendre ?

ARLEQUIN.

Vous me tenez parole, vous êtes fort ſincère.

NANETTE.

L'autre jour, il me chantoit tendrement :

AIR : (*Lorſque je vois Colinette.*)

Lorſque j'apperçois Nanette,
Je ſuis plus gai qu'un pinçon ;
Je prépare ma muſette
A rendre le plus doux ſon.
Quand je ſuis avec la belle,
A badiner ſous l'ormeau,
Les amours qui ſont près d'elle,
Prennent ſoin de mon troupeau.

ARLEQUIN.

Tu veux donc m'aſſaſſiner, tigreſſe ! & faire perdre à l'amphithéâtre de ſaint Côme un de ſes plus aſſidus auditeurs.

NANETTE.

AIR : (*J'avois, Liſette, un billet doux.*)

Je ſuis fâchée,
De t'affliger ;

Je suis touchée
De ce berger.

ARLEQUIN.

Volage, hélas ! tu vas donc me quitter ?
Et la houlette
Dans ton cœur a su l'emporter
Sur la lancette ! *bis.*

NANETTE.

AIR : (*Adieu donc, ma Nanon.*)

Mon cher, il faut t'en prendre
Au malin Cupidon.
Adieu. Je dois me rendre
Au bois, où va m'attendre
Colinet, mon mignon.

ARLEQUIN, *tristement.*

Adieu donc, ma Nanon.

Elle fait quelques pas, comme pour s'en aller. Arlequin la regarde partir, en poussant des soupirs, & en se désolant.

Ah ! cœur de rocher ! Que je suis malheureux ! *Gniaouf !*

NANETTE, *riant à gorge déployée.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

AIR : (*De Roland.*)

O Nanette ! Ingrate ! Inhumaine !
Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes hoquets ?

(*Nanette continue de rire.*

O Nanette ! Ingrate ! Inhumaine !
Quel plaisir trouvez-vous dans ma peine !

NANETTE.

AIR : (*Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire.*)

Cher Arlequin, ta douleur me fait rire.
Mais il est tems de finir ton martyre.
Apprends que ce beau berger-là
Pour Valere soupire.
Entends-tu cela ?

ARLEQUIN.

Est-ce que ce seroit Spinette déguisée ?

NANETTE.

Tu l'as deviné.

AIR : (*Je l'aime, je l'aime.*)

Ainsi, bannis donc ton effroi. *bis.*
Je riois, mais de bonne foi,
Je t'aime,
Je t'aime.

ARLEQUIN.

Nanette, attrapez-moi
Toujours de même.

(*En cet endroit, on entend les violons.*)

Ho, ho ! j'entends des violons ! Qu'est-ce que cela signifie !

NANETTE.

Ce ſont les gens de la noce d'une nièce que maître Blaiſe maria hier, qui viennent ſe réjouir ici.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, NANETTE, VALERE, SPINETTE, DORANTE, ARGENTINE, BLAISE.

BLAISE.

ALLONS, mes enfans, venez voir danſer les garçons & les filles de la noce, tandis que monſieu Trouſſe-galant n'y eſt pas.

ARGENTINE.

Cela me fera bien plaiſir. Il y a longtems que la joie eſt interdite dans ce château.

DORANTE.

Il ne tiendra pas à moi, belle Argentine, qu'elle n'y règne déſormais. J'y contribuerai autant qu'il me ſera poſſible.

VALERE.

De ſon côté, Valère n'épargnera rien pour reconnoître les bontés de ſon aimable Colinet.

SPINETTE.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval.*)

Puiſſe l'amour lever l'obſtacle
Qui s'oppoſe à nos tendres vœux !

VALÈRE.

Eh ! ne doit-il pas ce miracle
Aux cœurs qui brûlent de ſes feux ?

ARGENTINE.

AIR : (*Et vogue la galère.*)

Amis, un ſort proſpère
Ne ſauroit nous manquer.

DORANTE.

Ici le ſoin de plaire
Doit ſeul nous intriguer.

TOUS.

Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

BLAISE.

C'eſt bian dit. Faut prendre le tems comme il viant. Au bout le bout.

Les violons ſe font entendre pour la ſeconde fois, & les gens de la noce viennent danſer.

Mais voici nos gens. Divartiſſez-vous, danſez, ſautez comme des cabris. Pendant ce tems-là, je vais guetter le dâron.

Après la danse, Blaise revient fort empressé, & dit:

Allons, allons, détalez tretous. Monsieur le docteur reviant.

SCÈNE XII.

BLAISE, M. TROUSSE-GALANT.

BLAISE.

HÉ bian! Monsieu le médecin, qu'est-ce que c'est? Comment va notre Bailli?

M. TROUSSE-GALANT.

Beaucoup mieux, beaucoup mieux.

BLAISE.

Tenez, v'là un homme qui a affaire à vous. Je vous laisse avec li.

SCÈNE XIII.

M. TROUSSE-GALANT, Maître MARTIN, Maréchal.

Maître MARTIN.

VOTRE valet, monsieu Trousse-galant.

M. TROUSSE-GALANT.

Que me voulez-vous, mon ami?

Maître MARTIN.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie.*)

Monsieu, je sis de ce village,
Pour vous sarvir, le marichal;
Et comme tel, j'ai l'avantage
D'avoir traité votre cheval.

M. TROUSSE-GALANT.

Ha! c'est vous, maître Martin!

Maître MARTIN.

Je viens vous demander si vz'êtes content de la magnière dont je l'avons médicamenté.

M. TROUSSE-GALANT.

Très-content. Combien vous faut-il pour vos peines?

Maître MARTIN.

Votre amiquié, monsieu le médecin, & pas davantage.

M. TROUSSE-GALANT.

AIR : (*Pour passer doucement la vie.*)

Toute peine requiert salaire.

Maître MARTIN.

Hé ! fi donc, monsieu le docteur !
On ne prend rian de son confrère.
Je fis bian votre sarviteur.

Les loups ne s'entre-mangeont pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Qu'est-ce-à-dire, son confrère ?

Maître MARTIN.

Hé ! oui pargoi. S'il arrivoit, par exemple, que je tombisse malade, & que j'eussions besoin du vôtre, vous nous en bailleriaiz au même prix. Un barbier rase l'autre.

M. TROUSSE-GALANT.

Doucement, monsieur Martin ! Point de comparaison, s'il vous plaît : *Omnis comparatio claudicat.*

Maître MARTIN.

N'y a que faire pour ça de me cracher du latin. Ne faites point tant le fiar. Je guaris, mor-

gué, mieux mes malades avec mon françois qu'ous ne guariſſez les vôtres avec votre latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Mon enfant, vous oubliez que vous n'êtes qu'un maréchal.

Maître MARTIN.

Nanin, nanin, je ne l'oublions pas; c'eſt putôt vous qui oubliez qu'ous n'êtes qu'un docteur. Sa'vou-bian qu'un marichal, pis que marichal y a, doit avoir pus d'eſprit qu'un médecin?

M. TROUSSE-GALANT, *ricanant.*

Hen, hen, hen, hen.

Maître MARTIN.

N'y a point à rire.

AIR : (*Laire la, laire lanlaire.*)

En deux mots je vais prouver ça.

M. TROUSSE-GALANT.

Pour votre honneur reſtez-en là;
Vous n'y feriez que de l'eau claire.

Maître MARTIN.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

Quand j'entreprenons un cheval malade, la pauvre bête ne peut pas parler, pour nous dire où c'eſt qu'alle a mal; je le devinons pour-

tant, & je la guariſſons. Vous autres, quoique les parſonnes vous diſent ce qu'all'avont, c'eſt grand haſard ſi vous les réchappez.

M. TROUSSE-GALANT.

AIR : (*Attendez à demain au ſoir.*)

Eh ! maître Martin, taiſez-vous !
Je n'aime point les foux. *bis.*

Maître MARTIN.

Pargoi ! vous n'êtes pas au bout !
Je veux dégoiſer tout. *bis.*

Dit-on dans le monde : ce marichal a tué la cavale de monſieu un tel ? Sti-ci a eſtropié un des chevaux de madame une telle ? Non, mais tatigué ! quant à l'égard des médecins, ...

M. TROUSSE-GALANT, *l'interrompant.*

Vos diſcours font pitié, mon ami. On voit bien que vous ne fréquentez que des chevaux & des ânes.

Maître MARTIN.

Hé ! ces animaux-là ſont bian heureux qu'ous ne les fréquentiaiz pas, vous : je varrions bientôt la cavalerie à pied.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! c'en eſt trop ! Voilà un drôle auſſi inſolent qu'un chirurgien.

Maître

Maître MARTIN.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince.*)

Inſolent ! Inſolent vous-même.

M. TROUSSE-GALANT.

O ciel ! ſon audace eſt extrême !
Impudent, je t'étrillerai.

(*Il lève ſa canne ſur lui.*)

Maître MARTIN.

Ne faites point tant de bravades ;
Car, jarni ! je vous envarrai
Où vous envoyez vos malades.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! je n'y puis plus tenir ! Tiens, maroufle !

(*Il le frappe.*)

Maître MARTIN.

Ha, ha ! vous faites donc le méchant ! Faut tout-à-l'heure que je vous boute le moraillon.

Il tire un moraillon de ſon tablier, & le met ſous le nez de monſieur Trouſſe-galant.

M. TROUSSE-GALANT, *criant.*

Au ſecours ! On m'aſſaſſine ! A moi, Blaiſe, à moi !

(*Maître Martin ſe ſauve.*)

SCÈNE XIV.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE.

M. TROUSSE-GALANT.

AH ! je n'en puis plus.

BLAISE.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

M. TROUSSE-GALANT.

Voyez, maître Blaiſe, voyez l'état où ce fripon de maréchal vient de me mettre.

BLAISE.

Que li a'vous donc fait ?

M. TROUSSE-GALANT.

Je lui ai donné un coup de canne pour ſes inſolences.

BLAISE.

Vous êtes bien heureux d'en être quitte pour ça.

On entend un grand bruit de voix confuſes dans la couliſſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Quel bruit frappe nos oreilles ?

BLAISE, *sortant pour un moment.*

Je vas voir ce que c'eſt.

GUILLOT, *qu'on ne voit point.*

Ventre ! Tête ! Mort !

LUCAS, *qu'on ne voit point.*

Où eſt-il cet aſſaſſineux ?

M. TROUSSE-GALANT, *tremblant.*

C'eſt à moi qu'on en veut.

GUILLOT, *toujours ſans paroître.*

Faut le chercher partout.

M. TROUSSE-GALANT.

Miſéricorde !

BLAISE, *rentrant.*

Ah ! Monſieur Trouſſe-galant !....

M TROUSSE-GALANT, *inquiet.*

Hé bien ?

BLAISE.

Monſieu le bailli viant de trépaſſer, & voici ſes valets avec des fourches & des bâtons.

AIR : (*Tique, tique, taque, & lon lan la.*)

Fuyez, eſquivez leux coups ; *bis.*
Autrement, c'eſt fait de vous. *bis.*
Ils venont, criant : main baſſe !
Tique, tique, taque, & lon lanla,
Pour vous bailler la ramaſſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis perdu, les voilà.

SCÈNE XV.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE, GUILLOT, LUCAS, *entrant armés, l'un d'une fourche, & l'autre d'un bâton.*

LUCAS.

AIR : (*Les trembleurs.*)

AH ! je vois le double traître,
Qui nous ôte notre maître.

GUILLOT.

Frappons, faisons li connoître
Que Paris & nous sont deux.

M. TROUSSE-GALANT, *se cachant derrière Blaise.*

Comment me tirer d'affaire ?

BLAISE, *arrêtant le coup de Guillot.*

Guillot, que voulez-vous faire ?
Quoi ! va-t-on de la magnière
Assommer les gens cheux eux ?

LUCAS.

Pourquoi non ? Il eſt bian venu tuer le bailli cheux li.

GUILLOT.

Ça n'eſt-il pas juſte ?

BLAISE.

Ça ſeroit juſte, ſi vous v'lez, mais ça ne ſe fait pas.

LUCAS.

Point tant de varbiage, maître Blaiſe, laiſſez-nous faire.

BLAISE.

Eſt-ce qu'ous ne ſavez pas que les médecins avont partout leur *franc-tuer ?*

M. Trouſſe-galant veut ſe ſauver, les deux payſans le pourſuivent.

GUILLOT.

Attrape ! attrape !

Lucas le joint, & lui donne un coup de bâton ſur la tête, qui le renverſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! je ſuis mort ! A l'aide, à l'aide.

LUCAS, *à Guillot.*

Je l'avons payé, retirons-nous.

SCÈNE XVI.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE.

M. TROUSSE-GALANT, *se tenant la tête.*

AH ! ah !

BLAISE, *le relevant.*

Vous avont-ils frappé, monsieu?

M. TROUSSE-GALANT.

Eh ! oui, & bien rudement.

BLAISE.

Les miſérables !

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE, VALERE, ARGENTINE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN, NANETTE.

ARLEQUIN.

QU'Y a-t-il donc là?

ARGENTINE.

Qu'avez-vous, mon père?

M. TROUSSE-GALANT.

C'eſt fait de moi !

SPINETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

NANETTE.

Mon parrain, que vous a-t-on fait ?

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! ah ! ah !

DORANTE.

Tirez-nous de peine !

BLAISE.

Voici l'affaire en deux ſullabes. Le bailli eſt mort d'une drogue que li a fait prendre monſieu Trouſſe-galant ; & les valets du défunt, qui avont voulu rendre ſtici reſponſable de ça, venont de le maltraiter.

VALERE.

Il faut aller après ces fripons-là.

BLAISE.

Bon ! Ils ſont bien loin, s'ils courent encore.

DORANTE, *au docteur.*

Où êtes vous bleſſé, monſieur ?

M. TROUSSE-GALANT.

A la tête.

ARLEQUIN.

Tant pis, ma foi. Il n'y a point de petite bleſſure à cet endroit-là.

DORANTE.

Voulez-vous bien permettre que nous voyons ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Les duègnes comme nous s'y connoiſſent.

(*Dorante & Arlequin obſervent la plaie.*)

DORANTE, *bas à Valère & à Argentine alarmés.*

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien. (*Haut.*) Comment donc? Mais voilà une plaie conſidérable!

ARLEQUIN.

Quel abreuvoir à mouches!

DORANTE.

AIR : (*Mon père, je viens devant vous.*)

Ma foi, ceci n'eſt pas un jeu.

M. TROUSSE-GALANT.

Ce coup auroit-il de la ſuite?

ARLEQUIN.

Vous avez la tête, morbleu!
Plus molle qu'une pomme cuite.

BLAISE.

Ah! monſieur, puiſſent ces coquins
Tomber un jour entre vos mains!

DORANTE.

Le mal presse.

VALERE.

Il nous faudroit tout-à-l'heure un chirurgien.

M. TROUSSE-GALANT.

Un chirurgien ! Ah ! Bourreau, que dis-tu?

BLAISE.

Hé, là, là ! ne vous fâchez point tant. Quand vous en envarriez charcher, ils ne viandriont pas.

AIR : (*La ceinture.*)

Sont-ils pas enragés tretous,
De voir que, dans vos écritures,
Vous les boutez trop au-dessous
De vos doctorales figures.

M. TROUSSE-GALANT.

Que je suis malheureux !

BLAISE.

Vous êtes la bête noire de la cirugie. Vous ne trouveriaiz tant-seulement pas un frater qui voulît, pour or ni pour argent, vous couper un poil de la barbe.

DORANTE.

Vous sentez, dans ce moment, le besoin que vous avez des chirurgiens.

M. TROUSSE-GALANT.

Que trop. J'enrage !

DORANTE.

Vous croyez qu'ils vous haïssent tous ; il y en a pourtant un, qui, malgré tout ce qui s'est passé, est plein d'amitié pour vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé ! quel est donc celui-là.

DORANTE.

Dorante. Et c'est lui qui vous parle.

ARLEQUIN.

Et vous voyez Arlequin, son frater, dans *la Sénora Picara.*

M. TROUSSE-GALANT.

Quoi ! deux garçons déguisés en filles dans ma maison !

ARLEQUIN.

Et, qui plus est, une fille déguisée en garçon. Spinette est le berger Colinet.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! les fripons ! Ne croyez pas que je sois la dupe d'une fourberie, qui....

ARLEQUIN.

Point de bruit, monsieur le docteur. Songez à l'état où vous êtes. Voulez-vous vivre, ou mourir ?

DORANTE.

Vous connoiſſez nos vues. Si vous voulez les favoriſer, je vous ſauve d'une mort inévitable.

M. TROUSSE-GALANT.

Cruelle néceſſité ! Mais non, je ne puis m'y réſoudre.

VALERE.

Ah ! mon père, faites ſur vous un effort généreux. Triomphez d'un injuſte reſſentiment.

ARGENTINE.

Mon cher père, conſervez vos jours.

NANETTE.

Que nous ne ſoyons pas cauſe de votre mort, mon parrain.

BLAISE, *à monſieur Trouſſe-galant.*

Ne laiſſez pas aller le ſeul cirugian qui veut bian vous ſecourir.

M. TROUSSE-GALANT, *à Dorante.*

Hé bien ! je conſentirai à tout ; guériſſez-moi.

ARLEQUIN.

Oh ! nous ne ſommes pas ſi ſots ! Il faut que tous nos contrats de mariage ſoient ſignés, avant que nous mettions le premier appareil.

M. TROUSSE-GALANT, *déclamant.*

Ciel ! aux chirurgiens je vais devoir la vie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

FIN.

LES AMOURS DÉGUISÉS,

PIÈCE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire S. Laurent en 1726, & ensuite sur le Théâtre du Palais Royal.

ACTEURS.

MIRTIS, Nymphe de la ſuite d'Hébé.
Deux petits AMOURS.
ARLEQUIN, aide-de-camp de Mercure, & ancien valet de Léandre.
COLETTE, amante & couſine de Léandre.
UN TABELLION, oncle de Colette.
LÉANDRE, lieutenant d'infanterie.
Madame DOUCET, riche veuve.
UN SUISSE, ivre.
Mademoiſelle RAFFINOT, précieuſe.
FARINETTE, boulangère, Pierrot.
M. PIED-DE-MOUCHE, procureur.
Troupe d'AMOURS & de PLAISIRS.
Troupe d'AMANS de toutes les nations.

La ſcène eſt dans l'île de Cythère.

LES AMOURS DÉGUISÉS.

Le Théâtre représente l'île de Cythère.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRTIS, *seule.*

AIR : (*Ho, ho ! ha, ha !*)

QUE de peuples divers,
Dans ces heureux climats !
Les champs en sont couverts.
Que j'entends de fracas !
Ho, ho ! Ha, ha !
Hé, comment donc ! pourquoi cela ?

J'apperçois un petit Amour qui va m'en éclaircir.

SCÈNE II.

MIRTIS, UN AMOUR.

MIRTIS, *appelant.*

ST, st! Venez ici, petit garçon. Apprenez-moi quelle cérémonie rassemble à Cythère cent peuples différens.

L'AMOUR.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette.*)

Eh ! qui donc êtes-vous, ma chère ?
Vous, qui dans ce charmant séjour,
D'une façon si familière,
Osez aborder un Amour ?

MIRTIS.

AIR : (*Banissons d'ici l'humeur noire.*)

Nymphe d'Hébé, sa cour aisée
M'offre les momens les plus doux ;
Et je dois être apprivoisée
Avec des oiseaux comme vous.

L'AMOUR.

Vous avez raison. Puisque vous êtes de la suite d'Hébé, nous ne devons pas vous effaroucher, & vous méritez la conversation d'un Amour. Sachez donc, gentille nymphe, que Vénus

Vénus a ordonné une revue générale de tous les amans. Vous voyez là-bas les vaisseaux sur lesquels nous les avons amenés ici.

MIRTIS.

AIR : (*Du cap de Bonne-Espérance.*)

Vous aurez de la cohue.

L'AMOUR.

C'est de quoi je suis charmé.

MIRTIS.

Pour cette grande revue,
Quel commissaire est nommé ?

L'AMOUR.

Vénus a choisi Mercure.

MIRTIS.

C'est bien choisir, je vous jure ;
Le patron des confidens,
Doit se connoître en amans.

Mais comment peut-il examiner toutes les troupes qui sont sous les étendards de Cupidon ?

L'AMOUR.

Oh ! il est soulagé par des aides de camp qu'il a distribués dans tous les postes & dans les quartiers de cette île. Ho çà, jeune nymphe, de quel régiment êtes-vous ?

MIRTIS.

Je n'ai point encore pris parti.

L'AMOUR.

Tant mieux.

AIR : (*Marche françoise.*)

Entrez, ma mignonne,
Dans mon régiment.
Aux belles je donne
Bon engagement.
Vous êtes de taille
A vous enrôler,
Et d'une bataille
A vous démêler.

SCÈNE III.

MIRTIS, Premier AMOUR, Second AMOUR.

Second AMOUR, *au premier.*

AIR : (*Amis, sans regretter Paris.*)

JE m'oppose à l'engagement
Que vous prétendez faire :
La nymphe avec moi, sûrement,
Fera mieux son affaire.

Premier AMOUR, *au second.*

AIR : (*Vaudeville des tours du carnaval.*)

Dans notre régiment ;
Patapan,

On fait mieux l'exercice.

Second AMOUR, *au premier.*

Vous n'êtes, mon ami,
Biribi,
Qu'un amant de milice.

Premier AMOUR, *au second.*

AIR : (*Quel plaisir de voir Claudine.*)

Rendez-nous plus de justice,
Et modérez vos transports :
En fait d'amour, la milice
L'emporte sur les vieux corps.

MIRTIS.

Vous avez beau vous vanter tous deux, vous n'avez pas l'air l'un & l'autre d'avoir fait seulement votre première campagne.

AIR : (*J'offre ici mon savoir faire.*)

Dans un cœur, pour faire brèche,
Vous n'êtes que des apprentis :
Je vous crois encor trop petits,
Pour bien décocher une flèche.
Je vous crois, &c.

Premier AMOUR.

C'est ce qui vous trompe. Tel que vous me voyez, on ne me marche pas sur le pied impunément.

MIRTIS.

Diantre !

Second AMOUR.

Il ne faut pas non plus m'échauffer les oreilles.

MIRTIS.

Ho, ho !

Premier AMOUR.

AIR : (*Petit boudrillon.*)

Auſſitôt je dégaîne.

MIRTIS.

Ah ! quel petit dragon,
Boudrillon.

Second AMOUR.

La réſiſtance eſt vaine
Contre mon aiguillon.

MIRTIS.

Boudrillon,
Petit boudrillon,
Boudrillon dondaine,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondon.

Premier AMOUR.

Tous mes exploits ſont des prodiges. J'ai dépouillé, par exemple, cent ſénateurs de leurs robes.

AIR : (*Qu'on apporte bouteille.*)

Morbleu ! je les oblige
A quitter, tous les jours,
Leurs longs rabats.

Second AMOUR.

Le beau prodige !
Moi, j'en fais quitter de plus courts.

Premier AMOUR.

Il y a bien là de quoi vous applaudir ! Ces rabats courts le plus souvent ne tiennent à rien. Mais laissons-là toutes ces prouesses communes, qui doivent mettre pavillon bas devant celles que j'ai faites ces jours passés.

Second AMOUR.

Voyons donc ce que c'est.

Premier AMOUR.

AIR : (*Je ne suis né ni roi ni prince.*)

J'ai rendu sensible & constante,
Une divinité charmante.

MIRTIS.

Pour ceci ce n'est pas un jeu.

Premier AMOUR.

Un riche loueur de carrosses,
En secret la vient, depuis peu,
D'épouser en quinzièmes noces.

SCÈNE IV.

MIRTIS, les deux AMOURS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans les voir.*

O la belle revue ! la belle revue ! Ceux qui disent que l'Amour n'a point d'armée, n'ont pas feuilleté les galantes pages d'Ovide Nason. Ce Précepteur d'amour, plus habile que celui de la rue (*) Françoise, dit en termes exprès :

Militat omnis amans, & habet sua castra Cupido.

(*Appercevant les deux Amours.*)

Mais que vois-je ?.... Que faites-vous donc ici, messieurs les Amours ?

Premier AMOUR.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

ARLEQUIN.

Comment, ventrebleu ! vous n'avez pas de

(*) On jouoit alors à la comédie italienne une pièce intitulée : *Le Précepteur d'amour.*

compte à me rendre ! Devez-vous ignorer que je suis un des aides de camp de Mercure? retirez-vous, sans répliquer ; autrement, je ferai voir aujourd'hui dans le camp deux Amours sur le cheval de bois.

(*Les deux Amours s'enfuient.*)

MIRTIS.

Comme vous les régalez !

ARLEQUIN.

Et vous, la belle, si vous me raisonnez, je vais vous mettre au corps de garde.

MIRTIS, *à part, se sauvant.*

Mercure a pris là un aide de camp bien brutal.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

ON m'a dit que Léandre mon ancien maître étoit ici. Je lui ferai peut-être utile. Je le souhaite de tout mon cœur; car je lui ai des obligations qu'il ignore. Je me suis souvent servi de son linge, & quelquefois de son argent. Allons

le chercher, pour m'acquitter. Je suis un homme rare, moi; j'aime à payer mes dettes.

AIR : (*Quand le péril est agréable.*)

Je veux lui témoigner mon zèle ....
Mais quelqu'un porte ici ses pas.
Partons, ne nous amusons pas,
Quand l'honneur nous appelle.

SCÈNE VI.

COLETTE, UN TABELLION, son oncle.

COLETTE.

JE vous suis bien obligée, mon oncle, de ne m'avoir pas abandonnée dans le voyage que les Amours me forcent de faire ici, sans que je sache pourquoi.

LE TABELLION.

Foi de tabellion, je n'en sais rien non plus.

COLETTE.

AIR : (*Non, non, je ne me connois guère.*)

Non, non, je ne le connois guère,
Cet enfant qui règne à Cythère.

LE TABELLION.

Ce petit dieu n'eſt qu'un vaurien.
Oh ! pour moi, je le connois bien.
Il m'a joué de bons tours.

COLETTE.

Cela eſt vrai. Tenez, par exemple, il n'a jamais voulu vous donner le cœur de ma tante.

LE TABELLION.

Tu as raiſon, Colette. Ta tante, avant notre mariage, a bien fait la rétive.

COLETTE.

AIR : (*Je ſuis la fleur des garçons du village.*)

Elle fuyoit votre ardeur mépriſée,
Sans la payer d'aucun retour.

LE TABELLION.

Oui, mais je l'ai bravement épouſée,
En dépit d'elle & de l'Amour.

COLETTE.

Le receveur de la dame de notre village a eu bien mal au cœur de ce mariage-là.

LE TABELLION.

Oui, parbleu. Il m'en a voulu pendant quelques jours; mais heureuſement, le tems l'a guéri. Il s'eſt fait une raiſon. Il m'accable d'amitiés, & ne ſauroit paſſer un jour ſans venir chez moi.

COLETTE.

C'eſt un bon enfant, il ne garde point ſa rancune.

LE TABELLION.

Mais dis-moi un peu, ma nièce. Puiſque les Amours t'ont forcée de venir à leur revue, il faut bien qu'ils aient quelque hypotheque ſur ta perſonne.

COLETTE.

Aucune. Je ſuis trop prévenue contre eux.

AIR : (*Je me ris, je me ris, je me ris d'eux.*)
Ou : (*Mariez, mariez, mariez-moi.*)

Souvent je vois des amans,
Qui ſe parlent de tendreſſe ;
Ils ont peu d'heureux momens,
Ils ſe querellent ſans ceſſe.
Je me ris, je me ris, je me ris d'eux :
L'amour eſt une foibleſſe ;
Je me ris, je me ris, je me ris d'eux :
L'amitié orne mes vœux.

LE TABELLION.

C'eſt fort bien fait à toi. L'amitié vaut mieux que l'amour. C'eſt, ſans doute, pour Liſette que tu gardes ta bonne amitié.

COLETTE.

Oui, j'aime bien Liſette ; mais il me ſemble que j'aime encore davantage mon couſin Léandre.

LE TABELLION, *branlant la tête.*

Hon, hon !

COLETTE.

Oh ! ne croyez pas pour cela que j'aie de l'amour pour lui.

LE TABELLION.

Mais pourquoi as-tu plus d'amitié pour lui que pour elle ?

COLETTE.

Je n'en sais rien.

LE TABELLION.

Je le devine bien, moi. C'est que Léandre est un jeune officier, lieutenant de sa compagnie, qui a un plumet rouge, une cocarde blanche : Oh ! dame ! tout cela échauffe bien l'amitié dans le cœur d'une fille.

COLETTE.

AIR : (*Attendez à demain, mon voisin.*)

Il est vrai que je l'aime,
Comme on aime un cousin.

LE TABELLION.

Il en use de même,
Pour couvrir son dessein.
Ah ! morbleu, qu'il est fin !
Le cousin !
Ah ! morbleu, qu'il est fin !

COLETTE.

Vous vous trompez, mon oncle.

LE TABELLION.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

Lorſqu'on veut, ſans lui faire peur,
Avoir le bail d'un jeune cœur;
Comme on craint que, pour cette affaire,
Il ne demande caution,
L'amour eſt l'adjudicataire,
Et l'amitié le prête-nom.

COLETTE.

Vous vous trompez, vous dis-je. Léandre ne diſſimule point ſon ardeur.

LE TABELLION.

C'eſt donc toi qui caches la tienne. Mais, ma pauvre Colette, tes fineſſes ſont couſues de fil blanc.

AIR : (*Je paſſe la nuit & le jour.*)

Quand près de toi ce beau couſin,
En petit maître ſe trémouſſe,
Comment reçois-tu ce badin ?

COLETTE.

Hé ! mais vraiment, je le repouſſe.

LE TABELLION.

Tu le repouſſes plaiſamment,
Tu t'y prends ſi nonchalamment,

Si doucement,
Si mollement,
Qu'il y revient à tout moment.

COLETTE.

Ah ! mon oncle, que vous expliquez mal la manière dont je reçois les airs familiers de Léandre !

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse.*)

Devez-vous, sur ces apparences,
Juger que je l'aime en effet ?
Ce sont de petites licences,
Que le cousinage permet.

LE TABELLION.

Je veux bien croire que je m'abuse ; mais il faut avouer que l'amour de ton cousin fait bien ses orges avec ta bonne amitié.

COLETTE.

Allons. Le commissaire de la revue nous fera voir tantôt qui de nous deux est dans l'erreur.

(*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE.

J'APPERÇOIS ma chère Colette. Suivons-la. Je veux pratiquer auprès d'elle l'artifice que tu me conseilles d'employer.

ARLEQUIN.

Non. Vous prendriez mal votre tems, puisque son oncle est avec elle; mais dès que vous la trouverez seule, je vous réponds qu'en usant de ma recette, vous l'obligerez à se démasquer. Car enfin, suivant votre rapport, vous êtes plus heureux que vous ne croyez l'être.

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

Avec l'objet qui fait vous plaire,
Vous ne plaidez que pour un nom.
Son cœur, bizarrement sévère,
Refuse à votre passion
Le titre de pensionnaire;
Mais vous touchez la pension.

LÉANDRE.

Je ne sais si ta conjecture.....

ARLEQUIN.

Vous ne connoiſſez pas encore l'Amour, quoique vous ſoyez fort amoureux. C'eſt un petit ruſé, qui emprunte toutes ſortes de déguiſemens, pour entrer dans des cœurs qui le mettroient à la porte s'il ſe préſentoit ſans maſque.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*)

Il ſe maſque en reconnoiſſance,
En eſtime il ſe traveſtit,
Il prend de la pitié l'habit,
Et les traits de la bienveillance :
La haine même quelquefois
Lui prête ſon affreux minois.

Mais allez épier le moment où vous pourrez entretenir Colette en particulier.

LÉANDRE.

Adieu. Juſqu'à tantôt.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, Madame DOUCET, veuve.

Madame DOUCET.

JE ne conçois pas ce que l'amour peut avoir à démêler avec madame Doucet, qui, sans contredit, est la femme de Paris la plus édifiante.

ARLEQUIN.

Où est donc cette édifiante madame Doucet?

Madame DOUCET.

Vous la voyez.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse.*)

Je suis une riche douairière.

ARLEQUIN.

A votre air je m'en apperçois.

Madame DOUCET.

Pour une femme régulière,
Le marais ne cite que moi.

ARLEQUIN.

Je vous en fais mon compliment.

Madame

Madame DOUCET.

AIR : (*Quel plaisir d'aimer sans contrainte.*)

Ah ! peut-on traîner à Cythère,
Femme d'un visage si sévère !

ARLEQUIN.

Votre petit cœur n'est pas, je gage,
Aussi prude que votre visage.

Madame DOUCET.

Vous n'êtes pas bon physionomiste.

AIR : (*Lanturelu.*)

Je fuis l'esclavage
Du dieu des amours ;
Dans un doux veuvage
Je passe mes jours.

ARLEQUIN.

C'est être bien sage.

Madame DOUCET.

Je n'aime que la vertu.

ARLEQUIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

(*à part.*)

Voici quelque amour hypocrite.

Madame DOUCET.

J'ai sur-tout une extrême sensibilité pour les malheurs d'autrui. J'ai retiré chez moi Damis,

jeune homme aimable & vertueux, qui étoit dans une indigence.... Il n'avoit pas d'habit.

ARLEQUIN.

AIR : (*Ah ! quel plaisir, lorsqu'après mille alarmes.*)

Ah ! quel plaisir de couvrir la misère,
D'un jouvenceau sans argent, & tout nu.

Madame DOUCET.

Le pauvre enfant manquoit du nécessaire.

ARLEQUIN.

Il a chez vous trouvé du superflu.

Madame DOUCET.

Je le rencontrai chez une vieille dame de mes amies, dont il alloit implorer le crédit pour avoir un emploi. Dans l'abattement où le mettoit sa mauvaise fortune, il avoit un air triste, mais touchant, de longs cheveux blonds négligés, mais beaux. Enfin, c'étoit une belle fleur, qui séchoit sur pied, faute de suc alimentaire.

ARLEQUIN.

Vous arrivâtes-là, comme une pluie après trois mois de sécheresse.

Madame DOUCET, *déclamant.*

Voilà comme Damis vint s'offrir à ma vue.
Je l'avouerai, d'abord mon ame en fut émue :
Et ma vertu frémit de cette émotion :

Mais, voyant que c'étoit pure compassion,
Aussitôt je formai le dessein charitable
De tendre à ce jeune homme une main secourable.

ARLEQUIN.

C'est une belle chose, que la pitié !

Madame DOUCET.

Je l'emmenai chez moi, je le fis mon intendant, & je n'ai pas sujet de m'en repentir.

AIR : (*Faire l'amour la nuit & le jour.*)

Cet aimable blondin
Donne à son ministère
Les heures du matin,
Et s'occupe à me faire
Sa cour
Le reste du jour.

ARLEQUIN.

Et vous recueillez avec usure le fruit de votre pitié.

Madame DOUCET.

Vous badinez, je pense.

ARLEQUIN.

AIR : (*Lonlanla, derirette.*)

Oh ! je n'ai garde, en vérité ;
Et votre régularité,
Lonlanla, derirette,
M'inspire un respect infini,
Lonlanla, deriri.

Allez, madame la pitoyable, allez à la revue. Vous n'y ſerez pas de trop.

Madame DOUCET.

L'Imbécille! Il prend ma pitié pour un amour déguiſé.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, UN SUISSE, ivre.

ARLEQUIN.

QUE vois-je? un ſuiſſe à la revue des Amours?

LE SUISSE, *chancelant.*

AIR : (*Mirlababibobette.*)

L'être ein brave amant que t'y voi,
Mirlapapipopette,
Par mon foi.
(*Il fait un rot.*)
Moi, ſoupirer à la franquette,
Mirlappa, Sarlapapo, Mirlapapipopette.
Sarlapaporita.
(*Montrant ſon cœur.*)
Moi bleſſé là.

ARLEQUIN, *lui portant le doigt ſur le front.*

C'eſt plus haut, mon camarade, c'eſt plus haut.

LE SUISSE, *se touchant le front.*

AIR : (*Talalerire.*)

Sti tête de raiſon porvue.
Savoir conſervir ſon ſang-froid :
Et por briller dans la revue.
Moi l'être ici venu tout droit.

ARLEQUIN.

Tout droit ! Cela vous plaît-à-dire,

TOUS DEUX.

Talaleri, talaleri, talalerire.

ARLEQUIN.

AIR : (*La cabaretière.*)

Sachons quel beau feu vous anime.

LE SUISSE.

Ch'aime monmoiſelle Catin.

ARLEQUIN.

C'eſt que ce nom finit en *in*,
Et qu'il rime, rime, rime :
C'eſt que ce nom finit en *in*,
Et qu'il rime avec le vin.

LE SUISSE.

Parti par mon foi, vous l'être coquenard, monſir.

ARLEQUIN.

Moi guoguenard ! Je conſidère trop les tendres amans.

LE SUISSE.

AIR : (*Lampons.*)

Rien n'égalit mon l'ardeur, *bis.*
Chavre là-dedans ein cœur, *bis.*
De la première cuvée.

(*Il fait encore un rot.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Son ardeur eſt envinée.

(*Haut.*)

Lampons, lampons.

LE SUISSE.

Camarade, lampons.

ARLEQUIN.

Voilà, ſans doute, votre air favori. Mais dites-moi un peu quel métier fait cette mademoiſelle Catin, que vous aimez ſi délicatement?

LE SUISSE.

Monmoiſelle Catin l'être ein fameuſe caperetière.

ARLEQUIN.

Une vendeuſe de capres? une épicière?

LE SUISSE.

Hé! non, monſir, vous n'entendre pas moi. Catin tenir ein taverne à l'Porcherons.

ARLEQUIN.

Ha! je vous entends! C'eſt une fameuſe cabaretière de guinguette.

LE SUISSE.

Ia, ia.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Moi, va chez elle assîtûment ; *bis.*

ARLEQUIN.

Il y paroît assurément.

LE SUISSE.

O requinqué, ô linlonla !
Ses chambres sont mes calleries.

ARLEQUIN.

Ses caves sont vos thuileries.

(*à part.*)

Cet honnête suisse croit aimer la maîtresse du cabaret, & il n'en aime que les tonneaux. Ceci n'est pas un amour déguisé, c'est une ivrognerie masquée.

LE SUISSE.

AIR : (*Feuillantines.*)

Moi che l'aime en vérité,
Son beauté,
Qui n'être point frélaté.
De sti sile si cholie,
Ch'en boirai (*bis.*) chusqu'à la lie.

ARLEQUIN.

Ma foi, camarade suisse, dispensez-vous de vous présenter à la revue des Amours. Vous y

ſeriez comme un frelon dans un eſſain d'abeilles. D'ailleurs, je vous avertis qu'il n'y a point là de cantine. Cupidon ne veut pas qu'on y boive du vin.

LE SUISSE, *étonné.*

AIR : (*Allons à la guinguette.*)

Quoi ! ſti liqueur
L'être ici défendue !
Moi, point de cœur
D'allir à ton revue.
Ritorne à l'Porcherons :
Allons, allons,
Allons à ſti quinquette, allons.

(*Il s'en va en faiſant des eſſes.*)

ARLEQUIN.

Voilà un ſuiſſe bien conditionné. Le digne amant ! Bacchus peut à juſte titre revendiquer ſes ſoupirs.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, Mademoiſelle RAFFINOT.

Mademoiſelle RAFFINOT.

OH ! pour cela, rien n'eſt plus diſgracieux.

ARLEQUIN.

Vous vous plaignez des amours, apparemment?

Mademoiſelle RAFFINOT.

Oui. Leur procédé eſt outrément tyrannique. Quoi? mademoiſelle Raffinot, fille teinte de ſageſſe, & propriétaire de ſa liberté, ſe verra livrée à l'indiſcrétion de l'audace de ces petits étourdis !

ARLEQUIN, *à part.*

Voici, ce me ſemble, une précieuſe ridicule. (*Haut.*) Qui êtes-vous, mademoiſelle?

Mademoiſelle RAFFINOT.

AIR : (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette.*)

Je ſuis l'appui du ſtyle énigmatique,
Qui fait le beau des modernes écrits.

ARLEQUIN.

Ah ! vous donnez dans le néologique,
Autrement dit l'argot des beaux-eſprits.

Mademoiſelle RAFFINOT.

Que voulez-vous dire, mon ami, par votre argot? Il faut que vous ſoyez partagé d'un eſprit bien agreſte & bien infortuné pour vous permettre l'ironie, ſur un ſtyle qui met vos lumières en échec, & qui paſſe les bornes de vos conceptions.

ARLEQUIN.

C'eſt ce qui vous trompe, mademoiſelle Raffinot. J'ai été deux ans garçon dans un café, où l'on ne crachoit que phœbus. Là, les génies de la grande eſpèce ont fait ſortir mon eſprit de ſa coquille; & je puis dire qu'en les écoutant, j'ai perçu les émolumens de mon attention.

Mademoiſelle RAFFINOT.

Mais, vraiment, vous m'en montrez déjà un bel échantillon.

ARLEQUIN.

Mais venons au fait. Pourquoi les Amours vous ont-ils amenée ici?

Mademoiſelle RAFFINOT.

C'eſt ce que j'ignore. J'étois dans ma bibliothèque, où mon eſprit, par la voiture de mes yeux, faiſoit le voyage du monde de la lune.

AIR: (*Ramonez-ci, ramonez-là.*)

Pendant que j'étois à faire

Ce voyage sédentaire,
Les amours m'ont prise, hélas!
L'un par ici, l'autre par là,
La, la, la;
Et me voici dans leurs états.

ARLEQUIN.

Il faut bien qu'ils vous soupçonnent de vous être coëffée de quelqu'un.

Mademoiselle RAFFINOT.

Ha! je vois ce que c'est. Dorimon, mon beau voisin, homme qui a donné beaucoup d'éducation à son esprit, vient souvent s'enfermer avec moi dans mon cabinet.

ARLEQUIN, *à part.*

Nous y voilà.

Mademoiselle RAFFINOT.

Nous y faisions des collections des termes nouveaux, que forgent tous les jours sur l'enclume du bon goût, les génies conséquens & lumineux.

ARLEQUIN.

Fort bien. Poursuivez.

Mademoiselle RAFFINOT.

Comme la personne de Dorimon est un fardeau de graces nobles & imposantes, & que j'ai, sans vanité, sur les agrémens, un visage assez disciplinable; les Amours se seront imaginés

que nous ſommes tombés amoureux l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Tomber amoureux. Oh! pour celui-là, je ne l'avois pas encore entendu.

Mademoiſelle RAFFINOT.

Hé ! oui, tomber amoureux. Ne dit-on pas tomber malade ? Or, comme l'amour eſt une maladie, on doit dire tomber amoureux, & tomber en amour, comme tomber en apoplexie.

ARLEQUIN.

Laiſſons-là le terme, & revenons à Dorimon.

AIR : (*Si l'on menoit à la guerre.*)

Il paroît, ma bonne dame,
Qu'avec ce joli mortel,
Vous abandonnez votre ame
A ſon geſte naturel.

C'eſt-à-dire, en bon françois, que je crois que vous avez de l'amour pour lui.

Mademoiſelle RAFFINOT.

Non, je n'en ai point. Cela eſt décidé. Il eſt bien vrai qu'un ſentiment d'eſtime vif & délicat nous uniformiſe l'un & l'autre.

AIR : (*Eh ! ne vous eſtimez pas tant.*)

Nous nous eſtimons fortement.

ARLEQUIN.

Eh ! ne vous eſtimez pas tant.

Mademoiſelle RAFFINOT.

Au point, que pour nous un moment
D'éloignement,
Eſt un tourment.

ARLEQUIN.

Eh ! ne vous, zeſte, zeſte, zeſte,
Eh ! ne vous eſtimez pas tant.

Tudieu ! voilà un ſentiment d'eſtime à vingt-quatre karats.

Fin de l'air : *Monſieur Charlot.*

Qu'il eſt joli !
Qu'il eſt genti !
A l'amour il reſſemble, on diroit que c'eſt lui.

Mademoiſelle RAFFINOT.

Allez, mon cher. Vous jugez mal de la figure de mes ſentimens. La lorgnette de votre pénétration eſt trouble.

ARLEQUIN.

Tirez, tirez, madame la précieuſe. Les Amours vous feront bien voir que vous jouiſſez frauduleuſement de leurs biens.

Mademoiſelle RAFFINOT, *en colère.*

Vous êtes un inſolent. Si les femmes portoient

à leur côté un fardeau secourable, je vous le passerois au travers du corps.

(*Elle se retire.*)

ARLEQUIN.

Quelle amazone de parnasse !.... Il vaudroit mieux qu'elle eût à la tête un fardeau de bon-sens.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, FARINETTE, boulangère, représentée par Pierrot.

FARINETTE, *à la cantonnade.*

Vous êtes des mal-avisés, d'en agir de la manière avec madame Farinette. Voyez donc ces pestes d'Amours.

AIR : (*Est-ce ainsi qu'on prend les belles ?*)

Je vous couperai les aîles,
Je me vengerai, ma foi !
Pour me mettre en leurs nacelles,
Trois se sont jetés sur moi.
Est-ce ainsi qu'on prend les belles ?
Lonlanla,
O gué lonla.

ARLEQUIN, *à part.*

Ho ! ho ! Voilà une groſſe boulangère bien fâchée. (*Haut.*) Remettez-vous, ma poule-d'inde.

FARINETTE.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie.*)

Les amours ſont de ſottes bêtes !
Je ne ſuis point de leur gibier.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh ! par ma foi, ſi vous en êtes,
Je ne ſerai pas braconnier.

FARINETTE.

AIR : (*Landeriri.*)

Que me veut-on dans ce ſéjour ?
Je n'ai jamais ſenti d'amour.

ARLEQUIN.

Landerirette,

FARINETTE.

Pas même pour feu mon mari.

ARLEQUIN.

Landeriri.

FARINETTE.

AIR : (*N'aurai-je jamais un amant ?*)

Je ne veux point avoir d'amant,
J'ai tout ce qu'il me faut.
Hé, ſi j'en voulois, vraiment,
J'en trouverois fort aiſément.

Et toutes en ont,
Et la Madelon,
Et la Jeanneton,
Et la Margoton;
J'ai mon tirelire,
Boutifire,
Vironfa. Si quelque fire,
Vient me raiſonner.... er.
Je ſais que lui donner.

Elle donne par démonſtration, un ſoufflet à Arlequin.

ARLEQUIN, *portant la main à ſa joue.*

Doucement, madame Farinette! Je ne vous dis mot, & n'ai aucune envie de vous en conter.

FARINETTE.

Tredame! Vous êtes bien dégoûté! Je ſuis pourtant la perle de Goneſſe.

ARLEQUIN.

Vous êtes une perle furieuſement ronde.

FARINETTE.

Que dites-vous de ces friponniers d'Amours, qui m'ont entrainée ici?

ARLEQUIN.

Apparemment qu'ils ſont fondés en raiſon.

FARINETTE.

Ils diſent comme ça, que je ſuis embéguinée de

de Thomas mon mitron; & si pourtant je n'ai que de la reconnoissance pour lui.

ARLEQUIN.

Et sur quoi soupçonnent-ils cela?

FARINETTE.

Que sais-je moi? C'est peut être parce que je lui chante tous les matins:

AIR : (*Ah! Thomas, réveille toi.*)

C'est trop longtems dormir, ma foi:
Ah! Thomas, réveille-toi.
Je te donnerai de l'emploi.
Thomas:
Ah! Thomas, réveille, réveille,
Ah! Thomas, réveille-toi.

ARLEQUIN.

C'est, sans doute, un joli garçon que ce Thomas-là?

FARINETTE.

Oh dame! oui.

AIR : (*Hé! dru, dru, dru!*)

C'est un petit brunet trapu,
A la fleur de son âge.
Il fait le gros & le menu
Lui seul dans mon ménage.
Hé! dru, dru, dru!
Je n'en ai jamais vu
De si rude à l'ouvrage.

ARLEQUIN.

Je vous en félicite.

FARINETTE.

AIR : (*Il va son train.*)

Il blute sa farine
Dès la pointe du jour,
Pétrit, fait la cuisine,
Et met la pâte au four.
Mon gros Thomas
N'est jamais las ;
Il va son train,
Soir & matin.

ARLEQUIN.

Oh diable ! madame Farinette, c'est un trésor que ce mitron-là ! Vous ne pouvez avoir trop de reconnoissance pour un aussi bon ouvrier.

FARINETTE.

Aussi en ai-je, & de la plus fine encore. Je le traite à bouche que veux-tu ; il est chez moi à même de tout.

ARLEQUIN.

Mais s'il prenoit envie à quelque boulangère de vous souffler l'infatigable Thomas, que diroit à cela votre reconnoissance?

FARINETTE.

Oh ! je l'étranglerois, la chienne !

ARLEQUIN.

Sans doute, à cauſe du profit qu'il vous fait dans votre boutique.

FARINETTE.

Non. Ce n'eſt point l'intérêt qui me mène.

AIR : (*Je n'ſaurois.*)

J'aimerois mieux aller nue,
Et coucher même ſans draps,
Que d'être d'écus couſue,
Et de vivre ſans Thomas.
Je n'ſaurois
Perdre ce garçon de vue,
J'en mourrois.

ARLEQUIN.

Oui-dà ! Ho bien ! madame Farinette, donnez-vous la peine de vous rendre au camp. Votre reconnoiſſance eſt d'une pâte à devoir être enfournée dans les régiſtres de Cythère.

FARINETTE.

J'y vais; mais nous verrons beau jeu.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, M. PIED-DE-MOUCHE, procureur.

M. PIED-DE-MOUCHE, *en colère.*

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

JE ne souffrirai pas ceci:
Je vais bien plaider, dieu merci:
Je puis former ma plainte ici;
Car je crois qu'on trouve à Cythère
Plus d'un honnête commissaire.

ARLEQUIN.

AIR : (*De quoi vous plaignez-vous?*)

De quoi vous plaignez-vous?

M. PIED-DE-MOUCHE.

Je leur en dirai de belles.

ARLEQUIN.

De quoi vous plaignez-vous?

M. PIED-DE-MOUCHE.

C'est de certains filoux
Armés de flèches cruelles,
En main portant des brandons,
Et sur le dos des ailes.
O les maîtres fripons!

ARLEQUIN.

Comment diable ! Vous voulez intenter un procès aux Amours !

M. PIED-DE-MOUCHE.

Sans doute. Je suis la partie & le procureur.

ARLEQUIN.

Votre affaire n'en ira pas mieux.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Je m'appelle maître Jean-Gilles Pied-de-mouche. Mon nom est fort célèbre dans les greffes du palais.

AIR : (*Nos plaisirs sont peu durables.*)

Les manceaux briguent mes services :
Des normands, presqu'aussi malins,
J'ai toujours été les délices.

ARLEQUIN.

Et la terreur des orphelins.

M. PIED-DE-MOUCHE.

AIR : (*Laire la, laire lanlaire.*)

Dans ces lieux je viens à regret.

ARLEQUIN.

Y venez-vous mettre en décret
Le château du Dieu de Cythère ?

M. PIED-DE-MOUCHE, *branlant la tête.*

Laire-la, laire lan-laire,

Laire la,
Laire lan-la.

Voici pourquoi je comparois à l'interrogatoire de la revue des Amours. C'eſt ſur un avenir ſignifié par eux à ma femme. Je viens la revendiquer, comme n'étant pas de la compétence du bailli de Cythère. Il eſt bien vrai que madame Pied-de-mouche m'aime ; mais l'amour conjugal n'eſt pas juſticiable de l'amour galant, quoiqu'il s'empare ſouvent de l'uſufruit de ſes biens.

ARLEQUIN.

Mais, monſieur Pied-de-mouche, êtes-vous bien aſſuré que l'amour conjugal ſoit le ſeul amour qui appointe les affaires de madame Pied-de-mouche ?

M. PIED-DE-MOUCHE.

Révoquez vos ſoupçons diffamatoires, mon ami. Ma femme eſt fort retirée. Point de bal pour elle, point de promenade, point de ſpectacle.

ARLEQUIN.

Ah ! que dites-vous là !

M. PIED-DE-MOUCHE.

Point même de quadrille.

ARLEQUIN.

Mais cela n'eſt pas poſſible.

M. PIED-DE-MOUCHE.

AIR : (*Ma raiſon s'en va bon train.*)

Elle vit fort ſimplement :
Elle ſe met proprement,
Mais modeſtement,
Très-bourgeoiſement,
Et n'eſt point orgueilleuſe.
On ne la prendroit pas, vraiment,
Pour une procureuſe,
Lonla,
Pour une procureuſe.

ARLEQUIN.

Oh diable ! Tout cela ſuppoſe une femme gonflée de vertu. (*à part.*) Les Amours auroient-ils fait un pas de clerc ?

M. PIED-DE-MOUCHE.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

Ma femme fait tout ſon bonheur
De ſuivre les loix de l'honneur ;
Elle n'en paſſe point les bornes.

ARLEQUIN.

Seroit-il poſſible, en effet,
Que vous n'euſſiez point d'autres cornes
Que celles de votre bonnet ?

M. PIED-DE-MOUCHE.

C'eſt de quoi je puis me flatter. Entre nous, je ne connois point à madame Pied-de-mouche

d'autre paſſion, après l'amour qu'elle a pour moi, que la haine qu'elle porte à mon maître-clerc.

ARLEQUIN.

Comment ! Elle hait votre maître-clerc?

M. PIED-DE-MOUCHE.

AIR : (*Robin, turelure lure.*)

Toujours après ce garçon
Elle tempête, elle jure,
Le tourmente ſans raiſon.

ARLEQUIN.

Turelure !

M. PIED-DE-MOUCHE.

Il ſouffre tout ſans murmure.

ARLEQUIN.

Robin, turelure, lure.

M. PIED-DE-MOUCHE.

J'ai beau la prier de le laiſſer en repos, elle le perſécute ſans ceſſe. C'eſt une femme inſupportable là deſſus.

AIR : (*Ahi, ahi, ahi, Jeannette.*)

Je n'ai pu juſqu'aujourd'hui
En réformer les manières.
Elle a, par rapport à lui,
Chaſſé quatre cuiſinieres....

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi !

M. PIED-DE-MOUCHE.

Qui n'étoient point fières.

ARLEQUIN.

Jean Gille, ahi, ahi, ahi!

Parbleu! il faut que madame Pied-de-mouche ait bien de l'averſion pour ce clerc-là.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Cela n'eſt pas concevable. J'ai voulu plus d'une fois, par conſidération pour ma femme, me défaire de lui; mais elle s'y eſt toujours oppoſée, en me diſant: non, mon fils, je ne veux point abſolument que, pour l'amour de moi, vous chaſſiez un homme qui fait bien vos affaires. Je ſacrifie ma haine à votre utilité.

ARLEQUIN.

Vous avez-là une femme de tête, monſieur Pied-de-mouche.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Je vous en réponds. Elle eſt d'une politique... Croiriez-vous que malgré l'averſion qu'elle a pour ce clerc, elle lui ſert ce qu'il y a de meilleur ſur la table?

ARLEQUIN.

Ah! quelle haine!

M. PIED-DE-MOUCHE.

Après cela, qu'on vienne me dire que les Amours ſont bien fondés dans la ſommation qu'ils ont faite à ma femme.

ARLEQUIN.

Ils ont mal expliqué ſon averſion.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Oh ! je leur montrerai bien leur béjaune, à ces petits drôles-là ! Je leur apprendrai à ſe jouer d'un procureur. Je leur ferai manger en frais juſqu'à leurs flèches & leurs carquois.

ARLEQUIN.

AIR : (*Jean Gille.*)

Ah ! modérez votre bile,
Jean-Gille,
Gille, joli Jean,
Chez vous, en mari docile,
Jean-Gille ;
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille,
Retournez vous-en.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Peut-être qu'en ce moment madame Pied-de-

mouche étrangle votre maître-clerc, à force de le haïr. (*Il lui montre les cornes.*)

M. PIED-DE-MOUCHE.

Vous êtes un mauvais plaisant.

ARLEQUIN.

Et vous un coucou.

Le procureur veut maltraiter Arlequin, qui le chasse à coups de batte.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, LÉANDRE.

ARLEQUIN.

HÉ bien ! l'artifice a-t-il réussi auprès de votre belle cousine?

LÉANDRE.

Je n'ai pu la rencontrer encore..... Mais, cela est heureux, je la vois qui s'approche. Elle est seule.

ARLEQUIN.

Je vous laisse avec elle. Profitez de l'occasion. Pendant ce tems-là, je vais voir si tout est prêt pour notre revue.

SCÈNE XIV.

LÉANDRE, COLETTE.

LÉANDRE.

COMMENT donc, ma cousine ! vous, à Cythère ?

COLETTE.

AIR : (*Qui veut se mettre en ménage.*)

J'en suis moi-même étonnée,
Et je ne sais pas pourquoi
Les Amours m'ont amenée
Dans cette île, malgré moi.
Fort sujets à se méprendre,
Ont-ils cru, ces petits fous,
Qu'on ne pouvoit se défendre
D'un amant fait comme vous ?

LÉANDRE.

Ils auroient tort. Et ils n'ont pas effectivement raison, de vouloir que vous paroissiez à leur revue, vous qui n'êtes sensible aux soupirs d'aucun amant, & qui voyez sans pitié, jusqu'à votre cousin mourir d'amour pour vous.

COLETTE.

De grâce, Léandre, ne me parlez plus sur ce ton-là.

LÉANDRE.

AIR : (*De mon pot, je vous en réponds.*)

Quoi ! ſans ceſſe à mon ardeur
Oppoſer la rigueur !

COLETTE.

Vous me verrez toujours la même ;
Si vous voulez que je vous aime,
D'amitié, je vous en réponds ;
Mais pour d'amour, non, non.

LÉANDRE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle ! Vous me pouſſez à bout. Hé bien !....

AIR : (*Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*)

Votre ordre eſt exécuté :
Je reprends ma liberté.
Je ne ſuis dans ce moment,
Puiſqu'il ne faut plus être votre amant ;
Je ne ſuis dans ce moment
Que votre ami ſeulement.

COLETTE.

J'en ſuis ravie.

LÉANDRE, *vivement.*

Non ; que votre ami, au pied de la lettre.

COLETTE.

A la bonne-heure.

LÉANDRE, *avec agitation.*

J'ai déjà gagné sur moi de n'avoir plus pour vous qu'une simple, qu'une tranquille amitié.

COLETTE.

C'est fort bien fait.

LÉANDRE.

Je ferai encore mieux. Je vais porter à une autre la tendresse que j'avois pour vous.

COLETTE.

A vous permis.

LÉANDRE.

AIR : (*Nanon dormoit sur la verte fougère.*)

De mon amour
Vous triomphez, Colette ;
Et, dès ce jour,
De la jeune Lisette,
Je deviendrai l'amant.

COLETTE, *saisie.*

J'en ai... j'en ai... j'en ai bien du plaisir, vraiment.

LÉANDRE.

Adieu. Je vais chercher mes nouvelles amours. *Il fait trois ou quatre pas, comme pour s'en aller.*

COLETTE.

Bon voyage... (*Elle rêve un moment, & ap-*

pelle Léandre.) Mais attendez. Léandre, attendez.

LÉANDRE, *revenant.*

Me voici.

COLETTE.

Cela ne doit point vous empêcher d'être mon ami.

LÉANDRE.

Vraiment, non. Je n'ai pas deſſein de ceſſer de l'être.

Il fait encore quelques pas, comme pour ſe retirer.

COLETTE, *après avoir rêvé, le rappelle encore.*

Mon couſin ! Encore un mot.

LÉANDRE, *froidement.*

Que vous plaît-il ?

COLETTE, *troublée.*

Je ne ſais plus ce que je voulois vous dire.... Ha ! voici ce que c'eſt. Promettez-moi que vous ſerez toujours plus attaché à Colette par votre amitié, qu'à Liſette par votre amour. Je vous demande cela, au moins.

LÉANDRE.

Vous exigez de moi une choſe impoſſible.

L'amour eſt une paſſion impérieuſe, qui veut occuper la première place.

COLETTE.

AIR : (*Vous m'entendez-bien ?*)

Puiſque vous le prenez par là,
Mon couſin, Colette fera
Ce qu'il faut qu'elle faſſe...

LÉANDRE.

Hé bien ?

COLETTE.

Pour avoir cette place...
Vous m'entendez bien.

LÉANDRE, *lui baiſant la main.*

Ah ! ma chère Colette, vous l'avez toujours eue, & vous ne la perdrez jamais.

SCÈNE

SCÈNE XV.

COLETTE, LÉANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A QUEL chapitre en êtes-vous, mes enfans?

LÉANDRE.

Au chapitre de l'amour déguisé en amitié.

ARLEQUIN.

Bon!

COLETTE.

Que j'étois folle, d'attribuer à la simple amitié tout ce que je sentois pour Léandre!

AIR : (*Ce sont les amours.*)

L'amitié peut-elle
Faire naître en nous
Des plaisirs si doux,
Une ardeur si belle ?
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

TOUS TROIS.

Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

On entend en cet endroit un ſon confus de pluſieurs inſtrumens.

Voici les Amours qui ſe préparent à faire leur revue. Ils vont débuter par des chants & par des danſes. C'eſt ordinairement par-là que commence & ſe termine l'exercice des Amours.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LÉANDRE, COLETTE, ARLEQUIN, Troupe d'AMANS de toutes les nations, Troupe d'AMOURS & de PLAISIRS.

On danſe, après quoi on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR : (*De Monſieur l'Abbé.*)

PREMIER COUPLET.

A L'enfant de Venus,
Quand ſes traits ſont connus,
L'on refuſe la porte :
Contre lui l'on s'emporte ;

L'aſpect de Cupidon
Effarouche un tendron.
Mais qu'il emprunte un nom,
Une allure, un jargon;
Le cœur le plus fantaſque
Trouve l'amour,
Toure loure lour,
Fort joli ſous le maſque.

II. COUPLET.

Qu'un jeune cavalier,
Sur un ton d'écolier,
Cajole ſa voiſine;
On lui fera la mine.
Quand le drôle plus fin,
Lui dit, d'un ton badin:
Rions ſoir & matin,
Je ſuis un bon voiſin,
Ne craignez point de fraſque;
Ah! que l'amour,
Toure loure lour,
Eſt joli ſous le maſque!

III. COUPLET.

Un objet innocent,
Fuit un blondin preſſant,

Et ſe plaint à ſa mère
De ce qu'on veut lui plaire.
Mais qu'un couſin bouffon
S'y prenne ſans façon,
La belle, ſans ſoupçon,
Couſine outre raiſon;
Son cœur va comme un baſque.
Ah! que l'amour,
Toure loure lour,
Eſt joli ſous le maſque!

IV. COUPLET.

Le guerrier, en amour,
Marche au bruit du tambour,
Et ſouvent ſon audace
Lui fait manquer la place.
Mais un abbé diſcret,
Sans dire ſon ſecret,
Va doucement au fait;
Et le petit-collet
L'emporte ſur le caſque.
Ah! que l'amour,
Toure loure lour,
Eſt joli ſous le maſque!

V. COUPLET.

Les antiques galans,
Muguets à cheveux blancs,
Ont beau cacher leurs nuques
Sous de noires perruques,
On ſouffre le barbon,
Qui lâche le teſton:
Mais lorſque le griſon
Ne ſoutient d'aucun don
L'offre d'un cœur trop flaſque,
Ma foi, l'amour,
Toure loure lour,
N'eſt pas beau ſous le maſque.

VI. COUPLET.

AUX SPECTATEURS.

Que votre jugement
Nous traite doucement:
Meſſieurs, votre indulgence
Eſt notre récompenſe.
Si nos auteurs peureux,
Par un ſuccès heureux,

Voyent combler leurs vœux ;
Si ce jour dangereux
S'achève ſans bouraſque,
Ah ! dès ce jour,
Toure loure lour,
Ils lèveront le maſque.

FIN.

ACHMET
ET
ALMANZINE,
PIÈCE EN TROIS ACTES.

PAR LE S*** ET D'O***.

Les couplets des divertissemens sont de M. F***.

Représentée à la Foire S. Laurent en 1728.

ACTEURS.

SOLIMAN, empereur des Turcs.

AMULAKI, grand vizir.

ACHMET, fils d'Amulaki.

ATALIDE, fille d'Amulaki.

ALMANZINE, eſclave achetée pour Soliman.

ZÉLICA, eſclave achetée pour Achmet.

ALI, chef des eunuques du ſérail.

ZERBIN, eunuque.

ROXANE, } ſultanes.
ARROYA, }

PIERROT, confident du grand vizir.

ARLEQUIN, pêcheur.

USBECK, marchand d'eſclaves.

Troupe d'eſclaves du grand vizir.

Troupe de pêcheurs & de pêcheuſes.

Troupe de maſques.

La Scène eſt à Conſtantinople, d'abord dans la maiſon du grand viſir, & enſuite au ſerail.

ACHMET
ET ALMANZINE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un périſtile de la maiſon du grand vizir.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHMET, AMULAKI, PIERROT.

AMULAKI, *à Achmet.*

AIR : (*La ceinture.*)

O mon fils !

ACHMET.

Qu'avez-vous, ſeigneur ?

AMULAKI.

Je viens de quitter ſa hauteſſe...

ACHMET.

Hé bien ?

PIERROT.

Ouvrez-nous votre cœur.

AMULAKI.

Je ſuis accablé de triſteſſe.

ACHMET, *à part.*

Que va-t-il nous apprendre?

AMULAKI.

Hélas !

PIERROT.

Qu'y a-t-il donc, ſeigneur Amulaki?

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux.*)

Peut-on ſavoir quel déplaiſir
Trouble l'eſprit du grand viſir ?

ACHMET.

Quelqu'un, par de mauvais offices,
Cherche-t-il à vous perdre ?

AMULAKI.

Non.

PIERROT.

Veut-on, pour prix de vos ſervices,
Vous donner le maudit cordon !

AMULAKI.

Achmet, plaignez votre malheureux père! Il y a quelques jours que j'eus l'imprudence de vanter, devant le sultan, la beauté d'Atalide votre sœur. Ce jeune prince s'en est souvenu, & voici ce qu'il vient de me dire:

AIR: (*L'autre jour j'apperçus en songe.*)

Apprends le désir qui m'agite,
Ta fille occupe Soliman.
Amène-la moi. Ton sultan
En veut faire sa favorite.

Ouf!

ACHMET.

Je ne vois là que du bonheur.

PIERROT.

Mais, il vous fait bien de l'honneur.

AMULAKI.

Ahi!

PIERROT.

De quoi vous plaignez-vous?

AIR: (*De quoi vous plaignez-vous?*)

Le chef des musulmans
Vous choisit pour son beau père:
Votre fille a vingt ans:
Ne perdez point de tems.
Elle va devenir mère
D'une douzaine d'infants.

Jarni ! laiſſez-la faire
De petits Solimans.

ACHMET.

Effectivement, ma ſœur peut-elle avoir une deſtinée plus glorieuſe ?

AMULAKI.

Je ſais qu'elle ne peut jamais aſpirer à un plus grand honneur ; mais je ne la verrai plus.

AIR : (*Pour paſſer doucement la vie.*)

Mon fils, je ſuis un tendre père,
J'affectionne votre ſœur :
M'ôter une fille ſi chère,
C'eſt vouloir m'arracher le cœur.

PIERROT.

AIR : (*Je n'ſaurois.... j'en mourrois.*)

C'eſt avoir trop de tendreſſe.
Entre nous, vous avez tort.

AMULAKI.

Je conviens de ma foibleſſe.

ACHMET.

Faites ſur vous un effort.

AMULAKI.

Je n'ſaurois.

PIERROT.

Satisfaites ſa hauteſſe.

AMULAKI.

J'en mourrois.

ACHMET.

AIR : (*Comment faire.*)

Ah ! puiſqu'il y va de vos jours :
Que, pour en prolonger le cours,
Ma ſœur vous eſt ſi néceſſaire,
Gardez-la.

AMULAKI.

J'ai beau le vouloir ;
Si le ſultan la veut avoir :
Comment faire ?

ACHMET.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce.*)

Seigneur, la choſe eſt aiſée :
Il ne faut plus vous attriſter :
Vous n'avez qu'à lui préſenter
Une Atalide ſuppoſée.

PIERROT.

Oui, la choſe eſt fort aiſée :
Ceſſez de vous déconforter.

AMULAKI.

Et où trouver, dans le moment, une fille qui puiſſe juſtifier le portrait que je lui ai fait de votre ſœur ?

ACHMET.

C'eſt ce qui ne doit point vous embaraſſer ;

nous avons à deux pas d'ici ce fameux Uſbek marchand d'eſclaves : nous trouverons chez lui ce qu'il nous faut.

PIERROT.

Je crois qu'oui.

AIR : (*Comer', j'ai un bon mari.*)

C'eſt la perle des marchands, *bis.*
Des ſeigneurs les plus friands,
Il a la chalandiſe :
Car le drôle eut de tout tems
De belle marchandiſe.

AMULAKI.

Hé bien ! va lui dire qu'il m'amène la plus aimable de ſes eſclaves.

PIERROT, *s'en allant.*

J'y cours.

SCÈNE II.

AMULAKI, ACHMET.

AMULAKI.

Mais, mon fils, je veux que nous ayons le bonheur de trouver une eſclave que nous puiſſions faire paſſer pour votre ſœur ; je ne ſuis pas ſans inquiétude ſur cette ſuppoſition.

ACHMET.

Qui peut vous inquiéter?

AMULAKI.

Ne voyez-vous pas bien qu'il faudra que nous faſſions connoître à cette eſclave l'artifice que nous employons. Peut-être que ſon indiſcrétion....

ACHMET.

Oh ! ne craignez point cela. Quand vous l'aurez inſtruite de vos intentions, vous verrez qu'elle ſera flattée de l'honneur de paſſer pour la fille du grand-vizir.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

L'eſclave fut-elle adorable,
Je doute fort que ſes beaux yeux,

Près du ſultan la ſervent mieux
Que ce nom favorable.

Elle aura donc autant d'intérêt que vous à garder le ſecret.

AMULAKI.

Autre difficulté. Il ſe répandra bientôt dans Conſtantinople que ma fille eſt au ſérail : mes domeſtiques ſauront le contraire, & tout ſe découvrira.

ACHMET.

Vous n'avez qu'à envoyer vos eſclaves à votre maiſon de plaiſance, en prendre de nouveaux, & faire paſſer dans l'eſprit de ceux-ci Atalide pour votre nièce.

AMULAKI.

Oui dà. Nous préviendrons là-deſſus votre ſœur.

ACHMET.

Sans doute ; mais il ne faut pas lui en dire la raiſon, ni qu'elle ſache que votre affection pour elle va juſqu'à la refuſer au ſultan.

AMULAKI.

Pourquoi cela ?

ACHMET.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris.*)

C'eſt qu'il me ſemble que ma ſœur,
De cette confidence,

Pourroit

Pourroit avoir plus de douleur
Que de reconnoiſſance.

AMULAKI.

Non, non; je connois mieux que vous Atalide. Hélas ! la pauvre enfant ne demande pas mieux que de paſſer ſes jours avec ſon père.

ACHMET.

AIR : (*Je le crois bien. Je n'en crois rien.*)

Qu'une fillette ſoit contente,
Près d'un bon papa qu'elle enchante,
Je le crois bien :
Mais qu'à l'hymen elle préfere
Un long célibat chez ſon père,
Je n'en crois rien.

AMULAKI.

Hé bien ! hé bien ! ſoit. Nous garderons là-deſſus le ſilence.

SCÈNE III.

AMULAKI, ACHMET, PIERROT.

PIERROT, *accourant.*

VIVAT ! vivat ! Voici le marchand d'esclaves qui me suit.

AIR : (*Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.*)

Oh ! jarnicoton ! que nous sommes chanceux !
Ce marchand nous en amène deux.
Mais ce sont des filles
Qui sont si gentilles !
Je ne les ai vu' qu'un seul petit moment ;
Et je me sens tout je ne sais comment.

AMULAKI, *riant.*

Ha, ha, ha.

ACHMET.

Pierrot prend feu d'abord.

PIERROT.

AIR : (*A Paris, y a trois filles.*)

Elles ont pris, ventrebille !
Le cœur à Pierrot.
Le cœur à Pierrot sautille,
Le cœur à Pierrot fretille,
Le cœur à Pierrot.

SCÈNE IV.

AMULAKI, ACHMET, PIERROT, USBECK, marchand d'esclaves ; ALMANZINE, ZÉLICA, esclaves.

USBECK.

SEIGNEUR, j'accours à vos ordres, avec la fleur de mon magasin. Au lieu d'une esclave que vous m'avez demandée, je vous en amène deux, qui peuvent se disputer l'honneur de votre choix.

PIERROT, *à part.*

Qu'elles sont ragoûtantes !

USBECK, *aux deux esclaves.*

AIR : (*Allons, gai.*)

Approchez, Almanzine.
Avancez, Zélica.

(*A Amulaki.*)

Que votre œil examine
Ces deux esclaves-là.

(*Aux deux esclaves qui sont tristes.*)

Allons gai,
D'un air gai.

ACHMET, *à part, regardant Almanzine qui le regarde auſſi.*

Qu'elle a d'attraits !

AMULAKI, *à Usbeck.*

Elles ſont belles, mais elles ont l'air bien triſte.

USBECK.

C'eſt un effet de leur eſclavage.

PIERROT.

Ce n'eſt pas ça.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval.*)

De l'air chagrin de ces deux belles,
Je vois le ſujet.

AMULAKI.

Dis-le nous.

PIERROT, *à Amulaki.*

Peut-être s'imaginent-elles
Que vous les achetez pour vous.

(*Aux deux eſclaves.*)

Mais conſolez-vous, mes charmantes. C'eſt pour un jeune gaillard qu'on vous fait venir.

Almanzine & Zélica prennent un air gai, & jettent un tendre regard ſur Achmet. Pierrot, qui s'en apperçoit, dit bas à Achmet.

Elles vous regardent. Elles croient que c'eſt vous.

AMULAKI, *à son fils.*

Achmet, voyons si votre goût & le mien s'accordent. Laquelle des deux prendriez-vous?

Almanzine jette des œuillades passionnées sur Achmet.

ACHMET.

AIR : (*A l'ombre de ce verd boccage.*)

Elles sont l'une & l'autre aimables.
Celle que je ne prendrois pas,
Dans vos regards plus favorables,
Pourroit voir primer ses appas.

PIERROT, *les regardant l'une après l'autre.*

Oh! pour moi, je rendrois les armes...
Non... Oui, j'adresserois mes vœux...
Elles brillent de tant de charmes,
Que je les voudrois toutes deux.

ACHMET, *à part.*

Almanzine me charme.

AMULAKI.

Il est vrai qu'on peut être embarassé.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette.*)

Mais enfin, je me détermine;
(*Montrant Almanzine.*)
Et je m'arrête à celle-ci.

ACHMET, *à part,*

O ciel! il choisit Almanzine!

PIERROT, *à Amulaki.*

Seigneur, vous avez bien choisi.

ACHMET, *à part, fort agité.*

Tâchons de l'engager à prendre l'autre.

AMULAKI, *à Almanzine.*

Venez, mignonne; je vais vous conduire à ma fille, pour.....

ACHMET, *à son père, le retenant.*

Attendez, mon père, que je vous fasse observer.....

AMULAKI.

Quoi?

ACHMET.

Vous n'avez pas, ce me semble, bien considéré sa compagne.

AMULAKI.

Oh que si!

ACHMET, *lui montrant Zélica.*

Tenez, regardez-la sans prévention.

AIR : (*Et zon, zon, zon.*)

Quel feu brille dans ses yeux!
Quelle bouche riante!
Il n'est point sous les cieux
De beauté plus touchante.

PIERROT, *à Amulaki.*

Et zon, zon, zon,
C'est la plus avenante;

Et zon, zon, zon,
Votre fils a raison.

Zélica devient gaie, & Almanzine marque pendant tout le reste de la scène un grand mécontentement.

AMULAKI.

Je conviens qu'elle a des charmes; mais j'en reviens toujours à Almanzine.

ACHMET, *regardant Almanzine d'un air dédaigneux.*

AIR: (*Un certain je ne sais quoi.*)

Pour celle-là, plus je la voi,
Moins elle m'intéresse.
Son regard a de la rudesse.

AMULAKI.

Ho bien! elle me plaît, à moi.
J'y trouve un certain je ne sais qu'est-ce,
J'y trouve un certain je ne sais quoi.

PIERROT.

Et moi aussi.

ACHMET, *à part.*

Que je suis malheureux!

(*Haut à son père.*)

AIR: (*Dedans nos bois, il y a un hermite.*)

Rendez, seigneur, plus de justice à l'autre:
Elle a bien plus d'appas.

AMULAKI.

Non, non ; mon goût eſt plus sûr que le vôtre :
Je n'en démordrai pas.

ACHMET.

Pour Zélica ſouffrez que je m'obſtine.

AMULAKI.

Je veux Almanzine,
Moi ;
Je veux Almanzine.

ACHMET,

AIR : (*Baiſe moi donc, me diſoit Blaiſe.*)

Mais cependant, je crois, mon père...

AMULAKI, *l'interrompant.*

Mon fils, (*bis.*) je veux me ſatisfaire,
Ceſſez de me contre-carrer.

PIERROT.

Si c'étoit moi, vaille que vaille,
Ma foi, je les ferois tirer
Toutes deux à la courte-paille.

AMULAKI, *à ſon fils.*

Allez, Achmet, allez faire partir tous nos eſclaves pour ma maiſon de plaiſance. (*à Usbeck.*) Vous, patron, faites-moi venir tous ceux que vous pouvez avoir à vendre. Je veux les acheter, pour remplacer ceux que j'éloigne de moi.

ACHMET, *à part, après avoir regardé d'un air fort affligé Almanzine, qui ne daigne plus jeter les yeux sur lui.*

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas?*)

Qui peut te retenir ?
Fuis plutôt, misérable,
Cette esclave adorable ;
Et, de ton souvenir,
Tâche de la bannir.

(*Il se retire.*)

SCÈNE V.

AMULAKI, ALMANZINE, ZÉLICA, PIERROT.

AMULAKI.

VENEZ, Almanzine ; je vais vous conduire dans l'appartement d'Atalide. Elle vous donnera un ajustement convenable aux vues que j'ai sur votre personne.

ALMANZINE.

AIR : (*Du cap de Bonne-Espérance.*)

Seigneur, que voulez-vous faire ?
Vous voyez qu'à votre fils
J'ai le malheur de déplaire ;
Nous ferons mal assortis.

AMULAKI.

La fortune vous apprête
Une plus belle conquête.
Vous saurez dans un instant
Le bonheur qui vous attend.

PIERROT.

Oh ! dame ! Nous vous bassinons un bon lit.

AMULAKI.

Et vous, Zélica, puisque vous avez charmé mon fils, je veux vous unir avec lui.

ZÉLICA.

AIR : (*Les Feuillantines.*)

O ciel ! quel est mon bonheur !
Ah ! Seigneur,
Méritai-je cet honneur !

PIERROT.

Oui, vous méritez, Madame,
Qu'Achmet vous (*bis.*) prenne pour femme.

AMULAKI, *à Zélica.*

Suivez-moi. Je vais vous faire donner un appartement séparé.

(*Il emmene Almanzine. Zélica les suit.*)

SCÈNE VI.

PIERROT, *seul.*

PARDI ! voilà deux femelles bien heureuses, sur-tout Almanzine ! Elle va remplir la place de notre jeune maîtresse. Ah ! si Atalide savoit ce qui se passe, & que son père lui vînt dire : ma fille, c'est que je vous aime trop pour me résoudre à vous éloigner de ma vue :

AIR : (*Ma pinte & ma mie, ô gué.*)

Elle répondroit, je croi,
La pauvre petite :
De tant d'amitié pour moi,
Papa, je vous quitte.
Menez-moi droit au sultan ;
J'aime mieux de Soliman
Etre favorite,
O gué !
Etre favorite.

Mais quelle espèce d'homme vient ici ?

SCÈNE VII.

PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Voyons à qui je m'adreſſerai, pour avoir des nouvelles de..... (*appercevant Pierrot.*) Mais le voilà lui-même.

PIERROT, *à part.*

Voici un drôle qui reſſemble à Arlequin comme deux gouttes d'encre.

ARLEQUIN, *courant embraſſer Pierrot.*

Eh ! bon jour, Pierrot mon ami ! C'eſt toi que je cherche.

PIERROT.

Arlequin à Conſtantinople !

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Que de te voir je ſuis ſurpris !
Hé, je te croyois à Paris,
O reguingué ! ô lonlanla !
Raſant toujours dans la boutique
Où j'allois porter ma pratique.

ARLEQUIN.

J'y ſerois encore, mon cher, ſans certaine

petite aventure de perruques égarées. Mon maître m'en voulut rendre responsable. Nous eûmes ensemble là-dessus une vive contestation. Nous prîmes pour arbitre le lieutenant-criminel, qui, pour prévenir toute voie de fait entre les parties, voulut nous séparer. Il condamna mon maître à demeurer dans sa boutique, & m'envoya, moi, à Marseille, par la voiture de la Tournelle.

PIERROT, *faisant l'action de ramer.*

Et avez-vous été longtems à Marseille?

ARLEQUIN.

Cinq ans, ma foi. Après quoi, je m'embarquai sur un vaisseau marchand en qualité de barbier major, & je vins chercher fortune en cette ville.

PIERROT.

La mienne est déjà bien avancée.

AIR : (*Les cordons bleus.*)

Tu sauras qu'à Paris, dans le tems
Que j'étois sur la scène lyrique,
Je connus de bons mahométans,
Amateurs de françoise musique.
M'ayant fort vanté ce pays-ci,
Ces gens m'emmenèrent,
Et me présentèrent
Au fameux vizir Amulaki,
Dont ma belle voix m'a fait le favori.

ARLEQUIN.

C'eſt ce que j'ai appris tantôt d'un de nos françois. Je viens t'en féliciter, & t'apprendre en même tems, que, ſi tu t'es pouſſé par la voix, moi je me ſuis pouſſé par la figure.

PIERROT.

Comment cela ?

ARLEQUIN.

AIR : (*Quand la mer rouge apparut.*)

De la veuve d'un pêcheur,
Fringante & badine,
Ayant amorcé le cœur,
Par ma bonne mine,
Et de plus, pris le turban,
Chez elle depuis un an,
Je ſuis le pi, pi,
Je ſuis le lo, lo,
Le pi, pi, le lo, lo,
Je ſuis le pilote
De ſa galiote.

PIERROT.

Je m'en réjouis, mon enfant.

ARLEQUIN.

Je pêche ordinairement le long des murs du ſérail, ſous un grand balcon que l'on voit au bout d'une galerie, & où il vient ſouvent des ſultanes, & quelquefois le grand ſeigneur.

PIERROT.

La pêche eſt donc bonne dans cet endroit-là.

ARLEQUIN.

Malepeſte, ſi elle eſt bonne ! J'y pêche de l'or, des perles & des diamans.

PIERROT.

Quel conte !

ARLEQUIN.

Je te parle ſérieuſement. Et je vais te dire de quelle manière je me ſuis mis en poſſeſſion de cette pêcherie.

AIR : (*Du banquet des ſept ſages.*)

Un ſoir au clair de la lune,
En préparant mes filets,
Satisfait de ma fortune,
Je chantois quelques couplets ;
Des *mirliton*, des *lanlere*,
Des *flon flon*, des *lanturelu*,
Et des *vogue la galère*,
Lorſque je me crus perdu.

PIERROT.

Qu'arriva-t-il donc ?

ARLEQUIN.

J'entendis tout-à-coup de grands éclats de rire, qui partoient du balcon. Ouf ! Auſſitôt je me tais ; &, plein de frayeur, je prends mes

rames, & me mets en devoir de tirer promptement mes chaussés de cet endroit-là.

PIERROT.

Et toi fin.

ARLEQUIN.

Mais une grosse voix se fit entendre, (c'étoit celle du sultan) qui me dit : demeure, pêcheur, demeure ! Continue à nous réjouir. Moi, je recommençai ; & croyant encore mieux faire :

AIR : (*Ah ! Robin, tais-toi.*)

En rossignol d'Arcadie,
J'entonne un dolent morceau,
D'un bel opéra nouveau ;
Mais une femme me crie :
Ah ! pêcheur, tais-toi :
Hé, fi, fi, hé, fi, fi,
Finis, je te prie,
Ton air de convoi.

PIERROT.

Tu repris bien vîte tes vaudevilles?

ARLEQUIN.

Bien entendu. Et, quand j'eus achevé de chanter, pouf, il tomba dans mon bateau une bourse d'or.

PIERROT.

Tête-bille !

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Dès le lendemain, je retourne au même endroit, je chante des brunettes.....

PIERROT.

Et pouf ?

ARLEQUIN.

Oui, j'entendis tomber à mes pieds un paquet.

PIERROT.

Il y avoit dedans?....

ARLEQUIN.

Un billet doux adreſſé à un jeune ſeigneur muſulman, avec un collier de perles & un diamant pour le diſcret porteur.

PIERROT.

Fort bien. Ah ! voilà donc comme vous pêchez vos perles ! Cela eſt bon.

ARLEQUIN.

Ce qu'il y a de meilleur encore, c'eſt que Soliman prend plaiſir à m'entretenir quelquefois à telles enſeignes, qu'il m'a ordonné ce matin d'aſſembler ce ſoir tous nos pêcheurs & leurs femmes, pour chanter & danſer ſur le rivage à la vue de ſon balcon.

PIERROT.

C'eſt apparemment une fête qu'il veut donner à ſes ſultanes. Mais j'apperçois mon maître qui vient. Nous ſommes un peu en affaire aujourd'hui. Sans adieu.

ARLEQUIN.

Nous nous reverrons.

PIERROT.

Je l'eſpère.

AIR : (*N'y a pas d'mal à ça.*)

Et même, en cachette,
Quand il te plaira,
Malgré ton prophète,
L'on ſirotera.

ARLEQUIN.

N'y a pas d'mal à ça. *bis.*

SCÈNE VIII.

AMULAKI, ALMANZINE, *parée*, ATALIDE, PIERROT.

AMULAKI, *à sa fille.*

ATALIDE, je suis content du soin que vous avez pris de parer cette esclave. Vous pouvez rèntrer dans votre appartement.

ATALIDE, *après avoir embrassé Almanzine.*

AIR : (*Joconde.*)

Ma belle, allez vous présenter
Aux yeux de sa hauteſſe.
Allez. Vous pouvez vous flatter
De gagner sa tendreſſe.

ALMANZINE.

Je n'oſe écouter cet espoir :
Mon orgueil trop timide,
Me dit qu'il me faudroit avoir
Les charmes d'Atalide.

(*Atalide se retire.*)

SCÈNE IX.

AMULAKI, ALMANZINE, PIERROT.

AMULAKI.

Vous êtes trop modeſte, Almanzine.

AIR : (*Quand Iris prend plaiſir à boire.*)

A vos yeux rien n'eſt comparable :
Eſt-il un objet plus aimable ?
Les amours volent ſur vos pas.

ALMANZINE.

Le beau garçon qui vous doit la naiſſance ;
Juge autrement de mes appas.
Si je l'en crois, je ne dois pas
Compter beaucoup (*bis.*) ſur leur puiſſance.

AMULAKI.

Bon ! C'eſt bien à mon fils qu'il faut s'en rapporter là-deſſus.

AIR : (*Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*)

Non, non, il ne s'y connoit guère.

PIERROT.

L'œil de ſon vieux routier de père
Eſt plus connoiſſeur que le ſien.

AMULAKI.

Ah ! vraiment, je m'y connois bien.

Venez donc que je vous conduiſe au ſérail. Et ſouvenez-vous toujours que vous repréſentez la fille d'un grand vizir.

ALMANZINE, *fièrement.*

Ne craignez rien. Je n'ai pas été moins bien élevée que votre fille.

AIR : (*Que de bourgeois viennent à l'aventure.*)

Je ſoutiendrai fort bien ſon perſonnage,
Par mon maintien comme par mon langage ;
Mais,
Je n'aurai pas l'avantage
D'en offrir tout les attraits.

PIERROT.

Des attraits ! Vous en avez plus qu'il n'en faut pour embrelucoquer le grand ſeigneur. Je ſuis ſûr qu'en vous voyant, il va s'écrier :

Ah ! mon dieu ! quelle joli' fille
L'on m'amène ici !

Amulaki emmène Almanzine au ſérail.

SCÈNE X.

PIERROT, *seul.*

VOILA notre affaire dans le sac de ce côté-là. Allons présentement trouver le seigneur Achmet, pour lui apprendre que son père lui fait présent de l'autre esclave.... Mais le voici.... Il paroît bien pensif. Il ne s'attend pas à la bonne nouvelle que j'ai à lui annoncer.

SCÈNE XI.

ACHMET, PIERROT.

PIERROT.

AIR : (*La bonne aventure, ô gué !*)

TIREZ de ma belle humeur,
Un heureux augure.
J'allois vous chercher, seigneur....
J'admire votre bonheur....
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure !

ACHMET, *froidement.*

Qu'y a-t-il donc ?

PIERROT.

Votre père, ſitôt que vous avez été parti, a fait des réflexions ſur la beauté de Zélica.

ACHMET, *joyeuſement.*

Hé bien ?

PIERROT.

Vous lui avez tant vanté les perfections de cette eſclave, ſes yeux fripons, ſon air gaillard, que tout d'un coup il l'a choiſie & arrêtée.

ACHMET, *tranſporté.*

Que m'apprens-tu, mon ami ?

PIERROT.

Je ſavois bien que cette nouvelle vous feroit grand plaiſir.

ACHMET.

AIR : (*Renonce à ta folle envie.*)

Ah ! que mon âme eſt ravie
De cet heureux incident,
Mon enfant !

PIERROT.

Au ſultan, de votre mie
On ne fera point préſent ;
Par la vertu, tu, tu, tu, tu, tu de ma vie,
Il n'en croquera que d'une dent.

ACHMET.

Comment donc, Pierrot? tu as pénétré mes ſentimens ſecrets!

PIERROT.

Hé! pardi! cela étoit bien difficile à deviner.

ACHMET.

Ne perdons point de tems. Allons de ce pas chez le marchand acheter cette aimable eſclave.

PIERROT.

Le bon homme vous a prévenu. Admirez la bonté paternelle. Il a arrêté Almanzine & Zélica, l'une pour vous, & l'autre pour le ſultan.

ACHMET.

AIR: (*Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*)

Eh quoi! mon père lui même
D'Almanzine me fait don!
Pierrot, ma joie eſt extrême!

PIERROT.

Mais vous vous trompez de nom.

ACHMET.

Non, non;
Déſabuſe toi, mon garçon:
C'eſt Almanzine que j'aime.

PIERROT.

Non, non;

C'eſt Zélica ; c'eſt le trognon
Que vous trouvez plus mignon.

ACHMET, *alarmé.*

Que dis-tu !

PIERROT.

Oui, votre père vous garde Zélica, celle à qui vous avez donné la préférence : & il vient de conduire l'autre au ſérail.

ACHMET, *pouſſant un grand cri.*

O dieux !

AIR : (*Bouchez, nayades, vos fontaines.*)

Cette nouvelle m'aſſaſſine !
Pour jamais je perds Almanzine !

PIERROT.

Almanzine ! vous m'étonnez.
Tantôt, (je n'y puis rien comprendre,)
Si vous vous en reſſouvenez,
Vous en avez dit pis que pendre.

ACHMET.

Ah ! mon ami, tu connois peu l'amour, & les ruſes qu'il emploie pour arriver à ſes fins. Si je me ſuis déclaré en faveur de Zélica, c'eſt que je voulois engager mon père à la choiſir pour le ſultan.

PIERROT.

Ho ! ho ! Voilà donc pourquoi Almanzine

vous paroiſſoit avoir l'air grimaud, & les yeux loup-garou ! Qui diantre eût penſé que vous diſiez cela par malice ?

ACHMET.

AIR : (*Il eſt tems que je me venge.*)

Quand je tenois ce langage,
Quand j'offenſois ſes appas,
Mon cœur, en ſecret, hélas !
Expioit bien cet outrage.

PIERROT.

Le projet étoit fort bon :
Par ma foi, c'eſt grand dommage
Que notre obſtiné barbon
N'ait pas gobé l'hameçon.

ACHMET.

Je ne la verrai plus ! Et, pour comble de tourment, je lui ai donné ſujet de croire que je la mépriſe. Je ne puis la détromper. Elle doit me haïr. Je ſuis au déſeſpoir !

PIERROT.

Oh ! je ne doute pas qu'Almanzine ne ſoit enragée contre vous ; mais qu'eſt-ce que cela fait ? Allez, conſolez-vous, ſeigneur Achmet.

AIR : (*Voyelles modernes.*)

Vous avez pour maitreſſe
La belle Zélica, a, a, a :

Laiſſez à ſa hauteſſe
Courtiſer celle-là, a, a, a.
Pour en perdre la mémoire,
D'un peu d'eau de l'oubli,
Biribi,
Il faut boire,
Il faut boire.

ACHMET.

Non, je ne pourrai jamais oublier Almanzine.

PIERROT.

Ha ! ha ! Je vois déjà revenir le grand vizir. Qu'auroit-il donc ? il paroît bien agité.

SCÈNE XII.

ACHMET, PIERROT, AMULAKI.

AMULAKI.

AIR : (*Monſieur la Paliſſe eſt mort.*)

QUEL chagrin dans mes vieux ans !

PIERROT.

Quoi donc ? encor des alarmes !

ACHMET.

Expliquez-vous.

AMULAKI.

Mes enfans,
A mes pleurs mêlez vos larmes.

PIERROT.

Dites-nous donc vîte ce qu'il y a de nouveau.

AMULAKI.

Tout eſt perdu ! Almanzine n'a pas.....

ACHMET, *l'interrompant.*

Eſt-ce qu'elle n'auroit pas plu à Soliman?

AMULAKI.

Il en a été charmé. Mais qui auroit pu prévoir ce fatal revers? Ali, le chef des eunuques, mon plus grand ennemi, étoit préſent, quand nous avons paru devant le ſultan. Il a reconnu Almanzine pour la fille du dernier bacha de Babylone, dont il a été l'eſclave, & il l'a déclaré à ſa hauteſſe.

ACHMET.

Qu'entends-je?

PIERROT.

Quel guignon !

AMULAKI.

Auſſitôt les yeux de ce monarque ſe ſont enflammés de colère; il m'a lancé un regard furieux, & m'a dit:

AIR : (*Le fameux Diogène.*)

Qu'as-tù fait, miſérable !
Qui t'auroit cru capable
De tromper ton ſultan ?
D'un miniſtre infidèle,
La mort la plus cruelle
Va vanger Soliman.

ACHMET, *à part.*

Quelle affreuſe ſituation !

PIERROT.

Vous nous faites trembler !

AMULAKI.

Frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, je ſuis tombé à ſes pieds pour implorer ſa clémence. Hélas ! ſeigneur, lui ai-je dit, pardonnez cet artifice à un père affligé, qui n'a pu ſe réſoudre à ſe priver d'une fille qui fait toute la conſolation de ſa vieilleſſe.

PIERROT.

Ce diſcours l'a attendri ?

AMULAKI.

Nullement ; & il alloit ordonner mon ſupplice, ſi la généreuſe Almanzine n'eût intercédé pour moi.

AIR : (*Je ne ſuis pas ſi diable.*)

D'une voix adoucie,
Alors il a repris :
Je lui donne la vie ;
Mais qu'il ſache à quel prix.
Pour punir le perfide,
Je veux d'un vil travail
Occuper Atalide,
Dans mon ſérail.

Je prétends, a-t-il ajouté, qu'elle ſoit l'eſclave des eſclaves ; & je ne veux jamais l'honorer d'un de mes regards.

PIERROT.

Hélas ! la pauvre fille
Aura le mal de tout !

AMULAKI.

Il m'a ordonné de la conduire tout-à-l'heure au ſérail.

ACHMET, *à part, rêvant.*

Faudra-t-il céder à la néceſſité !

AMULAKI.

Ah ! Soliman, tu ne me fais pas une grande grâce, en me laiſſant vivre !

AIR : (*Où êtes-vous, Birène, mon ami.*)

Tu veux traiter avec indignité,

Pour me punir, une fille si chère !
Tu connoitrois toute ta cruauté,
Si tu savois ce que c'est qu'être père.

PIERROT.

Cela me fend le cœur.

ACHMET, *sortant tout-à-coup de sa rêverie.*

Seigneur, consolez-vous. Vous avez une ressource dans mon courage.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour presse.*)

Je sens que Mahomet m'inspire
Un dessein pour sauver ma sœur.

AMULAKI.

Mon cher Achmet, qu'osez-vous dire ?
Peut-on détourner son malheur.

ACHMET.

Oui, mon père. J'ose vous flatter d'une si douce espérance. Il faut que nous changions d'habit, ma sœur & moi. Elle passera ici pour Achmet, & vous me mènerez au sérail sous le nom d'Atalide.

AMULAKI.

O ciel !

PIERROT.

Que dites-vous ?

AMULAKI.

Vous voulez vous introduire dans le ſérail ! Ignorez-vous donc que c'eſt le plus grand de tous les crimes ; crime qu'on n'a jamais pardonné ? Vous vous expoſez à une mort certaine. Le ſultan devant qui vous avez quelquefois paru, vous reconnoitra.

PIERROT.

J'en ai peur.

ACHMET.

Non. Vous venez de dire qu'il ne veut point voir ma ſœur. Je puis, ſans péril, ſous mon déguiſement, aller ſoutenir pour elle la vie pénible qu'on lui prépare.

PIERROT.

Cela eſt bien chatouilleux.

AMULAKI.

AIR : (*Le démon malicieux & fin.*)

Ce projet, plein de témérité,
Sans effroi, peut-il être écouté ?
Voulez-vous, pour conſerver ma fille,
Que je conſente à vous perdre, mon fils !
Non, non, non, j'aime trop ma famille,
Pour que je garde Atalide à ce prix.

PIERROT.

PIERROT.

Nous gagnerions bien au change, vraiment !

ACHMET.

Nous ne ſerons point ſéparés pour toujours. Je pourrai m'échapper, à la faveur de quelqu'une de ces révolutions qui arrivent de tems en tems au ſérail.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire.*)

Bientôt le ſort en ſera naître,
Ou le ſultan s'appaiſera.
Que ſais-je ? Au premier jour, peut-être,
A vos déſirs il me rendra.

AMULAKI.

O courageux Achmet ! Dois-je abuſer de cet excès de tendreſſe pour moi ?

ACHMET.

Ne vous oppoſez plus à ma réſolution. Je vous en conjure à genoux.

AIR : (*Les trembleurs.*)

De grâce, laiſſez-moi faire.
Ah ! ſi ma ſœur vous eſt chère,
Vous ne devez plus, mon père,
A mon deſſein réſiſter.
Prévenons, en diligence,
La cruelle violence,
Où, dans ſon impatience,
Le ſultan peut ſe porter.

AMULAKI.

Mais, mon fils....

ACHMET.

Mais le tems eſt précieux. Voulez-vous attendre qu'il vienne ici des janiſſaires arracher de vos bras Atalide, & vous rendre ma bonne intention inutile ?

AMULAKI.

Je ſuccombe à cette image. Je n'ai plus la force de combattre votre deſſein. Venez prendre les habits de votre ſœur, & lui donner les vôtres, ſans lui découvrir la cauſe de ce déguiſement.

Amulaki s'en va, & Pierrot arrête Achmet qui veut ſuivre ſon père.

SCÈNE XIII.

ACHMET, PIERROT.

PIERROT.

ARRÊTEZ un moment, seigneur Achmet. Je vois bien ce que vous avez envie de faire. Vous voulez tâcher de parler à Almanzine.

ACHMET.

Oui, Pierrot. Je ne puis vivre sans la détromper, & sans lui apprendre que je l'adore.

PIERROT.

C'est bien fait. J'aime les gens de cœur.

ACHMET.

Adieu.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince.*)

Vêtu des habits d'Atalide,
Je suivrai l'amour qui me guide.

PIERROT.

Puissiez-vous, sous cet attirail,
Jouer votre rôle à merveilles,
Et, bientôt sortant du sérail,
Nous rapporter vos deux oreilles.

(*Achmet sort. On entend une symphonie.*)

SCÈNE XIV.

PIERROT, *seul.*

MAIS qu'eſt-ce que j'entends?.... Ha, ha! C'eſt le marchand d'eſclaves, qui amène ici toute ſa boutique. Ils ſe réjouiſſent apparemment de l'honneur qu'ils ont d'entrer au ſervice du grand vizir.

SCENE XV.

PIERROT, USBECK, Troupe d'eſclaves de l'un & de l'autre ſexe.

(*On danſe.*)

VAUDEVILLE.

AIR : (*De Monſieur Gillier.*)

PREMIER COUPLET.

LORSQUE d'un eſclave nouveau,
Dans un ménage on fait l'emplette,
S'il va du grenier au caveau,

Dans un instant la course est faite ;
Seul il sert mieux que trois folets,
C'est le balai neuf des valets.

II. COUPLET.

Fille qui désire un époux,
Cache bien son humeur coquette,
Son regard est timide & doux,
D'un rien sa pudeur s'inquiette :
Toutes ces petites façons,
C'est le balai neuf des tendrons.

III. COUPLET.

Ne vous fiez pas aux plaisirs,
Que vous donne une ardeur naissante ;
Soins assidus, tendres désirs,
Air soumis, humeur complaisante ;
Ce qu'on voit dans ces doux momens,
C'est le balai neuf des amans.

IV. COUPLET.

Ne vous fiez pas aux ardeurs
Des premiers jours de l'hymenée,
De ses plaisirs, de ses douceurs,
La carrière est bientôt bornée :
Rien ne dure moins à Paris,
Que le balai neuf des maris.

V. COUPLET.

Pour attraper plus ſûrement
Une ſomme un peu rondelette,
Un gaſcon rend exactement
Le premier écu qu'on lui prête.
O que de bons bourgeois ſont pris
Par le balai neuf des couſis !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un magnifique appartement du sérail.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, ALMANZINE.

SOLIMAN.

AIR : (*Les filles de Nanterre.*)

Qu'avez-vous, Almanzine?
J'en suis tout alarmé.
De ce qui vous chagrine,
Je veux être informé.

ALMANZINE, *soupirant.*

Ahi!

SOLIMAN.

AIR : (*Nous autres bons villageois.*)

En vain je vous entretiens
De ma vive & naissante flamme,
Vos yeux évitent les miens.
Parlez, expliquez-vous, madame.

Si l'offre de mon tendre cœur
Ne peut faire votre bonheur;
Quoique vous m'ayez enchanté,
Je vous rends votre liberté.

ALMANZINE.

AIR : (*Cent petits soins rendus.*)

L'excès de mon bonheur
Fait toute ma triſteſſe.
En recevant l'honneur
Que me fait ſa hauteſſe,
Hélas!
Je crains que ſa tendreſſe
Ne dure pas.

SOLIMAN.

Ah! ma ſultane, n'écoutez point cette crainte frivole.

ALMANZINE.

Seigneur, j'ai de la peine à me raſſurer. Le grand vizir vous a fait un ſi beau portrait de ſa fille.

AIR : (*On ne peut, quoique l'on faſſe.*)

Sur le rapport de ſon père,
Vous voudrez la voir quelque jour:
En la voyant, votre colère
Pourra ſe tour,
Loure, loure, loure, loure, loure, lour,
Pourra ſe tourner en amour.

SOLIMAN.

AIR : (*Sois complaisant, affable, débonnaire.*)

D'une houri quand elle auroit l'image,
Je la verrois sans devenir volage ;
Mais,
Puisqu'elle vous fait ombrage,
Je ne la verrai jamais.

Elle va venir. Comme vous la connoissez, je vais donner ordre qu'on vous l'amène. Je veux savoir de vous-même si son père ne me trompe point une seconde fois.

AIR : (*Faites boire à triple mesure.*)

Pour vous laisser seule avec elle,
Soliman s'éloigne de vous :
Mais vous le verrez, ma belle,
Dans un moment à vos genoux.

SCÈNE II.

ALMANZINE, *seule.*

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts.*)

ENFIN, je vois dans mes liens
Le souverain de cet empire.
Mes vœux doivent répondre aux siens....
Mais je me trouble, je soupire;
Et de mon sort, quoique charmant,
Mon cœur gémit en ce moment.

C'est apparemment que je suis encore trop occupée du dépit d'avoir été méprisée par Achmet. Dans cette disposition, je ne puis rendre au sultan toute la justice qui lui est due: mais ce prince est aimable, & je sens bien que je l'aimerai.

AIR : (*Vois-tu nos agneaux, Lisette.*)

Par un jeune téméraire
Mes appas sont outragés:
A Soliman j'ai su plaire,
Ne sont-ils pas bien vengés?

SCÈNE III.

ALMANZINE, ALI, chef des eunuques, amenant ACHMET, en sultane voilée.

ALI.

MADAME, je vous amène, par ordre du sultan, cette jeune personne. Voyez si c'est la fille du grand vizir.

(*Il ôte le voile à Achmet.*)

Est-ce là Atalide? La reconnoissez-vous?

ALMANZINE, *étonnée.*

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie.*)

O ciel! ma surprise est extrême!

ALI.

Hé bien! que dirai-je au sultan?

ALMANZINE, *troublée.*

Dites-lui que.... c'est elle-même.
Allez retrouver Soliman.

Laissez-moi Atalide pour un instant. Je voudrois lui parler en liberté.

SCÈNE IV.

ALMANZINE, ACHMET.

ACHMET, *se jetant aux pieds d'Almanzine.*

AIR : (*Dans un couvent bien heureux.*)

QUOI ! de ma témérité,
Oubliant mon injuſtice,
Vous voulez être complice !
Quelle généroſité !
Pouvez-vous, ô cœur de reine,
Pour moi vous mettre en danger ?
Eſt-ce ainſi que votre haine
Prend plaiſir à ſe venger ?

ALMANZINE.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui.*)

Je n'ai pas cru devoir écouter ma colère,
Contre un fils qui s'immole au repos de ſon père.
Votre vertu, malgré le péril que je cours,
A ſu m'intéreſſer à conſerver vos jours.

ACHMET.

N'attribuez point à ma vertu ce qui n'eſt qu'un effet de mon déſeſpoir. Mon père eſt dans la même erreur que vous.

AIR : (*Petits oiſeaux, raſſurez-vous.*)

Il eſt charmé de mon bon cœur ;
Il croit qu'en fils & frère tendre,
Au ſérail je ne viens me rendre
Que pour lui conſerver ma ſœur.
C'eſt l'amour & ſa violence,
Qui m'ont conduit dans ces terribles lieux ;
Et, bien loin d'y venir offenſer vos beaux yeux ;
Hélas ! j'y viens pleurer l'effet de leur puiſſance.

ALMANZINE.

Vous n'y penſez pas. Vous oubliez que je ſuis cette même eſclave, en qui vous aviez trouvé tant de défauts.

AIR : (*Petite brunette aux yeux doux.*)

Se peut-il qu'un cœur amoureux
Inſulte l'objet qui l'engage,
Par mille diſcours dédaigneux ?

ACHMET.

Oui, c'eſt quelquefois ſon langage.

AIR : (*Vous voir, Cloris, & vous aimer.*)

Voir vos appas, en être épris,
Ce fut pour moi la même choſe ;
Et ſi j'en rabaiſſai le prix,
Mon amour ſeul en fut la cauſe.
Voir vos appas, en être épris,
Ce fut pour moi la même choſe.

Quand je préférois les charmes de Zélica aux vôtres, ce n'étoit que pour obliger mon père à la choiſir pour Soliman.

ALMANZINE, *à part.*

Hélas!

ACHMET.

Mais, enfin, le malheur que je voulois prévenir eſt arrivé. Je ne puis plus vous enlever au ſultan; & quand je le pourrois, votre cœur, ſans doute, n'y conſentiroit pas.

ALMANZINE, *à part.*

Fatale deſtinée!

ACHMET.

AIR: (*Par haſard ſur la fougère.*)

Auſſi, d'aucune eſpérance
Je ne flatte mon amour;
Je n'attends que l'aſſiſtance
De la mort dans ce ſéjour.
Du trépas l'image affreuſe
Pour moi n'a rien que de doux;
Puiſque ma flamme amoureuſe
N'eſt plus un ſecret pour vous.

ALMANZINE.

AIR: (*Les triolets.*)

Deviez-vous me tirer d'erreur!
J'aurois paſſé des jours tranquilles:
Vous allez faire mon malheur:
Deviez-vous me tirer d'erreur!
Le ſultan, pour gagner mon cœur,
Va prendre des ſoins inutiles.

Deviez-vous me tirer d'erreur?
J'aurois passé des jours tranquilles.

ACHMET.

AIR : (*Iris, devenez plus sage.*)

Grands dieux ! est-il donc possible
Qu'Achmet, à ses tendres ardeurs,
Ait su vous rendre sensible ?

ALMANZINE.

Ne le voit-il pas à mes pleurs ?

ACHMET.

Vous m'aimez ?

ALMANZINE.

Plus que moi-même.

ACHMET.

Est-il un mortel plus heureux ?
Quoi ! vous m'aimez ?

ALMANZINE.

Je vous aime.
Nous sommes à plaindre tous deux.

ACHMET.

Non, non, belle Almanzine. Ce que vous m'apprenez change bien la face de nos affaires. L'espérance tout-à-coup vient ranimer mon courage. Je me flatte de pouvoir bientôt vous tirer du sérail.

ALMANZINE.

Ciel ! cela ſe pourroit-il ?

ACHMET.

Oui. Mon père eſt adoré des troupes. Je l'engagerai par une lettre à exciter un ſoulèvement, à la faveur duquel nous nous ſauverons tous deux.

ALMANZINE.

Quoi ! vous croyez que le grand vizir voudra bien.....

ACHMET.

N'en doutez pas. Sa tendreſſe peut aller juſques-là pour moi. Mais, en attendant, j'appréhende une choſe.

ALMANZINE.

Qu'appréhendez-vous ?

ACHMET.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince.*)

Je crains la flamme violente
D'un maître que votre œil enchante.
Il peut vouloir....

ALMANZINE.

Ne craignez rien,
Repoſez-vous ſur ma prudence.
Allez, allez, je ſaurai bien
Lui faire prendre patience.

ACHMET.

ACHMET.

Ah ! si cela est, je vous réponds du reste.

ALMANZINE.

AIR : (*Ne fais point tant la tigresse.*)

Cette flatteuse assurance
Dissipe tout mon souci.

ACHMET.

Livrons-nous à l'espérance
De sortir bientôt d'ici.

ALMANZINE.

Dans cette agréable attente,
Vivons tous deux, cher amant.
Goûtons la douceur charmante,
De nous voir à tout moment.

ENSEMBLE.

Goûtons la douceur charmante,
De nous voir à tout moment.
Goûtons, &c.

ALMANZINE.

Voici le sultan. Entrez dans ce cabinet.

SCÈNE V.

ALMANZINE, SOLIMAN, ALI.

SOLIMAN.

HÉ bien! Almanzine, vous venez donc d'entretenir la fille d'Amulaki?

ALMANZINE.

Oui, ſeigneur.

SOLIMAN.

AIR : (*Helas! ce fut ſa faute.*)

A-t-elle de vives douleurs?
Sent-elle bien tous ſes malheurs?

ALMANZINE.

Elle en eſt abattue.

SOLIMAN.

Vous avez vu couler ſes pleurs?

ALMANZINE.

J'en ſuis encore émue,
Lonla,
J'en ſuis encore émue.

SOLIMAN.

Où eſt-elle?

ALMANZINE.

Je viens de la faire entrer dans mon cabinet, pour la soustraire à vos regards.

SOLIMAN.

Vous avez bien fait. (*à Ali.*) Ali, va la prendre, & la mène à l'endroit où sont les esclaves qui rempliſſent les derniers devoirs du sérail.

ALMANZINE, *intriguée, à Ali, le retenant.*

Attendez, Ali. (*à Soliman.*) Ah ! seigneur, que voulez-vous faire !

AIR : (*Pour faire honneur à la noce.*)

Par ce châtiment terrible,
Vous allez causer son trépas :
La pauvre enfant ne pourra pas
Supporter un travail pénible ;
Par ce châtiment terrible,
Vous allez causer son trépas.

SOLIMAN.

Vous êtes trop bonne, Almanzine, vous êtes trop bonne, de vous intéreſſer pour elle. (*à Ali.*) Ali, qu'on m'obéiſſe....

ALMANZINE, *retenant encore Ali.*

Hé ! non, non. Un moment. (*à Soliman*) Elle me fait compaſſion. Songez qu'elle n'a point de part au crime de son père.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*)

Laissez-lui voir votre clémence,
Et marquez-moi votre amitié;
Considérez son innocence,
Ayez égard à ma pitié.

SOLIMAN.

Qu'exigez-vous de moi?

ALMANZINE, *à genoux.*

AIR : (*Si dans le mal qui me possède.*)

Donnez sa grâce à ma prière,
Je vous la demande à genoux.

SOLIMAN, *la relevant.*

Chère Almanzine, levez-vous.
Pour vous la donner plus entière,
Et prévenir votre désir,
Je pardonne même au vizir.

(*à Ali.*)

Ali, ramène toi-même Atalide chez son père.

ALMANZINE, *à part, interdite.*

Fatal revers! (*Haut.*) Seigneur.... l'excès de votre générosité..... (*à Ali, l'arrêtant par la manche.*

SOLIMAN.

AIR : (*Un de nos bergers l'autre jour.*)

Oui, cher objet de mon ardeur, *bis.*
Je consens qu'en votre faveur,

A ſon père on la rende.

ALMANZINE.

Non, non ; vous m'accordez, ſeigneur,
Plus que je ne demande.

SOLIMAN, *ſurpris.*

Comment ?

ALMANZINE.

J'abuſerois de vos bontés, & j'aurois bien de l'imprudence d'exiger cela de vous. Je ne prétends point dérober un coupable à votre juſtice. Vous avez ſujet d'être irrité contre Amulaki. Il ne faut pas que ſa faute demeure impunie.

ALI.

Elle a raiſon.

SOLIMAN.

Hé ! de quelle manière voulez-vous donc le punir ?

ALMANZINE.

En retenant ſa fille auprès de moi, pour quelque tems ſeulement. Le chagrin qu'il aura de ne la point voir, vous vengera bien de ſa déſobéiſſance.

SOLIMAN.

Si cela vous fait plaiſir, je conſens qu'elle vous tienne compagnie.

(*Ali ſe retire d'un air mécontent.*)

ALMANZINE.

AIR : (*Je l'aime, je l'aime.*)

Atalide a de la douceur. *bis.*
Bien plus tendrement qu'une sœur,
Je l'aime,
Je l'aime.
Elle paroît, seigneur,
M'aimer de même.

SOLIMAN.

A la bonne heure. Mais elle se regardera toujours ici comme une esclave, & je crois qu'elle s'ennuiera bientôt avec vous.

ALMANZINE.

AIR : (*J'avois, Lisette, un billet doux.*)

C'est mon affaire,
Et je prétends
Fort bien lui faire
Passer son tems.
Nous broderons, & nous ferons des nœuds,
Pour votre usage :
Nous travaillerons toutes deux
Au même ouvrage. *bis.*

SOLIMAN.

Hé bien ! je viendrai quelquefois vous voir travailler l'une & l'autre.

AIR : (*C'est le prince d'Orange.*)

Je me flatte d'avance
D'être de votre écot.

ALMANZINE.

Oh ! je vous en dispense.
Vous y feriez, (j'en crains la conséquence)
Vous y feriez de trop.

SOLIMAN.

D'où vient donc ?

ALMANZINE.

Vous oubliez déjà le serment que vous avez fait de ne jamais voir Atalide ?

SOLIMAN.

AIR : (*Diablezot.*)

Pardonnez-moi, je m'en souviens :
Mais vos appas, belle Almanzine,
Ne doivent pas craindre les siens.
Sa beauté, fût-elle divine,
Ne sauroit rompre mes liens.

ALMANZINE.

Ne m'en dites pas davantage.
Croyez-vous mon cœur assez sot,
Pour se fier à ce langage ?
Diablezot !

Je n'exposerai point Atalide à vos regards, comptez là-dessus.

SOLIMAN, *riant.*

AIR : (*Talalerire.*)

De quelle terreur occupée....

ALMANZINE, *l'interrompant.*

Non, non, vous ne la verrez pas.
Je n'y ſerai point attrapée.
Dès que nous entendrons vos pas,
Je prétends qu'elle ſe retire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

SOLIMAN.

AIR : (*Sur les bords d'une fontaine.*)

Ce tranſport jaloux m'enchante !
Je vois que je ſuis aimé,
Ce plaiſir, belle Almanzine, augmente
La naiſſante ardeur dont je ſuis enflammé.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ALMANZINE, ZERBIN.

ZERBIN.

SEIGNEUR, il vient de ſe préſenter à la porte du ſérail une groſſe femme qui ſe déſole, qui ſe déſeſpère.

SOLIMAN.

Qui eſt-elle ?

ZERBIN.

Elle se dit la nourrice d'Atalide. Elle demande qu'on l'enferme avec sa maîtresse.

AIR : (*Tique, tique, taque, & lon lan la.*)

Elle fait grand carillon, *bis.*
Et menace tout de bon,
Si l'on ne permet qu'elle entre,
Tique, tique, taque, & lonlanla,
De se donner dans le ventre,
D'un couteau pointu qu'elle a.

SOLIMAN.

Almanzine, je veux vous donner encore cette preuve de la considération que j'ai pour tout ce qui vous est cher. Je veux bien qu'Atalide ait sa nourrice auprès d'elle. (*à Zerbin.*) Qu'on laisse entrer cette bonne femme. (*à Almanzine.*) Sans adieu ; je vais voir en quel état sont les préparatifs d'une fête de pêcheurs que j'ai ordonnée ce matin, & dont nous prendrons tous deux le plaisir.

SCÈNE VII.

ALMANZINE, ACHMET.

ALMANZINE, *appelant.*

VENEZ, Achmet, venez !... Vous avez entendu notre converſation.

ACHMET.

Toute entière.

ALMANZINE.

Qu'en dites-vous ?

AIR : (*Mon père, je viens devant vous.*)

N'ai-je pas bien ſu ménager
L'intérêt de notre tendreſſe ?

ACHMET.

Pour vous tirer de ce danger,
Il ne falloit pas moins d'adreſſe :
Mais nous allons peut-être, hélas !
Nous voir dans un autre embarras.

J'ignore ce que c'eſt que cette femme, qui ſe dit la nourrice d'Atalide. Il y a longtems que ma ſœur a perdu la ſienne.

ALMANZINE.

Cela me cauſe de nouvelles alarmes.

ACHMET.

Je vous avoue que cela m'inquiète auſſi. Je n'y comprends rien.

ALMANZINE.

La voici apparemment.

SCÈNE VIII.

ALMANZINE, ACHMET, PIERROT, en nourrice.

PIERROT, *dans le lointain.*

AIR : (*Lurelu.*)

MA chère Atalidette,
Dans quel endroit es-tu ?
Lurelu.
Viens recevoir, poulette,
Celle qui t'allaita,
Larela,
Lurelu, larela, lirette,
Ha ! ma foi, la voilà.

ACHMET.

Eh ! c'eſt toi, Pierrot ! Ah ! que tu nous as mis en peine ! Quelle extravagance ! Pourquoi as-tu haſardé un pas ſi dangereux ?

PIERROT.

Par amitié pour vous. Je venois, ſous ce déguiſement, vous aider à ſupporter la rude beſogne où je vous croyois condamné dans les cuiſines du ſérail.

AIR : (*Ma raiſon s'en va bon train.*)

Mais je me ſuis fort trompé ;
Et je vous trouve occupé
D'un plus doux emploi,
Qui n'a rien, je croi,
Qui puiſſe vous déplaire.
Je m'imagine que ſans moi,
Vous pourrez bien le faire ;
Lonla,
Vous pourrez bien le faire.

ACHMET.

Oui, mon ami. Grâce aux bontés d'Almanzine, mon déguiſement a réuſſi ; & le ſultan, à ſa prière, veut bien que je demeure auprès d'elle.

PIERROT.

Je vous en félicite. Vous êtes deux bonnes pâtes d'enfans.

AIR : (*Perrette étant deſſus l'herbette.*)

Par la jarni ! c'eſt grand dommage,
Que vous ſoyez tous deux en cage.
Vous me paroiſſez fort contens ;

Mais vous le feriez davantage,
Si vous aviez la clef des champs.

ALMANZINE.

J'espère que nous ne ferons pas ici toute notre vie, & que nous trouverons peut-être bientôt un expédient pour nous échapper.

PIERROT.

Pourquoi non? Tout est possible à une paire d'amoureux. Veulent-ils prendre la poudre d'escampette :

AIR : (*Les proverbes.*)

Au devant d'eux les murs se démolissent;
On voit les eaux tarir ou se glacer:
Les plus hauts monts tout à coup s'applanissent;
Afin de les laisser passer.

ACHMET.

Cela est fort bien. Mais je crains que tu ne sois venu ici nous porter malheur.

PIERROT.

D'où vient?

ACHMET.

Je te connois d'une humeur qui me fait trembler. Tu te verras sans cesse avec de jolies filles; tu pourras oublier que tu es dans le sérail.

PIERROT.

Nenni, nenni.

ALMANZINE.

Ne t'y joue pas.

PIERROT.

Dormez en repos.

ACHMET.

Sois bien circonſpect avec ces beautés.

PIERROT.

Que cela ne vous inquiète point.

ALMANZINE.

AIR : (*Je paſſe la nuit & le jour.*)

Détournes d'elles tes regards,
Prends garde qu'elles ne t'enchantent !

ACHMET.

Tu ſais qu'ici, de toutes parts,
Des précipices ſe préſentent.

PIERROT.

D'accord ; mais j'ai trop de bon ſens
Pour me laiſſer tomber dedans,
Tomber dedans,
Tomber dedans,
Pour me laiſſer tomber dedans.

ACHMET.

Tant mieux.

ALMANZINE.

Défie-toi toujours de ta foibleſſe.

PIERROT.

Ce n'eſt pas là ce que j'appréhende. J'ai bien une autre alarme.

ACHMET.

Quoi ?

PIERROT.

Vous connoiſſez les grands. Ils ont par fois des fantaiſies muſquées.

AIR : (*Ahi, ahi, ahi, Jeannette.*)

Si le grand ſeigneur, pouſſé
Par un amoureux caprice,
Venoit d'un air empreſſé,
Me faire offre de ſervice :
Ahi, ahi, ahi !
Ahi, ahi, ahi, nourrice !
Nourrice, ahi, ahi, ahi !

ALMANZINE, *riant.*

Ha, ha, ha.

ACHMET.

Oh ! je te téponds de la retenue du ſultan.

ALMANZINE.

Paix ! j'entends Soliman qui s'approche. Achmet, rentrez vîte dans le cabinet.

(*Achmet ſe retire.*)

PIERROT.

Ne faut-il pas auſſi que je me cache, moi?

ALMANZINE.

Au contraire. Il eſt de la bienſéance que tu paroiſſes aujourd'hui devant lui.

PIERROT.

Le voici. Quel maître ſire !

SCÈNE IX.

ALMANZINE, PIERROT, SOLIMAN.

SOLIMAN.

VENEZ, ma ſultane, je vais vous conduire au bout de la gallerie de votre appartement, vous verrez du balcon le divertiſſement que j'ai ordonné. (*Appercevant Pierrot.*) Ha ! voilà donc la nourrice d'Atalide.

(*Pierrot lui fait une profonde révérence.*)

ALMANZINE.

Oui, ſeigneur. Elle vous attendoit pour vous remercier de la bonté que vous avez de la ſouffrir auprès de ſa maîtreſſe.

SOLIMAN

SOLIMAN.

AIR : (*Si vous avez par hasard.*)

Mais comment ! cette dondon
Est fraîche comme un gardon !

PIERROT.

Seigneur, vous voulez rire.

SOLIMAN.

Elle a fort bonne façon.

PIERROT.

Cela vous plaît à dire.

Oh ! ma foi, mon tems est passé ! Mais il falloit me voir quand je donnois le teton à la fille de votre grand vizir.

AIR : (*Quitte ta houlette.*)

J'étois grassouillette :
J'avois la peau blanchette,
J'étois grassouillette,
J'étois un ortolan :
Une tamponne,
Une friponne,
D'humeur bouffonne,
Une maman,
Digne d'amuser un sultan.

SOLIMAN.

Vous en avez encore de beaux restes, la nourrice. (*à Almanzine, lui donnant la main.*) Elle est gaillarde, elle vous réjouira.

ALMANZINE.

Nous comptons bien là-dessus.

SCÈNE X.

PIERROT, *seul.*

HO çà, mon ami, bride en main. Tu vas rencontrer à chaque pas de gentilles créatures; que les doigts ne te démangent point, je te prie.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval.*)

Garde-toi bien, Pierrot bon drille,
De chiffonner un falbala!
Tu n'es pas ici, ventrebille!
Dans un magasin d'opéra.

Suivons le sultan. Allons prendre part à la fête.

Il suit le sultan. Le théâtre change, & représente dans l'enfoncement un mur du serail, dont le pied est battu par les flots de la mer, & sur le haut duquel est un balcon, où l'on voit Soliman, Almanzine, & Pierrot derrière eux. Le devant représente un rivage, où la fête des pêcheurs s'exécute.

SCENE XI.

SOLIMAN, ALMANZINE, PIERROT, *sur le balcon*, ARLEQUIN, Troupe de PÊCHEURS & de PÊCHEUSES *sur le rivage.*

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

AIR : (*De Monsieur Gillier.*)

PREMIER COUPLET.

QU'ON vous présente une liqueur
D'un goût piquant, d'un goût flatteur,

La malepeſte!
Zeſte, zeſte, zeſte,
Dans le moment,
Vous ſablez cela très-gaiement:
Si la boiſſon eſt inſipide,
Qu'elle ſe vide
Lentement!
Oh! vraiment voire!
C'eſt la mer à boire.

II. COUPLET.

Dans la ville rencontrez-vous
Un jeune objet, galant & doux?
La malepeſte!
Zeſte, zeſte, zeſte:
Dans le moment,
Vous ſablez cela très-gaiement:
Mais ſi la belle eſt du village,
Qu'elle s'engage
Lentement!
Oh! vraiment, voire!
C'eſt la mer à boire.

III. COUPLET.

Si vous avez quelque procès,
Payez très-graſſement les frais,
La malepeſte!
Zeſte, zeſte, zeſte,

Dans le moment,
Vous ſablez cela très-gaiement?
Mais, ſans argent, dame juſtice
Fait ſon office
Lentement,
Oh! vraiment, voire!
C'eſt la mer à boire.

IV. COUPLET.

Cajolez, après un feſtin,
Le tendron qui chérit le vin,
La malepeſte!
Zeſte, zeſte, zeſte:
Dans le moment,
Vous ſablez cela très-gaiement:
Mais avant la table, ſilence.
L'amour avance
Lentement,
Oh! vraiment, voire!
C'eſt la mer à boire.

V. COUPLET.

Lorſque l'hymen, jeunes maris,
De vos feux vous livre le prix,
La malepeſte!
Zeſte, zeſte, zeſte:
Dans le moment,
Vous ſablez cela très-gaiement:

Mais, vieux époux, que votre flamme
Réchauffe une ame
Lentement !
Oh ! vraiment, voire !
C'eſt la mer à boire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente les jardins du sérail, avec un pavillon dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHMET, ALMANZINE, *un mouchoir à la main.*

ACHMET.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en songe.*)

AH ! que venez-vous de m'apprendre !
Le sultan, pressé de ses feux,
Dès cette nuit veut être heureux ?

ALMANZINE.

En vain je voudrois me défendre ;
Il croira me faire sa cour,
En se livrant à son amour.

ACHMET.

L'horrible conjoncture !

ALMANZINE.

Comme j'ai flatté sa passion, sa délicatesse ne

se fera point scrupule de vaincre ma résistance par la force.

ACHMET.

C'en est fait, vous allez combler ses vœux!

ALMANZINE.

AIR : (*L'autre jour Climène.*)

Ce soupçon m'offense,
Sachez que j'ai dessein
De me percer le sein,
S'il me fait violence :
Je perdrai plutôt le jour,
Que de trahir notre amour.

ACHMET.

AIR : (*L'amour est ma maladie.*)

A votre dessein funeste,
Mon désespoir applaudit.
C'est le seul parti qui reste
A l'amour qui nous unit.
Délivrons-nous d'esclavage ;
A Soliman faisons voir
Que nous avons un courage
Qui surpasse son pouvoir.

ALMANZINE.

AIR : (*Contre un engagement.*)

Quand mon cœur se promet
Des jours dignes d'envie,
Faut-il donc, cher Achmet,
Que je vous sois ravie!

Dieux ! quelle tyrannie !
O ſort trop inconſtant !
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un inſtant.

SCÈNE II.

ACHMET, ALMANZINE, PIERROT.

PIERROT.

DE la joie ! de la joie ! Il y a une heure que je vous cherche, pour....

AIR : (*Que dieu béniſſe la beſogne.*)

Mais quoi ! vous avez l'air boudeux !
Que diantre avez-vous donc tous deux ?
A vous voir l'un & l'autre, il ſemble
Que vous ſoyez las d'être enſemble.

ALMANZINE, *ſoupirant.*

Ouf !

ACHMET.

AIR : (*J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*)

Nous ſommes perdus, mon enfant !
Pour nous plus d'eſpérance.

PIERROT.

Le grand ſeigneur a-t-il eu vent
De notre manigance ?

ACHMET.

Je perds Almanzine ce ſoir !

PIERROT.

Elle a donc reçu le mouchoir ?

ACHMET.

C'eſt ce qui nous déſeſpère.

PIERROT.

AIR : (*Attends donc, Colin, tu me bleſſes.*)

Eloignez de vous la triſteſſe :
Dans ces lieux vous ne ſerez pas longtems.
Ha, ha, ha, je prétends
Vous enlever à ſa hauteſſe,
Ha, ha, ha, je prétends
Vous ſauver dans quelques inſtans.

ACHMET.

Ah ! Pierrot ! es-tu fou ?
La choſe n'eſt pas poſſible ;
Ah ! Pierrrot ! es-tu fou ?
Comment ſortir, & par où ?

PIERROT.

Non, non, non ; ſeigneur Achmet,
Vous verrez que mon projet
Eſt infaillible.

ACHMET ET ALMANZINE.

Ah ! Pierrot ! es-tu fou ?
Comment ſortir, & par où ?

PIERROT.

Donnez-vous la patience de m'écouter. Après la fête que le sultan a donnée tantôt, je suis demeuré seul au balcon, d'où j'ai apperçu un pêcheur de mon pays & de ma connoissance, nommé Arlequin. Je l'ai appelé.

AIR : (*Pierrot revenant du moulin.*)

A ma voix il m'a reconnu, *bis.*
Et m'a crié comme un perdu :
Pierrot !
J'ai dit : paix, ne dis mot :
Ne nomme point Pierrot.

Arlequin, ai-je fait tout bas, veux-tu faire ta fortune? ..... Belle demande ! De quoi s'agit-il? ..... La nuit s'approche, lui ai-je dit. Va vîte chercher une échelle de corde, & reviens sous ce balcon. Je ne t'en dis pas davantage. Mais peut-on compter sur ta parole? Voici ce qu'il m'a répondu :

AIR : (*Amis, sans regretter Paris.*)

Me prends-tu donc pour un coquin ?
Oui, mon cher, ou je meure,
Tu retrouveras Arlequin
Ici dans un quart-d'heure.

ALMANZINE.

O ciel ! Puis-je croire ce que j'entends !

ACHMET.

Bon ! Ce pêcheur fera des réflexions, il ne reviendra pas.

ALMANZINE.

Hé ! pourquoi ne voulez-vous pas qu'il revienne ?

PIERROT.

Vraiment, il eſt déjà revenu, & m'a tendu, avec une longue perche, une échelle de corde, que je viens d'attacher aux barreaux du balcon.

ALMANZINE.

AIR : (*N'oubliez pas votre houlette.*)

Ah ! quelle heureuſe découverte !
Alerte !
Sauvons-nous de ces lieux.

ACHMET.

Hélas ! nous n'en ſerons pas mieux.
Nous ne pouvons fuir notre perte.

ALMANZINE, *prenant Achmet par la main.*

Ah ! quelle heureuſe découverte !
Alerte !
Sauvons-nous de ces lieux.

PIERROT.

Oui, ne perdez pas un moment. Je vais reſter ici, moi, pour faire accroire au ſultan que....

Mais j'entends venir quelqu'un. Décampez au plus vîte..... (*seul.*) Qui ſont ces perſonnes qui s'avancent? Ho, ho! ce ſont deux filles qui prennent le frais.... Elles viennent à moi. Tenons-nous bien ſur nos gardes. Allons, Pierrot, de la fermeté.

SCÈNE III.

PIERROT, ROXANE, ARROYA.

ROXANE.

AIR: (*Blaiſe revenant des champs.*)

GROSSE gagui, dites-nous,
N'eſt-ce pas vous, *bis.*
Qui d'Atalide aux yeux doux,
Etes la nourrice?

PIERROT.

A votre ſervice. *bis.*

ARROYA, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

ROXANE.

AIR: (*Vive Michel Noſtradamus.*)

De votre obligeant miniſtère,
Allez, je me paſſerai bien.

PIERROT.

Vous ne devez jurer de rien :
Je suis propre à plus d'une affaire.
Croyez vous que je ne m'entends
Qu'à bercer de petits enfans ?

ARROYA.

Vous êtes une réjouie, à ce qu'il me paroît.

PIERROT.

Je vous en réponds.

AIR : (*Je vais toujours le même train.*)

Je ris, je saute à tout moment,
Je suis toujours en mouvement ;
Et les fillettes, par ma foi,
Se plaisent avec moi.
Je leur tiens de joyeux propos,
Je leur chante des airs nouveaux ;
Je leur parle d'amour,
Tant que dure le jour ;
Et l'on me voit gaiement le lendemain
Recommencer le même train.

ROXANE.

Quel aimable caractère ! Sa gaieté me charme.

PIERROT, *à Roxane.*

Ah ! petite bouchonne, que je.... (*à part.*) Tout-beau, Pierrot !

ARROYA.

De quel pays êtes-vous, ma bonne ?

PIERROT.

Je suis françoise, de la banlieue de Paris.

ROXANE.

On dit que c'est un bon pays pour les femmes.

PIERROT.

Admirable.

AIR : (*Ouistanvoire.*)

Dans ce beau territoire,
Elles gouvernent tout ;
Et les hommes se font gloire
De suivre leur, ouistanvoire,
De suivre leur tire,
Lire, lire,
De suivre leur goût.

ROXANE.

AIR : (*Ah ! qu'il fait bon là.*)

Heureuses mortelles !
O pays charmant !

ARROYA.

Ce climat, des belles
Est donc l'élément.

PIERROT.

C'est à qui leur pourra faire,
Laire, lonlanla,
Les doux yeux & bonne chère.

ROXANE ET ARROYA.

Ah ! qu'il fait bon là !

PIERROT, *à Arroya.*

Il ne feroit pas moins bon ici, si l'on vouloit; car je suis un..... *à part, se donnant un soufflet.*) Taisez-vous, Pierrot !

ROXANE.

Mais les hommes de France ont la réputation d'être bien volages.

PIERROT.

Ce n'est pas sans sujet.

AIR : (*Ma mère, mariez-moi.*)

Rarement un cœur françois,
File l'amour plus d'un mois ;
Mais devient-il inconstant ?
Sa maîtresse fait le payer comptant ;
Mais devient-il inconstant ?
Sa maîtresse en fait autant.

ARROYA.

Cela est bon pour les filles, mais je crois que les femmes n'ont pas si beau jeu.

PIERROT.

Oh ! elles ont bien d'autres franchises ! Une femme jouit d'une entière liberté.

AIR : (*Le maître fou que voilà !*)

Souvent on la courtise
Aux yeux de son époux ;
Si le grimaud s'avise

D'en

D'en paroître un peu jaloux,
Tout le monde s'écrie :
Ha, ha !
La plaisante manie !
Le maître fou que voilà !

ROXANE.

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Pour avoir de ces bons maris,
Que ne sommes-nous à Paris !

PIERROT.

O reguingué ! ô lonlanla !
Vous y seriez bien plus heureuses,
N'y fussiez-vous que procureuses.

Il n'y a pas jusqu'aux villageoises, qui ne se ressentent de la bonté du terroir.

AIR : (*Il faut, pour bien faire l'amour.*)

On voit sans cesse sur leurs pas,
Guillot, Colinet, & Lucas,
Qui sont tour-à-tour leurs amans.
Nos moindres paysannes
Ne voudroient pas donner leur tems
Pour celui des sultanes.

ARROYA.

Elles ont bien raison.

PIERROT.

Je vais vous dire une chanson de mon village, qui vous fera voir la vie joyeuse que mènent les paysans avec leurs femmes.

AIR : (*Je nous gauſſons, &c.*)

Je nous gauſſons de l'air du tems,
Michelle & moi, moi & Michelle,
Qu'il pleuve, qu'il vente, ou qu'il gèle,
Je prenons nos contentemens.
Pour nous réchauffer la poitreine,
Je boutons pinte ſur chopeine;
Et pis quand je ſommes bian ſous,
Oh dame! je badinons,
Et pis je folâtrons,
Et pis je nous baiſons;
Enfin, tant y a que je rions (*Il rit.*)
Comme des fous,
Comme des fous.

ROXANE.

Chut! Voici de la lumière. Soliman vient ici. Adieu, nourrice.

PIERROT, *ſeul.*

Le cœur me bat. Retirons-nous un moment pour nous remettre, & nous préparer à jouer notre perſonnage.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ALI.

SOLIMAN.

QUE dis-tu, Ali, de la réſiſtance d'Almanzine ?

ALI.

AIR : (*Une fille ſans un ami.*)

Je dis que, dans ſon tendre cœur, *bis.*
Contre la ſévère pudeur,
Le folâtre amour lutte,
Et qui'l ne tient qu'à vous, ſeigneur,
De finir la diſpute.

SOLIMAN.

AIR : (*Oh ! que ſi... Oh ! que nenni.*)

Oui, mais je crois, cher Ali,
Qu'elle ne ſera pas contente
De mon ardeur trop preſſante.

ALI.

Oh ! que ſi.

SOLIMAN.

Je vais, de cette inhumaine,
Augmenter pour moi la haine.

ALI.

Oh ! que nenni.

SOLIMAN.

Ah ! si tu avois vu tantôt jusqu'à quel point elle s'est révoltée contre mon impatience ! Quel torrent de larmes elle a répandu !

ALI.

AIR : (*Branle de Metz.*)

Vous connoissez mal la belle.
Ses pleurs doivent vous flatter.
Elle ne veut résister,
Que pour mieux vous coëffer d'elle.
Elle irrite vos désirs,
En vous paroissant cruelle ;
Elle irrite vos désirs,
Pour redoubler vos plaisirs.

SOLIMAN.

Tu me rassures, mon ami. Je vais donc céder à mes transports. Je cours, je vole chez Almanzine.

En cet endroit, on entend les cris de Pierrot, qu'on ne voit point.

Mais que signifient les cris que nous entendons ?

SCÈNE V.

SOLIMAN, ALI, PIERROT.

PIERROT, *dans le lointain.*

AIR : (*Le long de ce rivage.*)

QUEL ſujet de triſteſſe!
O jour malencontreux!
Pour Soliman quel coup affreux!
Que dira ſa hauteſſe,
Apprenant le ſort malheureux
De ſa pauvre maîtreſſe!

SOLIMAN.

Qu'y a-t-il donc, nourrice?

PIERROT.

Il court comme un fou de tous côtés, ſans faire ſemblant de voir, ni d'entendre le Sultan.

Hélas! comment puis-je être encore en vie, après ce que je viens de voir de mes deux yeux!

SOLIMAN.

Quel ſujet as-tu de t'affliger ainſi?

PIERROT.

Ah! ah! ah! Je n'en puis plus!

ALI, *arrêtant Pierrot par le bras.*

Mais, ma bonne, vous ne prenez pas garde que le ſultan vous parle.

PIERROT, *au ſultan.*

Je vous demande excuſe, mon bon ſeigneur. Tenez, c'eſt que je ſuis comme une troublée. Je ne vois pas ce que j'apperçois.

SOLIMAN.

Explique-toi.

PIERROT.

Almanzine.... Ahi!... Atalide.... Ouf!

SOLIMAN.

Hé bien, Almanzine?....

PIERROT.

Elles ſe ſont toutes deux..... Je ne ſais comment vous dire cela.

SOLIMAN.

AIR: (*Paris eſt en grand deuil.*)

Finis donc, ſi tu veux.

PIERROT.

Ces dames toutes deux,
De douleur tranſportées....
(Souvenir trop amer!)
Du balcon dans la mer
Se ſont précipitées.

SOLIMAN.

O dieux ! quelle nouvelle !

ALI.

Cela ſe peut-il croire?

SOLIMAN.

Mais ſachons pourquoi elles ſe ſont portées à cette cruelle extrêmité.

PIERROT.

Almanzine eſt allée avec Atalide au balcon, où je les ai ſuivies. Almanzine pleuroit à chaudes larmes, en diſant : Ah ! le méchant ſultan !

AIR : (*O reguingué, ô lonlanla.*)

Nous allons le voir arriver ;
Il vient pour me faire endêver.
La peſte le puiſſe crever !
Mais j'aime mieux perdre la vie ;
Que de contenter ſon envie.

SOLIMAN.

Ciel !

PIERROT.

Et moi, a dit Atalide, plutôt que de me voir ici captive le reſte de mes jours, je ſuis prête à me donner la mort. Hé bien ! mourons tout-à-l'heure, lui a dit Almanzine.

AIR : (*Très-volontiers, mon père.*)

J'approuve ce deſſein,

Lui réplique Atalide;
Jetons-nous dans le sein
De la plaine liquide.
L'autre répond soudain :
Très-volontiers, fort volontiers, ma chère;
De ce lieu-ci,
Jetons-nous-y,
La tête la première.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Almanzine d'un côté, pon ! Atalide de l'autre, pouf !

SOLIMAN.

Quelle fureur !

ALI.

Cela est surprenant.

PIERROT.

Elles ont fait leur coup si brusquement, que je n'ai pu les retenir.

SOLIMAN.

Mon malheur se peut-il concevoir !

PIERROT.

J'ai eu d'abord envie de me jeter dans l'eau après Atalide, ma chère nourriture ; mais je me suis trouvée si saisie, que je n'en ai pas eu la force.

SOLIMAN.

AIR : (*Le vin a des charmes puissans.*)

Ingrate Almanzine ! ton cœur

M'a donc trouvé bien haïſſable,
Juſqu'aux tranſports de mon ardeur,
La mort t'a paru préférable!

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ALI, PIERROT, ZERBIN.

ZERBIN.

LA ronde vient d'arrêter, ſur le rivage, un pêcheur conduiſant deux femmes du ſérail qui ſe ſauvoient.

PIERROT, *à part.*

Ah! me voilà flambé!

SOLIMAN.

Que me dis tu, Zerbin!

ALI.

Qu'entends-je!

ZERBIN.

On a détaché un homme, pour venir annoncer ici cette nouvelle.

ALI.

C'eſt Almanzine & Atalide.

SOLIMAN.

Quelle audace! (*se tournant vers Pierrot.*) Malheureuse, tu m'as fait un faux rapport!

PIERROT, *se troublant.*

Non, je vous jure, foi d'honnête femme..... Mais c'est qu'apparemment..... Oui dà..... Quelque pêcheur les aura secourues.... Ce n'est pas ma faute.

ALI, *au sultan.*

Voyez comme elle se trouble.

PIERROT.

AIR: (*Je ne suis pas assez beau.*)

Les voyant flotter sur l'eau,
Ho, ho!
Le pêcheur, en diligence,
Leur a mené son bateau.

ALI, *se moquant.*

Ho, ho!

PIERROT.

Mais, j'y vois de l'apparence.
Leur panier a tant de circonférence,
Qu'il leur peut fort bien, je pense,
Avoir servi de radeau.

PIERROT ET ALI.

Ho, ho, ho!

ALI, *au sultan.*

Donnez-vous dans ce paneau?

SOLIMAN.

La scélérate ! Tu vas recevoir le digne salaire de ta fourberie.

PIERROT, *se jetant aux pieds de Soliman.*

AIR : (*Nanon dormoit.*)

Pardonnez-moi !
Seigneur, je suis coupable ;
Mais, par ma foi,
Je suis bien excusable.
Je vais de bout-en-bout,
Je vais (3 *fois.*) vous informer de tout.

SOLIMAN.

Hé bien ! parle. Mais sois sincère, si tu veux exciter ma pitié.

PIERROT, *précipitamment.*

Vous saurez donc que ce matin, lorsqu'on a amené Almanzine chez le grand vizir, Achmet son fils s'est d'abord amouraché d'elle, & elle de lui.

SOLIMAN.

Ah ! voilà donc la cause de sa résistance !

PIERROT.

Amulaki est venu vous la présenter. Achmet ne pouvant se passer de la voir, & sachant que le vizir n'étoit pas bien aise qu'Atalide fût ici,

s'eſt ſervi de l'occaſion, pour faire conſentir ſon père à une ruſe qui lui eſt venue dans l'eſprit.

ALI.

Fort bien.

PIERROT.

Le galant, voyant qu'on ne laiſſe entrer dans le ſérail que des femelles, a pris le parti de....

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Je t'entends. Il a pris le parti de t'envoyer pour diſpoſer l'enlèvement.

PIERROT.

Mais, ſeigneur, je veux vous dire qu'il a pris le parti de....

SOLIMAN, *l'interrompant encore.*

C'eſt aſſez. Retire toi d'ici.

Pierrot ſe retire. Soliman fait quelques pas, en rêvant. Ali & Zerbin ſont dans l'attente de la réſolution qu'il va prendre. Il ſort de ſa rêverie, & dit à Zerbin:

Zerbin, vas porter mes ordres à l'aga. Dis-lui qu'il ſe rende avec trente janiſſaires chez Amulaki, & qu'il m'amène tout-à-l'heure ce vizir & ſon fils.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ALI.

ALI.

AIR : (*Malheureuſe journée.*)

LA déteſtable race !
O ciel ! vit-on jamais
Une pareille audace ?
Les coupables ſujets !
Je frémis, par avance,
Des tourmens rigoureux,
Qu'une juſte vengeance
Garde à ces malheureux.

SOLIMAN.

Mets-toi à ma place.

AIR : (*Le démon malicieux & fin.*)

Parle, Ali. De toi quel traitement
Recevroient l'ingrate & ſon amant ?

ALI.

Mon rival, ainſi que ſa maîtreſſe,
N'éprouveroient qu'un léger châtiment :
De l'amour excuſant la foibleſſe,
Je les ferois étrangler ſeulement.

SOLIMAN.

AIR : (*Mathurin, mon compère.*)

Hé dis-moi quel supplice,
Trop équitable Ali,
Pourroit de ta justice,
Attendre Amulak ?

ALI.

Pour le punir de sa double offense,
(Puisque vous m'ordonnez de parler,)
Je croirois montrer trop de clémence,
Si je ne le faisois qu'empaler.

SOLIMAN.

Dans mon premier mouvement, peu s'en est fallu que je n'aie été aussi cruel que toi; mais la justice & la raison m'ont parlé pour ces infortunés. Je ne vois plus en eux de coupables.

AIR : (*La jeune abbesse de ce lieu.*)

Je ne vois dans Amulaki,
Qu'un père à qui sa fille est chère,
Et dans Achmet, qu'un étourdi,
Qu'un fol amour rend téméraire :
D'Almanzine, hélas ! j'aurois le cœur,
S'il n'eût brûlé d'une autre ardeur.

ALI.

Eh ! pourquoi donc, seigneur, les envoyez-vous chercher avec main-forte ?

SOLIMAN.

C'eſt de peur qu'ils ne ſe dérobent par la fuite, aux bontés qu'ils n'ont garde de s'imaginer que je conſerve pour eux.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde.*)

Je me fais un ſecret plaiſir,
De rendre Atalide au vizir,
A ſon fils l'objet qui l'engage.

ALI.

Mais, ſeigneur, vous ne ſavez pas
Juſqu'à quel point tous ces ingrats
Peuvent vous avoir fait outrage.

SOLIMAN.

Hé! que peuvent-ils avoir fait de plus?

ALI.

Je ne ſais; mais il me vient un affreux ſoupçon.

SOLIMAN.

Quoi?

ALI.

Rappelez-vous toutes les inſtances qu'Almanzine vous a faites, pour vous obliger à laiſſer auprès d'elle Atalide. Souvenez-vous que la perfide, par une feinte jalouſie, vous a toujours empêché de voir la fille du vizir. Cela m'eſt ſuſpect. Ne ſeroit-ce point Achmet lui-même, ſous les habits de ſa ſœur?

SOLIMAN.

Que me fais-tu penſer?

ALI.

Son père peut lui avoir ſuggeré cet artifice.

SOLIMAN.

AIR : (*Le grondeur.*)

S'ils avoient eu l'inſolence
De former un tel deſſein,
A ma juſte violence,
Je ne mettrois aucun frein.
Oui, dans ma fureur extrême,
J'aurois bientôt inventé
Des châtimens, dont toi-même
Tu ſerois épouvanté.

Mais non, tu te trompes. Ils ne ſauroient avoir pouſſé l'audace juſques-là.

ALI.

Je n'en ſais rien.

SOLIMAN.

Voici Zerbin. Nous allons être éclaircis de tout.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, ALI, ZERBIN.

ZERBIN.

LE vizir Amulaki ne s'eſt point trouvé chez lui. Mais, pendant qu'une partie des janiſſaires eſt allée le chercher, l'autre vous a amené ſon fils Achmet, que vous voyez.

En même tems Atalide entre habillée en homme, ſes cheveux cachés ſous ſon turban.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ALI, ATALIDE, *ſous les habits d'Achmet.*

SOLIMAN.

JE te l'ai dit, Ali. Voici Achmet. Reconnois l'injuſtice de tes ſoupçons.

Pendant que Soliman parle à Ali, Atalide ſe proſterne en entrant, & le ſultan ne jette les yeux

ſur elle, que quand elle eſt courbée. Il lui adreſſe la parole.

AIR : (*Je ne veux point ſortir de mon caveau.*)

Remettez-vous, banniſſez la terreur;
Heureux Achmet, que rien ne vous chagrine.
Remettez-vous, banniſſez la terreur;
Je ne ſuis plus contre vous en fureur.
Loin de vouloir traverſer votre ardeur,
Je vous fais don moi-même d'Almanzine;
Loin de vouloir traverſer votre ardeur,
Vous me devrez votre bonheur.

(*Il la relève en achevant le couplet.*)

ATALIDE.

AIR : (*Attendez à demain au ſoir.*)

Dans l'erreur mon habit vous met,
Je ne ſuis point Achmet. *bis.*
Et vous voyez en moi, ſeigneur,
Atalide ſa ſœur. *bis.*

En même tems elle ôte ſon turban, & laiſſe tomber ſur ſes épaules ſes longs cheveux.

SOLIMAN.

Dieux! quelle eſt ma ſurpriſe!

ALI.

En voici bien d'une autre.

SOLIMAN.

Vous êtes la fille d'Amulaki?

ATALIDE.

Elle-même. Ne me demandez point pourquoi je suis ainsi travestie.

AIR : (*Vous qui vous moquez par vos ris.*)

D'Achmet j'ai pris l'habillement,
Par ordre de mon père :
De mes habits pareillement,
S'est revêtu mon frère.
De ce double déguisement,
J'ignore le mystère.

ALI, *au sultan qui rêve profondément.*

Hé bien ! seigneur, me suis-je trompé dans mes soupçons? Vous n'en pouvez plus douter. Le vizir est l'auteur, ou du moins le complice du crime de son fils. Rien ne doit plus vous parler pour eux.

SOLIMAN.

AIR : (*Le seigneur turc a raison.*)

Mon trouble, dans ce moment,
Est inconcevable.
Quel étrange mouvement !

ALI, *à part.*

Leur perte est inévitable.

SOLIMAN.

Ali !....

ALI, *à part.*

Je les tiens pour morts.

SOLIMAN.

Ali!....

ALI, *haut.*

Suivez mes transports.

SOLIMAN, *montrant Atalide.*

Ali!... Qu'elle est aimable!

ALI, *à part.*

Ah! nous y voilà! Au diable soit l'amour!

SOLIMAN, *à Ali.*

Vas au devant d'Achmet & d'Almanzine. Envoie-moi seulement l'amant. Je veux épargner à sa maîtresse la confusion de paroître ici.

ALI, *s'en allant.*

J'enrage!

SCÈNE X.

SOLIMAN, ATALIDE.

SOLIMAN.

AIR: (*Plus inconstant que l'onde & le nuage.*)

DE vos appas connoissez la puissance:
Votre triomphe, Atalide, est parfait.
Votre père en vain m'offense,
En vain je vois son forfait,

Et l'insolence
Du jeune Achmet :
L'amour, qui dans mon cœur
Subitement a pris naissance,
Ne laisse point de place à la fureur.

ATALIDE, *étonnée.*

Qu'entends-je ?

SOLIMAN.

Apprenez leur crime. Je vous ai demandée à votre père. Il m'a produit une esclave sous votre nom. J'ai reconnu sa tromperie ; je la lui ai pardonnée ; & il a eu la hardiesse de me tromper une seconde fois, en m'envoyant son fils sous vos habits.

ATALIDE.

O dieux !

SOLIMAN.

AIR : (*Si ma Philis vient en vendange.*)

Vous voyez bien que ma justice
Devroit punir leur trahison :
Votre déguisement demande leur supplice,
Mais vos beaux yeux demandent leur pardon.

ATALIDE, *confuse.*

Est-ce à moi que mon sultan, mon maître, adresse ce discours ?

SOLIMAN.

AIR : *Viens, charmante Annette.*)

Oui, beauté charmante :
En vous tout m'enchante :
De vous j'ai fait choix,
Pour me donner des loix.
Règnez dans mon ame,
Partagez ma flamme :
Vous ſerez toujours
L'objet de mes amours.

ATALIDE.

Hélas !

SOLIMAN.

Vous ſoupirez !

AIR : (*Quand je vous ai donné mon cœur.*)

Belle Atalide, ce ſoupir
Alarme ma tendreſſe.
Eſt-il cauſé par le plaiſir,
Ou vient-il de triſteſſe ?
Parlez. Décidez de mon ſort ;
Donnez-moi la vie ou la mort.

ATALIDE.

AIR : (*Mon amant me ſerre la main.*)

Hé ! comment
Pourroit-on ſoupirer triſtement,
Quand un amant
Eſt charmant,
Et qu'il promet d'aimer conſtamment ?

La couronne
Du monarque ottoman,
Plaît moins que sa perſonne ;
Ce n'eſt point au ſultan
Qu'Atalide ſe donne ;
C'eſt à Soliman.

SOLIMAN, *lui baiſant la main.*

Ah ! ma reine ! ces paroles achèvent mon bonheur.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, ATALIDE, ACHMET, ZERBIN.

ZERBIN.

SEIGNEUR, vous voyez le fils du vizir.

ACHMET.

AIR : (*Je ne veux point troubler votre ignorance.*)

Je ne viens point, en excuſant mon crime,
Chercher, ſeigneur, à prolonger mes jours.
Mais ne prenez qu'une ſeule victime :
N'immolez pas l'objet de vos amours.

SOLIMAN, *affectant de la ſévérité.*

AIR : (*Menuet de M. Grandval.*)

Son ſort au tien ſera ſemblable,

Et votre ſupplice eſt tout prêt.

Montrant Atalide.

Voilà le juge redoutable
Qui va prononcer votre arrêt.

ACHMET.

O ciel ! en croirai-je mes yeux ! c'eſt Atalide !

ATALIDE, *à ſon frère.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable.*)

Du châtiment qu'on vous deſtine,
Je vais vous informer, Achmet.
Notre grand ſultan vous permet
D'épouſer Almanzine.

ACHMET, *ſe jetant aux pieds de Soliman.*

Quel excès de bonté ! Ah, ſeigneur !

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe.*)

Vous contentez votre juſtice.
Ce trait excite dans mon cœur,
Des remords qui font mon ſupplice,
Lorſque vous faites mon bonheur.

SOLIMAN, *le relevant.*

Achmet, allez raſſurer Almanzine, en lui apprenant mes bontés. Allez auſſi conſoler votre père.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux.*)

Courez lui dire que ces lieux
Ne cacheront point à ses yeux,
Une fille unique qu'il aime ;
Qu'il pourra la voir chaque jour,
Dans les honneurs du rang suprême,
Que lui destine mon amour.

Achmet lui baise la main, & se retire.

SCÈNE XII.

SOLIMAN, ATALIDE, ZERBIN, PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *dans le lointain, tenant Pierrot à la gorge.*

C'EST toi, maudit Pierrot ; c'est toi qui m'as débauché.

PIERROT.

Eh, misérable ! dis plutôt que c'est l'intérêt. Il faut que je t'assomme.

Il lui donne des coups de poings dans l'estomac.

ARLEQUIN, *le secouant.*

Il faut que je t'étrangle.

ZERBIN, *les séparant.*

Mais, mais, vous n'y pensez pas.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

PIERROT.

C'est un coquin fieffé !

ARLEQUIN.

C'est un maître fripon.

PIERROT.

Un pendard, qui pêche, sous le balcon, les perles & les diamans de vos filles.

ARLEQUIN.

Un gaillard, qui s'est mis en femme pour venir les cajoler à votre barbe.

ZERBIN.

Paix, paix, paix ! (*au sultan.*) Seigneur, ordonnez leur châtiment.

SOLIMAN.

AIR : (*Banissons d'ici l'humeur noire.*)

Je pardonne à ces deux coupables :
Qu'on les remette en liberté.
Je ne fais point de misérables,
Le jour de ma félicité.

PIERROT.

Ah ! le brave ſultan !

ARLEQUIN.

Je ne me poſsède pas.

Ils ſautent tous deux au cou du ſultan. **Zerbin** *les fait retirer.*

ZERBIN.

Retirez-vous, marouffles.

SOLIMAN.

Que tout le ſérail ſe réjouiſſe, & célèbre cette heureuſe journée.

ZERBIN.

Ali a prévenu vos déſirs. Il a préparé une maſcarade pour divertir Atalide.

SOLIMAN.

Il eſt bon courtiſan. La voici ſans doute.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

SOLIMAN, ATALIDE, ALI, PIERROT, ARLEQUIN, Troupe de MASQUES.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

AIR : *(De Monsieur Gillier.)*

PREMIER COUPLET.

UN sultan d'un vizir veut en vain se venger ;
Pour le tirer de ce danger,
Il paroît un tendron ; crac, il n'est plus de faute.
L'amour n'ose parler ? Eh oui !
Ma foi, quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

II. COUPLET.

Si d'un objet avare amour touche le cœur,
Il n'est pas longtems son vainqueur ;
Il paroît un caissier ; crac, le cœur on vous ôte.
Plutus perd son enchère ? Eh oui !

Souvent quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

III. COUPLET.

Souvent un fier objet annonce à notre ardeur,
L'heureuse fin de sa rigueur;
Mais ce qu'amour promet; crac, un hasard nous l'ôte.
Le caprice se tait? Eh, oui!
Belles, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

IV. COUPLET.

Dans les premiers momens du bonheur conjugal,
Vous ne craignez rien de fatal;
S'il survient un soupçon; crac, un souris vous l'ôte.
Vulcain vous paroît loin? Eh, oui!
Epoux, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

V. COUPLET.

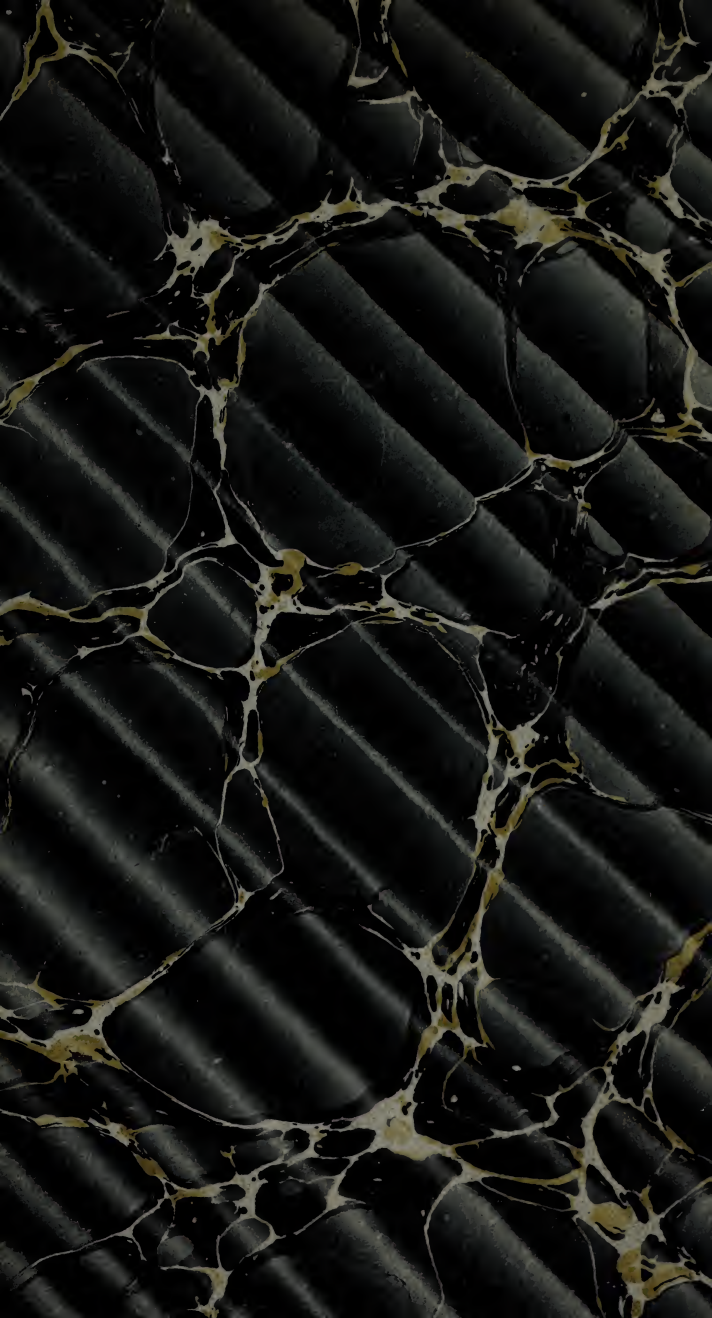
Vieux galans, supprimez vos transports amoureux;
Que sert-il de flatter vos vœux?
Dès qu'on les satisfait; crac, vous tombez en faute.
Le rhume vous respecte? Eh, oui!
Barbons, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

VI. COUPLET.

AUX SPECTATEURS.

Meſſieurs, votre ſuffrage eſt l'objet de nos vœux.
Soyez indulgens pour nos jeux.
Quand nous vous déplaiſons, c'eſt toujours notre faute.
Le public eſt-il dupe ? Eh, oui !
Ma foi, quand nous comptons ſans lui,
Nous comptons ſans notre hôte.

Fin du troiſième volume.

2 ffacs de 590 pp. & PLANCHES hors texte

1543-971 v. 14